

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 41
Montreal, 10 Mars 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



JULIETTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Propriétaires.

MONTRÉAL, 10 MARS 1900

Notre prochain feuilleton

Ne manquez pas de lire, dans les pages de feuilleton du prochain numéro du "Samedi", ce qui se rapportera au merveilleux roman dont nous commencerons la publication dans notre numéro de Paques.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Au moment où il se publie un nombre relativement considérable de livres nouveaux ou réédités dans notre province, il est presque d'actualité de rappeler qu'il s'imprime en France, bon an mal an, dix ou quinze mille ouvrages. La librairie allemande a, disent les statistiques, une production presque double. Aussi est-ce devenu un lieu commun de plaindre la postérité au sujet de l'embarras où elle sera de fixer ses préférences parmi tant d'ouvrages, ou seulement d'avoir à conserver tant de papier!

Eh! bien, dit un chroniqueur parisien, il paraît que cette question est dès à présent résolue, et que l'embarras de nos arrière-neveux sera moins grand que nous ne pensions: la nature a mis le remède à côté du mal, et nos livres n'encombreront point leurs bibliothèques, par la raison toute simple qu'ils se détruiront eux-mêmes.

"Dans cinquante ans, nous annonce la *Revue Icono-bibliographique*, on ne trouvera plus que les vestiges des impressions faites de nos jours."

Voilà qui est gai pour la jeune littérature!

La même revue précise en ces termes sa sinistre prédiction:

"Il est hors de doute, pour tous ceux qui touchent au livre, que les papiers employés par les éditeurs pour leurs tirages ordinaires, n'ont

aucune force de résistance devant le temps et devant les actions chimiques et autres qui tendent à les désorganiser. L'intéressant est de savoir s'ils périront par liquéfaction ou par pulvérisation. Quant à nous, nous opinions pour les deux modes combinés."

C'est charmant! Ainsi, voilà, de l'aveu même des hommes spéciaux, où nous ont conduits les merveilleux progrès de la chimie moderne! On s'est préoccupé d'améliorer les procédés et les méthodes qui permettaient de produire vite et à bon marché; on n'a oublié qu'une chose: de s'assurer si ces procédés et ces méthodes n'allaient pas compromettre la solidité et la durée du produit lui-même!

Le confrère demande, pour remédier à ce péril, que les éditeurs n'emploient plus à l'avenir que des papiers *garantis*, c'est-à-dire analysés au point de vue chimique par des commissions compétentes. Mais qui nous dit que les éditeurs subiront cette contrainte? Il est doux à un poète de penser que les brochures où il publia ses premiers vers existeront encore dans cent ans; mais qu'est-ce que vous voulez que cela fasse au libraire?

* * *

Encore la question oiseuse de la fin du XIXe siècle ou du commencement du XXe...

Les meilleurs esprits sont très divisés là-dessus, quant aux pires... esprits, tout porte à croire qu'il n'en ont cure, ce dont on ne saurait les blâmer...

L'administration des Postes en France a eu une façon vraiment originale, en même temps qu'impartiale, de trancher ce différend séculaire.

Elle a décidé que la présente année n'existait pas.

Elle a même été plus loin... la déclarant doublement inexistante et nulle... Et c'est pourquoi, sur les timbres qui oblitérent l'affranchissement postal, on peut voir, à la place du millésime, un double zéro...

Donc, en France, on est — officiellement — en l'an 00 de notre ère...

MISTIGUIS.

AU RESTAURANT

Le client. — Êtes-vous le propriétaire?

Le propriétaire. — Oui, monsieur.

Le client. — Alors, vite! Allez me chercher du papier, de l'encre et deux personnes convenables pour me servir de témoins.

Le propriétaire. — Qu'y a-t-il? Ne préféreriez-vous pas un médecin?

Le client. — Non, merci; mais comme il y déjà 37 minutes que j'ai commandé mon dîner, j'ai pensé qu'il serait prudent de faire mon testament avant de mourir de faim.

L'ASTUCE D'UN AMOUREUX

Emma. — Crois-tu que George soit aussi myope qu'il le prétend?

Juliette. — Je n'en sais rien. Pourquoi me demandes-tu cela?

Emma. — Hier soir, il voulait me dire la couleur de mes yeux et il a dû tellement s'approcher que sa moustache a frôlé ma lèvre supérieure.

A L'EXAMEN MILITAIRE

Le médecin. — Pouvez-vous distinguer la figure qu'il y a sur le mur?

Le postulant. — Oui, monsieur.

Le médecin (qui a des doutes). — Venez près de la fenêtre. Bon. Pouvez-vous distinguer l'oiseau qu'il y a dans l'arbre, là-bas?

Le postulant. — Je vois bien l'oiseau, mais je ne distingue pas bien l'arbre.

TROP CRUEL

L'avocat. — Mademoiselle, dites votre âge à la cour.

Elle. — Y suis-je obligée, Votre Honneur?

Le juge. — Je crois que c'est mieux.

Elle. — Eh bien... j'ai 30 ans.

L'avocat. — Pour la seconde ou la troisième fois?

ILS LES CONNAISSAIENT

La mère. — Les voisins se plaignent que nos petits garçons ont fait plus de bruit que d'habitude.

Le père. — Ce n'est pas possible.

APRÈS

Dans un bal, la femme d'un millionnaire se faisait remarquer par son excessif mauvais ton.

Elle fut invitée à danser par un commis auquel elle dit effrontément:

— Mais, monsieur, vous n'avez pas de gants!

— Oh! cela ne fait rien, répondit l'autre, je me laverai les mains après la contre-danse.

Le vrai courage commence souvent par la peur. — P. J. STAHL.

EXAUCÉ



Le tramp. — J'attendrai tant que je n'aurai pas ce que je veux. Cette femme ne me blâmera pas... Jérusalem!



...Ça y est.

CE CHER VIEUX



—Je n'ai pas à payer sa place : voyez, il est tout ce qu'il y a de plus enfant.

MOSAÏQUE

Les statisticiens, qui ne respectent rien, ont constaté qu'un très petit nombre de femmes se suicidaient au moyen de la corde et supposé que c'était par coquetterie, parce que le visage des pendus est vilain à voir.

La coquetterie a-t-elle sa part dans ces macabres histoires ? Peut-être.

En tout cas, on vient de pendre à Londres une institutrice française accusée d'avoir tué son enfant et qui, paraît-il, n'a point fait d'aveux, malgré les affirmations des journaux anglais, et n'a jamais cessé de protester de son innocence. On se proposait d'établir un alibi. Cela a été refusé.

Va sans dire que les journaux de Paris n'ont pas manqué d'attribuer ce refus aux motifs les plus divers et même les plus cocasses. L'un d'eux croit même que c'est le besoin où se trouve l'Angleterre "de graisse de pendu" qui est au fond de l'affaire, et il part de là pour se livrer à un petit effort d'érudition.

Notre bourreau, dit-il, plaçait jadis très avantageusement ce produit, pour l'usage externe.

On a de tout temps, c'est l'historien Monteil qui l'affirme, attribué à cette graisse la vertu de guérir les rhumatismes, et plusieurs autres vertus encore. Le commerce très réel a été fort pratiqué par le menu peuple qui ne doutait point de l'infailibilité du spécifique.

Nos aïeux ont connu le charlatan aux boîtes à quatre sous garnies de graisse de pendu pour guérir du mal aux reins et la bonne compagnie n'était guère moins crédule que la populace.

La preuve s'en trouve dans cette anecdote tirée des Mémoires de l'avart, si féconds en jolis détails sur la vie du XVIII^e siècle. Un jour, dans un dîner, se trouvait, parmi de jeunes et aimables convives, un vieux militaire perclus de rhumatismes auquel la douleur arrachait des cris inhumains. Comme chacun proposait son remède au patient, l'un des dîneurs parla bravement d'aller chercher de la graisse de pendu à la maison mère, chez Charlot, à Villeneuve. Ce qui fut dit fut aussitôt accepté.

Charlot, surpris et charmé de se voir relancé par ce beau monde, donna autant de graisse qu'on en voulut, puis, comme il avait affaire à des gens curieux, il leur montra avec une infinie coquetterie ce qu'il appelait son cabinet d'histoire naturelle, potence, cordes, et le reste.

On pouvait croire qu'après l'invention de la jolie machine de Guillotin et la disparition de la potence, la graisse de pendu deviendrait introuvable. Point.

Il a fallu au bon peuple son remède et c'est à la graisse de guillotine qu'il a demandé la guérison de ses maux.

Le bibliophile Jacob a été en rapports avec un héritier de la famille des bourreaux, Samson. Celui-ci a conté, et le fait a été confirmé par les habitants de la maison qu'il habitait, que les gens du quartier venaient sans cesse demander et acheter de la graisse de pendu ou de guillotiné. Les aides du bourreau leur vendaient consciencieusement du saindoux pris chez le charcutier voisin et mis en pots couverts de papier rouge, quoique,

si l'on en croit les savants, notre pauvre graisse humaine soit beaucoup plus jaune que celle de l'animal roi, le cher ange (car en lui tout est bon) chanté par Mounselet (Charles).

Quant à la corde, elle n'a cessé de passer pour un porte bonheur et c'est depuis la plus haute antiquité que l'on croit que les joueurs heureux en ont un morceau dans leur poche.

Dans la Rome antique on appliquait à cette ficelle d'autres vertus, et surtout celle d'apaiser la migraine en s'en appliquant un morceau sur le front.

Les personnes qui ont la faiblesse de tenir à la vie et d'attacher une certaine importance au nombre de jours qu'elles ont à passer dans cette vallée de larmes, apprendront sans doute avec plaisir que l'Institut Pasteur leur ménage une surprise aussi inattendue qu'agréable. Entre deux préparations de virus antirabique, ces messieurs de l'Institut auraient trouvé le moyen de rajeunir nos organes épuisés par l'âge et d'assurer ainsi à la machine humaine une prolongation de service d'une durée indéfinie. Sans doute, on ne prétend pas supprimer l'échéance que vous savez, la mort viendra toujours, mais n'est-ce pas quelque chose de se dire que peut-être l'on va réussir à faire "poser" ce terrible créancier, en lui arrachant un ou deux de ces renouvellements dont il se montre si avare ?

Le moyen est bien simple : quelques injections d'un sérum bien compris et voilà vos vieilles cellules qui se décrassent comme par enchantement et se prennent de plus belle à dévorer les méchants microbes qui les rongent et tous les résidus de nutrition dont elle ne parvenaient pas à se débarrasser. L'affection

bien connue, qu'on dénomme la vieillesse, n'a donc plus de raison d'être : si nous mourons désormais, c'est que nous le voudrons bien, par lassitude, désir de changer, de voyager dans l'inconnu, de voir d'autres visages...

OMNIBUS.

A PROPOS D'ÉCRASEMENT

Comme le disait un jour à Henri Second, avec assez de raison et même un peu d'esprit, un vi ux cocher philosophe :

—On n'est jamais content de nous : quand on est à pied, on trouve que nous allons trop vite ; quand on est dans notre voiture, on trouve toujours que nous allons trop doucement.

Le brave cocher n'oubliait qu'une catégorie de gens : ceux qui sont, non pas devant ni dedans les fiacres, mais dessous. Il est vrai que ceux-là, écrasés consciencieusement, ne donnent pas leur avis.

Dieu fit la vie et la fit ère
Pour le pauvre cocher de fiacre,
Mais il la fit ère encore plus
Pour le conducteur d'omnibus.

(Prière de substituer *tramway* à *omnibus*.)

LÉGÈRE DIFFÉRENCE

Feu Edmond About sortait de voir la comédie d'un auteur naturaliste.

L'auteur, qui le vit le mouchoir sur le visage, lui dit avec douceur :

—Est-ce que vous avez pleuré ?
—Du tout : j'ai sué.

LA RAISON

Ce n'est pas ce qu'un homme fait réellement, mais ce qu'il annonce qui le fait un grand homme.

PAS L'UN SANS L'AUTRE

M. Tainin. —Je t'en prie, ma chère, tais-toi un peu et réfléchis !

Mme Tainin. —Mais ! je puis réfléchir sans me taire (et elle continua de parler).

A LA CAMPAGNE

—Voyons, père Richard, vous ne pouvez pas nier que le cyclisme et l'automobilisme soient des progrès ?

—Je ne dis pas non ; mais quand on aura aboli le cheval, c'est y vous qui ferez du fumier !

ÉPATANT



Le pauvre Smith. —C'en est une belle ! Je pensais que quelqu'un en voulait à mon dernier dinde et allait me le chiper comme les autres, et voilà qu'un bon d'un voleur, je trouve un dinde de plus et un supérieur.



I

IRRÉFUTABLE

“ Trop jeune, mon garçon, pour épouser ma fille,”
 Disait monsieur Poulard asthmatique rentier
 A Félix Pataron, fils de bonne famille.
 -- “ J’ai pris mes dix-huit ans le sept du mois dernier,
 Je crois donc que... -- Non, non, quand vous serez en âge.
 Alors je vous promets... -- Merci, c’est accepté.”
 Notre bon jeune homme sort pris d’un fier courroux,
 Galopé comme un fou, sauta ruisseau, fossé,
 Il court toujours plus fort renversant tout obstacle
 Qui barre son chemin... Il renverse un vélo,
 Il écrase un tonton, c’est un affreux spectacle,
 Il fait peur aux poulets, aux chats, tel un auto,
 Puis enfin tout trompé de sueur, l’eût en feu,
 Il revient chez Poulard et lui tient ce langage :
 -- “ La nocce, beau-papa, se fera donc sous peu,
 Car jure : maintenant, je crois bien être en âge ! ”

LE CHEVAL DE GUERRE

Depuis la plus haute antiquité, le cheval a été employé à la guerre. Les anciens peuples orientaux l'attachaient au char du combattant. Les Scythes furent, croit-on, le premier peuple qui monta le cheval. Quand leurs hordes de cavaliers apparurent pour la première fois sur le champ de bataille, elles y jetèrent un vif effroi. On crut que le cavalier et la bête ne faisaient qu'un seul être fantastique. Ce fut là, sans doute, l'origine de la fable des Centaures.

Mais, dès lors, l'usage de monter le cheval à la guerre ne tarda pas à se répandre, et le char fut abandonné.

L'armée romaine, on le sait, avait une cavalerie ; elle fut peu nombreuse au début, ne comprenant qu'un cavalier à peine contre dix fantassins ; mais elle s'accrut rapidement pendant les guerres puniques.

La cavalerie ne parut dans l'armée franque que sous Charles-Martel, et Charlemagne organisa un corps de cavaliers formidable, comptant pour moitié dans son armée.

Dès lors, le goût du cheval se répandit dans le royaume, et l'équitation militaire devint une passion chez les grands. Le cheval fut alors l'élément nécessaire, indispensable à la guerre. On s'occupa de le multiplier et d'améliorer sa race, c'est-à-dire de le rendre apte à sa nouvelle destination. Pour porter un cavalier, déjà grand et lourd par lui-même, et la surcharge d'une pesante armure, il fallait une bête de grandes dimensions, vigoureuse, très énergique, un cheval à la forte charpente, à la musculature puissante. On créa ce cheval, qui fut le destrier.

La France produisit alors une quantité énorme de chevaux qui étaient tous beaux et bons. Ce fut l'âge d'or du cheval, l'âge des sports équestres, des tournois.

Louis-le-Gros institua une cavalerie légère, celle des communes, qui comprit des archers et des arbalétriers, et qui remplaça plus tard la lourde cavalerie des seigneurs. On l'appela légère par opposition à cette dernière ; l'homme, en effet, ne portait qu'une cuirasse et une salade. Elle était ouverte à tous les aventuriers ; ce fut l'arme de la roture, tandis que l'autre était seulement accessible aux nobles.

Diverses causes contribuèrent à la décadence du destrier, l'invention de la poudre rendant inutiles les pesantes armures, on n'eut plus besoin de demander au cheval autant de force matérielle, et les soldats se remontrèrent dans les contrées où l'on élevait des races légères. Le cheval léger et brillant devint même à la mode.

Sous Louis XIV, l'industrie chevaline fut remise en honneur. Mais les longues guerres de ce règne nécessitèrent l'achat de cinq cent mille chevaux étrangers qui coûtèrent plus de cent millions de francs. Tous les chevaux venaient alors de l'Allemagne.

En 1683, Colbert, pour accroître et améliorer les races chevalines, pour ne pas laisser périr un des plus puissants éléments d'indépendance et de gloire, créa les haras.

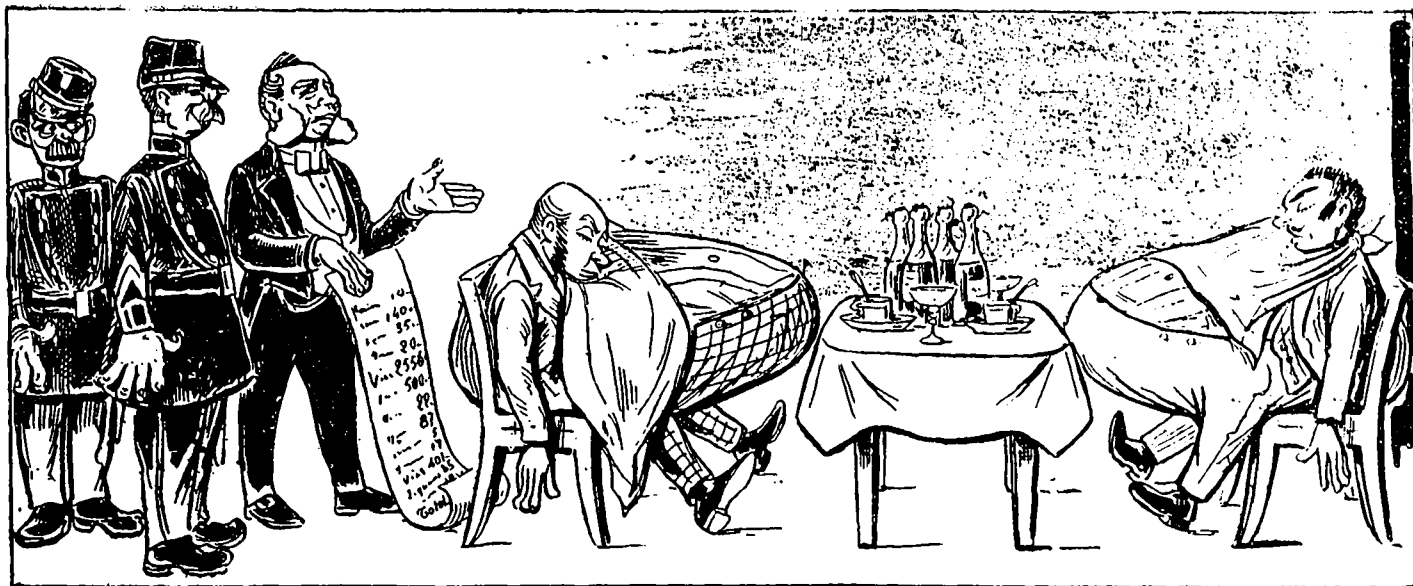
En 1690, ils étaient déjà parvenus à un haut degré de prospérité. Le nombre des chevaux susceptibles d'être bonnes poulinières s'élevait alors à deux cent mille.

Un siècle plus tard, on constata un dépérissement de nos races et une pénurie extrême de chevaux de guerre, qui obligeait la France à acheter

VENTRE GAVÉ N'A PAS D'OREILLES — (Suite)



II



III

annuellement plus de vingt mille chevaux à l'étranger. On réclama une réorganisation complète des haras, dont le régime fut aboli en 1790.

Les guerres de la première République et de l'Empire prouvèrent cependant que la France possédait alors de fort bonnes races ayant de l'énergie et du fonds. Le pays put en grande partie subvenir aux nombreux besoins de l'armée pendant cette période. Mais il vint un moment où, le stock s'épuisant, on dut avoir recours aux réquisitions pour remonter la cavalerie. Cela jeta l'inquiétude et le découragement chez les cultivateurs, qui s'ingénierent à ne produire que des races inférieures, des rosses, afin qu'elles pussent échapper infailliblement à la conscription.

Dans le but d'assurer les remotes, Napoléon réorganisa les haras en 1806.

Le système des haras du premier Empire avait pour base la production du sang arabe; l'expédition d'Égypte avait mis entre les mains de la France un assez grand nombre d'étalons orientaux. Ce sang, employé comme agent d'amélioration, domina jusqu'en 1814; à cette époque, l'invasion de nos ports, la reprise de relations suivies avec la Grande-Bretagne donnèrent entrée en France aux étalons anglais, et ceux-ci obtinrent peu à peu chez les éleveurs du Nord, de l'Est et de l'Ouest une préférence marquée sur les étalons arabes; l'action de ces derniers s'est cependant maintenue dans le Midi.

C'est donc le sang arabe sous le premier Empire et la Restauration, et le sang anglais (provenant lui-même du sang arabe) sous la fin de la Restauration et surtout depuis 1830, qui tirèrent les races chevalines de France de l'état d'abâtardissement dans lequel elles étaient tombées à la suite des guerres de la Révolution.

Les qualités exigées des chevaux de troupe sont nécessairement en rapport avec les services qu'ils sont appelés à rendre, outre les conditions qui doivent être communes à tous: un tempérament sobre, une constitution robuste qui résiste à la fatigue et aux intempéries. Les trois armes de la cavalerie proprement dite requièrent toutes une qualité essentielle, la souplesse, qui rend les chevaux maniables et donne à l'homme confiance dans sa monture. Chaque arme réclame en outre des qualités distinctes.

La cavalerie légère, destinée à éclairer la marche de l'armée, à épier l'ennemi, à le harceler, à se montrer à l'improviste sur les points éloignés, à le déconcerter par des marches imprévues et à tomber sur lui comme la foudre, demande des chevaux lestes, impétueux, d'un tempérament sec et ardent, d'une constitution très vigoureuse, forts et légers et nerfs nerveux.

La réserve, qui est destinée à arriver sur l'ennemi en masses compactes, demande des chevaux ayant du poids et de l'énergie. Une rapidité trop grande (qui ne peut jamais être la même pour tous les chevaux) risquerait d'éparpiller les hommes.

La ligne demande des chevaux ayant du fond, de la légèreté, de la vitesse, de l'énergie comme compensation du poids.

Aux chevaux de l'artillerie il faut de l'énergie, de la résistance et de la vitesse. Ils doivent, en outre, être tous doublés, c'est-à-dire posséder un gros et un bon dessus leur permettant d'être sellés. Il faut, en effet, qu'ils puissent tous être montés, et qu'ils soient susceptibles en même temps de traîner au galop et sur tous les terrains des pièces d'artillerie. Les chevaux réunissant ces qualités ne sont pas toujours faciles à rencontrer.

Dans le train on verse tous les chevaux qui ne peuvent être utilisés dans les autres armes: chevaux manqués, tarés, de rebut. Ce qui ne veut pas dire que tous les chevaux du train soient de mauvaises rosses. Il en existe au contraire de fort bons, qu'un léger défaut, un mauvais dessus, par exemple, empêche seul de livrer à la selle. Le service qu'ils ont à fournir demande qu'ils soient en général plus forts et plus lourds que les précédents.

D'autres époques ont eu des fanatiques et des incrédules, la nôtre a ses athées dévots et ses sceptiques intolérants.

JUSTE PUNITION

Le soldat Folargon regarde, par la fenêtre, la pluie qui tombe avec rage: — Pompez, Seigneur, pour les biens de la terre et le repos du mécréant. Survient le brigadier: — Vous, vous aurez deux jours... avec le motif: "Avoir excité le temps à la débauche."

CHEZ LE BARBIER

Le garçon a la manie de conter ses peines aux clients. — Enfin, dit-il à un brave homme qu'il tourmente depuis une demi-heure, que monsieur se mette à ma place! Qu'est-ce qu'il ferait à un individu dont il aurait à se plaindre ainsi! — Le client (sanguinaire). — Je l'enverrais se faire raser par vous!

DEPART MOTIVÉ

Un pochard, au douzième verre, serre la main à son compagnon et se dispose à partir: — Tu me quittes déjà? — Bien forcé... Je mets le double de temps à entrer chez moi, depuis qu'on a élargi ma rue.

L'APPRENTISSAGE DU SOLDAT

Le sergent. — Allons! la tête droite, le coude dans la direction de l'épaule; un peu de patriotisme, que diable!

SEULEMENT...

En époussetant, Baptiste fait tomber la plus belle pipe du râtelier de son maître. — Triple maladroit! gronde celui-ci: elle est en miettes, n'est-ce pas? — Baptiste, avec sa tranquillité proverbiale: — Le tuyau seulement, monsieur!

???

L'apprenti marchand de vin (au moment de mettre en bouteille). — Dites donc, patron, quelle année allons nous fabriquer aujourd'hui?

MINCE DE DON!



Le fils du sénateur. — Papa, le maître d'école dit qu'un siège au sénat est un don du peuple. Le sénateur. — Un don du peuple? Mince, mon fils... Le mien me coûte au-dessus de \$10,000.

L'INCENDIE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitry, coin St-Laurent.



VUE DE LA RUE STE-CATHERINE.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Dans une de ses dernières études, M. de Parville traite d'un sujet pour le moins curieux : l'influence de la couleur sur la santé. Après avoir posé en principe que la lumière est un des meilleurs agents d'assainissement, il dit : La lumière blanche possède une action thérapeutique ; on a été jusqu'à imaginer des bains de lumière, qui ne sont pas, en effet, à dédaigner. Mais la lumière blanche est composée d'une multitude de rayons aux vibrations diverses qui, en agissant sur notre rétine, produisent la sensation de couleur. Chaque lumière colorée semble aussi exercer son influence propre sur l'homme et sur les animaux. Elle possède effectivement des longueurs d'ondes diverses, des vibrations de vitesse plus ou moins grande, depuis le rouge jusqu'au violet. Et l'on s'est toujours demandé si ces lumières composantes de la lumière blanche ne possédaient pas individuellement des propriétés spéciales. On a prétendu que, pour telles ou telles affections, un bain de lumière colorée en bleu, en vert, etc., jouissait de propriétés calmantes. On a recommandé de préférence, des tentures de couleur appropriée aux malades. On a avancé de même que, momentanément, la privation, la diète de lumière avait aussi des propriétés calmantes. A vrai dire toutes ces affirmations ont besoin de contrôle, quoiqu'elles s'accordent assez bien avec les connaissances acquises.

La lumière cause une influence certaine sur les végétaux. On a fait, à cet égard, de multiples expériences. Le docteur Douza, d'Alexandrie, a signalé un capitaine anglais qui était parvenu à obtenir un développement extraordinaire de végétaux, fruits et légumes, en les couvrant de cloches de verre violet. Plus récemment, M. Flammarion a montré que certains légumes, comme les salades, se développent très différemment, selon qu'on les cultivait dans des serres rouges ou violettes.

De même les animaux inférieurs se comportent aussi différemment dans la lumière rouge ou dans la lumière violette. Le docteur Douza a rappelé que le capitaine anglais déjà mentionné avait fait accroître beaucoup l'embonpoint de certains animaux en les plongeant dans la lumière violette. De même, on a fait, aux États-Unis, des expériences sur les veaux que l'on enfermait dans des étables éclairées par des vitraux bleus. Ces animaux auraient engraisé plus vite qu'à la lumière ordinaire. Ces expériences, il faut l'ajouter, n'ont pas toujours paru aussi décisives chez d'autres observateurs.

Quant à l'action excitante ou calmante des couleurs, on sait que le

rouge excite le taureau, le dindon, tandis que les lunettes à verre bleu foncé ont été souvent employées pour calmer les chevaux emportés.

Le comte Schlieffer qui s'occupait de l'élevage des chevaux, était arrivé, affirme-t-on, il y a une vingtaine d'années, par ce procédé, à d'excellents résultats.

Wundt note que les différents rayons du spectre agissent différemment sur nos nerfs. Le docteur Douza a tenté de guérir certaines psychopathies par l'influence de la lumière. Dans une chambre tendue de rouge, à vitres rouges, "jo fis, raconte-t-il, coucher un lypémanique qui, depuis longtemps, était sombre, affecté d'un délire taciturne et mangeait rarement de sa propre initiative. Trois heures après son installation dans la chambre rouge, on le trouva souriant, gai, et il demanda à manger". Un autre malade, également lypémanique et séthiophobe, demeurait tout le jour les mains crispées contre la bouche pour empêcher, à ce qu'il prétendait, l'introduction de l'air empoisonné. On le plaça dans la chambre rouge. Dès le lendemain, il se levait gaiement, mangeait avec appétit, et il rentra chez lui guéri, une semaine plus tard. Réciproquement, un maniaque, très agité et maintenu avec la camisole, fut envoyé à la chambre bleue, et, moins d'une heure après, on le trouva très calme. Un autre aliéné fut couché dans une chambre violette. Dès le lendemain, il se sentait guéri, et, de fait, il est resté, depuis, bien portant.

M. Dor a trouvé aussi que le rouge excitait et que le vert calmait. Il a provoqué avec le rouge des excitations allant jusqu'au vertige chez des neurasthéniques auxquels on faisait fixer une surface rouge, alors qu'avec le vert, même très éclairé, on n'obtenait aucun changement dans l'état du sujet. M. le docteur Feré a trouvé des résultats analogues.

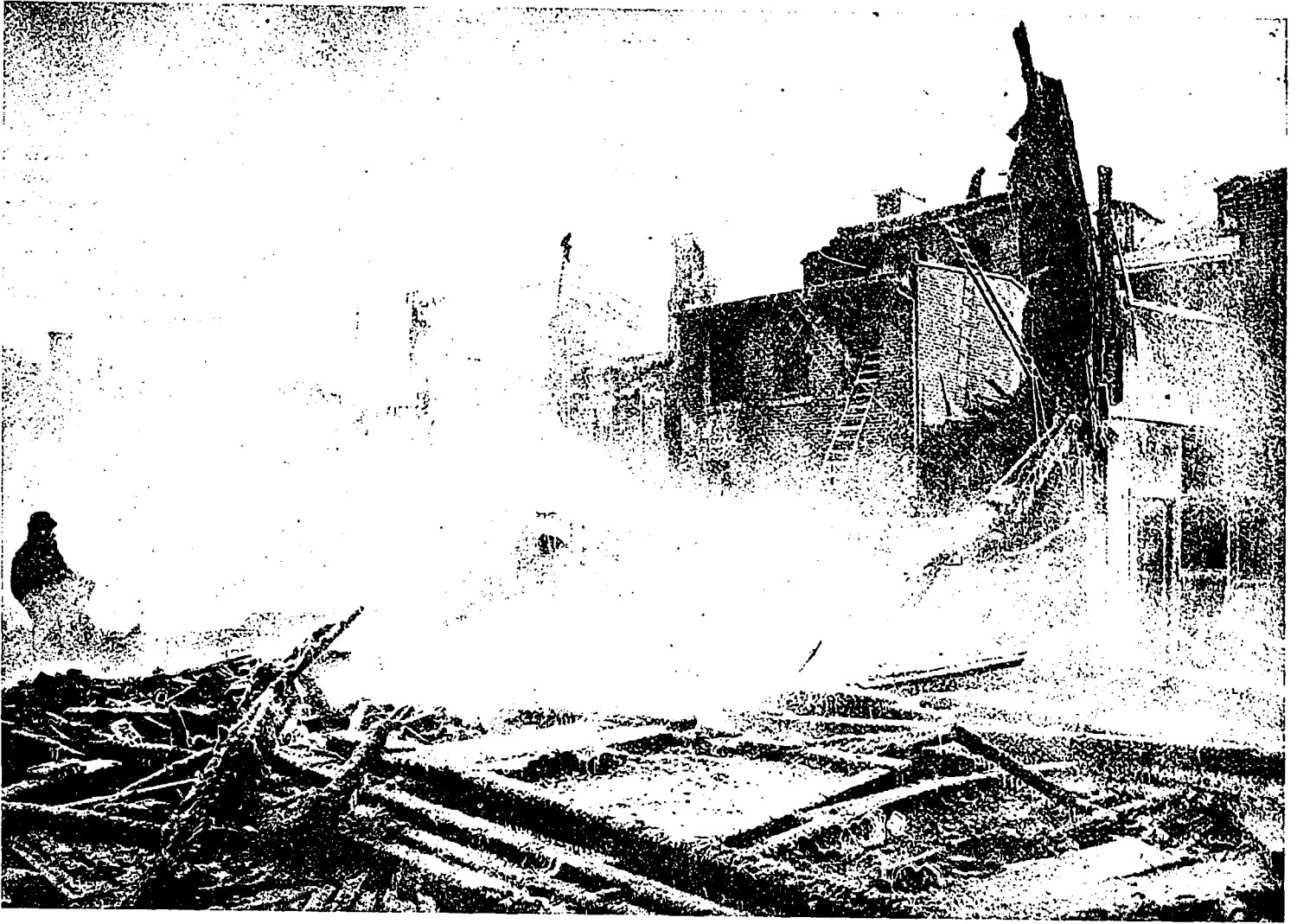
Le fait qui paraît le plus probant dans cette ordre d'idées est tout récent et il a été communiqué par MM. Lumière, de Lyon. On fabrique, à l'usine de Lyon, une très grande quantité de plaques photographiques et la fabrication se fait dans une salle éclairée par des flammes vertes. Or, il paraît qu'autrefois, quand les ouvriers travaillaient toute la journée dans des ateliers éclairés uniquement en rouge, ils se mettaient à chanter, à gesticuler, etc. Depuis qu'ils travaillent au vert, ils sont devenus calmes, ne parlent plus et prétendent qu'ils sont, le soir, beaucoup moins fatigués qu'autrefois.

Ces faits sont intéressants. Il ne faut pas les admettre encore sans réserve. Ils paraissent très vraisemblables. S'il n'y a pas illusion, et nous le pensons, nous disposerions, de ce chef, d'une thérapeutique nouvelle, susceptible d'applications diverses.

KODAK.

L'INCENDIE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

Photo de M. J. A. Dumas, 112 Vitry, coin St-Laurent.



VUE DE LA RUE ST-DOMINIQUE.

COURRIER FEMININ

La *Revue pour les jeunes filles*, de Paris, a eu l'idée d'ouvrir auprès de ses lectrices une enquête sur l'opportunité d'une réforme du costume féminin.

Il ne suffisait pas de répondre à la question par *oui* ou par *non* ; il fallait, en outre, si l'on était *pour*, décrire le costume tel qu'on le souhaiterait, et si l'on était *contre*, donner ses raisons.

Cette enquête ne pouvait aboutir à un résultat ferme ; les réponses qu'elle a provoquées n'en sont pas moins intéressantes.

"Moi, écrit une Parisienne, je demande une chose qu'on dira impossible : la liberté du costume suivant l'âge, la tournure, le genre d'existence. Avec du bon sens, du goût et du courage—un courage héroïque !—la réforme se ferait..." Mais elle existe, cette liberté, et l'on n'en profite pas, c'est donc par manque de bon sens, de goût et de courage ? Voilà une Parisienne qui n'est guère aimable pour son sexe.

Une autre correspondante déclare carrément :

"La première réforme que je proposerais serait de défendre aux femmes de porter des costumes masculins."

Une autre :

"Il est bien assez désagréable de voir l'humanité masculine de toutes classes et de tout âge vêtue uniformément de vêtements noirs, gris ou bruns, tous taillés sur le même patron, sans vouloir imposer aux générations futures le spectacle de femmes vêtues *rationnellement*, comme disent certaines Anglaises."

Enfin, une troisième :

"Avec le pantalon, ce ne serait plus la moitié de l'humanité qui serait horrible, ce serait l'humanité tout entière !"

Malgré le trait cruel décoché d'une main peu indulgente à la moitié dont je suis, la vieille galanterie française me fait un devoir de protester contre l'exagération de cette dernière formule en ce qui concerne l'autre moitié du genre humain : — Non, mesdames, *même avec le pantalon*, vous ne sauriez être horribles ; peut-être, je vous le concède, seriez-vous moins gracieuses et moins séduisantes. Et c'est pourquoi vous avez bien raison dans votre hostilité presque unanime contre toute tendance à "masculiniser" le costume de la femme, sous prétexte de simplicité.

A cet égard, le résultat de la consultation est très rassurant. Quant à l'autre réforme, il est peu probable qu'elle figure parmi les surprises extraordinaires que nous réserve l'année 1900. Aussi bien, en quoi consisterait-elle ? Là-dessus les avis des intéressées manquent de précision ; mais j'imagine qu'il s'agirait d'une sorte de révolution. Or, qui en prendrait l'initia-

tive ? Qui en imposerait les décrets ? Comment ces décrets prévaudraient-ils contre la souveraine et capricieuse puissance de la mode, cette révolution permanente ?

* * *

Les pianos célèbres.

La reine Victoria est propriétaire d'une centaine de pianos, dont la plupart sont d'une grande beauté et d'une non moins grande valeur.

Un des plus beaux est un superbe piano à queue qui se trouve dans le salon blanc du palais de Buckingham. Les panneaux en vernis Martin qui le décorent faisaient partie d'une harpsichorde appartenant à Anne d'Autriche.

Un autre piano fameux se trouve à Osborne House. Celui-ci est également à queue, et la caisse est entièrement en ivoire.

Un des plus magnifiques pianos qui existent est celui qui fut construit pour la duchesse d'York, à l'occasion de son mariage. Il est en bois de rose et marqueterie, garni d'ornements de bronze doré de toute beauté. Il fut donné comme cadeau à la duchesse par les membres du club des *Ballad Singers* (chanteurs de ballades), dont le duc de Teck est le président.

Mais le piano qui, d'après ses propriétaires actuels, a le plus de valeur, se trouve dans un magasin de *Great Marlborough Street* à Londres. Il fut fabriqué en 1608, sur l'ordre de Napoléon, pour l'impératrice Joséphine.

Lors des événements de 1870-71, il disparut des Tuileries, prétend-on, et, quelques années après, fut mis en vente à l'hôtel Drouot.

La caisse de ce merveilleux instrument est de la plus fine marqueterie, avec garnitures d'or moulu. Les touches sont de nacre et d'écaille, et l'intérieur est tout émaillé. Il possède cinq pédales, dont l'une actionne un tambour et un triangle.

L'un des pianos les plus curieux qui jamais furent construits appartenait à feu le sultan du Maroc. Il se démontait en morceaux dont chacun pouvait être porté par un esclave, car le sultan ne voulait à aucun prix qu'ils fussent portés à dos de chameau. Ce piano était fait principalement de bois de tulipe et d'iris de Florence, avec marqueterie de bois divers et incrustations d'or.

XXX.

PROPHÉTIE

Jeanne.—Il dit qu'il voudrait pouvoir mettre la terre à mes pieds.

La mère.—C'est ce qui arrivera infailliblement si tu l'épouses ; il n'aura pas les moyens de te faire aller en voiture.

Tel peuple trouve toujours qu'il est doux de prendre, plus doux encore de ne pas rendre.—V. CHERBULIEZ.

LA DIFFÉRENCE



La gouvernante. — Si tu t'intéressais autant à tes leçons qu'aux contes de fées, tu les saurais mieux !
L'élève. — Sans doute si elles étaient aussi intéressantes que les contes.

LES DEUX CANICHES

*Deux caniches vivaient en bonne intelligence
Chez un riche bourgeois. Bien logés, bien nourris,
En épicurieux traversant l'existence
Et professant d'ailleurs un superbe mépris
Pour les chiens ragabonds à la mine rapace,
Aux dents longues, aux ventres creux
Qui vont traînant partout un maigre carcasse
Et pour un os rongé se disputent entre eux.
" Voyez, s'écriaient-ils, ces dogues lamentables
" Le poil rude, l'air égaré,
" Il ne leur suffit pas de vivre misérables,
" Ils passent leurs loisirs à s'entre-dévorer !"
Or, il advint qu'un jour, à la porte du maître,
La misère frappa. Les caniches ventrus
Furent jetés dehors et durent se soumettre
A partager le sort des frères méconnus.
" — Du moins, pensèrent-ils, l'amitié nous reste !"
Hélas ! Trois jours après, tous deux étant à jeun,
Pylade, pour dîner, mangea le nez d'Oreste !*

MORALE

En toutes choses il faut considérer la fin.

L. FORTOLIS.

LE CHAT

Le chat, même le chat domestique, est surtout un animal carnassier. Il en a tous les dehors, tous les appétits poussés à un suprême degré. Mâchoire courte, nue par des muscles prodigieusement forts, et possédant six incisives et deux énormes canines à chaque mâchoire. Leur ouïe est excessivement fine. C'est même le plus développé de leurs sens. Leur vue n'a pas une portée très longue, mais s'accommode également bien du jour et de la nuit. Bien que leur museau ne laisse pas une grande étendue à leur membrane olfactive, ils font cependant usage constant de leur odorat, le consultant pour manger, même quand ils n'ont pas la moindre inquiétude. Les fortes moustaches dont leur museau est garni paraissent surtout le siège d'impressions éminemment délicates. Lorsque, par hasard, on prive le chat de ses moustaches, on remarque tout aussitôt dans tous ses mouvements un embarras singulier.

A ces caractéristiques du carnassier viennent s'ajouter pour les compléter et en affiner l'excellence, des armes puissantes.

Ainsi, par exemple, la plante de leurs pieds est garnie de pelottes molles, élastiques, leur permettant de marcher sans bruit, avec lenteur, avec précaution. Leurs muscles sont d'une étonnante élasticité, et ils peuvent fondre d'un coup par bondissement sur la proie convoitée. Leurs ongles sont rétractiles, se redressant dans le besoin, et se cachant entre les doigts dans le temps de repos par l'effet de ligaments élastiques. De cette façon ils ne perdent jamais leur pointes ni leurs tranchants.

L'homme, en prévenant les besoins du chat et en le flattant par des caresses, en le punissant par la privation d'aliments, parvient tant bien que mal à maîtriser ses instincts voraces. Cependant, si dompté que soit un chat, il faut toujours avec lui se tenir sur la réserve : la prudence, a

dit à juste raison Lacépède, ne doit jamais permettre d'oublier que lorsqu'un animal très fort a des appétits très véhéments, des affections ardentes, des mouvements violents, des armes terribles, une impression soudaine et inattendue peut le ramener tout d'un coup vers le caractère naturel de son espèce. Lui donner à manger, ne pas l'irriter par de mauvais traitements sont choses insuffisantes pour le brider à tout jamais contre les retours brusques et imprévus vers le sentiment de sa supériorité, l'horreur de la contrainte et sa férocité naturelle.

Au surplus si nous domestiquons les chats pour notre agrément, nous le faisons bien davantage encore pour notre service. Nous lui entretenons ses appétits carnassiers pour qu'il nous défende des rongeurs. Aussi, sommes-nous les premiers à lui donner des os à ronger, et à mettre sous le nez des tout petits des souris cuites ayant servi, pour qu'ils apprennent à bien connaître l'odeur de l'ennemi que nous voulons leur faire combattre.

FREDERIC DILLAVE.

SERVIR LA REINE

Un laitier faisait sa ronde à Londres quand un sergent-recruteur l'avisant lui demanda :

— N'aimeriez-vous pas à servir la Reine ?

— Pas d'objection, répondit l'autre ; combien en prend-elle : pot ou pinte ?

LE VRAI NOM

Bolus. — J'ai trouvé un remède épatant contre la grippe. Il ne me manque plus qu'un nom ronflant.

Titus. — Appelez-la l'Agrippine !

SIMPLE REMARQUE

— Il y a beaucoup de hausses et de baisses dans mon commerce, disait un laitier occupé à manœuvrer le manche de la pompe à eau.

ATTRISTE

Mme Tom. — Tom, tu sens le whisky !

Tom. — Maggy, je suis réellement surpris et attristé de voir qu'une vraie dame comme je croyais que tu l'étais connaisse l'odeur du whisky !!!

POUR LE PRIX

Le locataire. — Mais la cave est pleine d'eau. . .

Le propriétaire. — Au prix qu'est le loyer, vous ne pouvez espérer avoir une cave remplie de vin, je suppose ?

RAISONS DIFFÉRENTES

Fragment d'une conversation entendue près de la Tugela :

— Je me suis engagé parce que je n'ai ni femme ni famille et que j'aime la guerre.

— Et moi, je me suis engagé parce que j'ai une femme et une famille et que j'aime la paix.

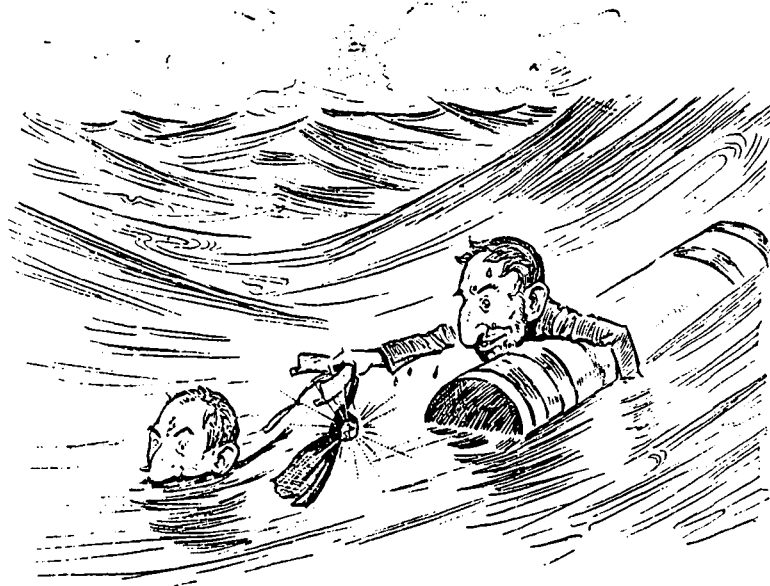
AUTRE ÉCHO DU 18 NOVEMBRE

Bella. — Il paraît que la fin du monde est prédite pour après-demain. . .

Judith. — Pitié des pitiés ! Et moi qui n'ai aucune toilette de circonstance. . .

Les nations sont comme certaines familles : elles n'ont de grands hommes que malgré elles. — BAUDELAIRE.

QUESTION D'URGENCE



— Si tu ne remontes pas une autre fois, Goldstein, puis-je garder le diamant ?

CELLES QUI PEUVENT CE QU'ELLES VEULENT



EN PARTICULIER CELLE QUI VOULAIT UNE TAILLE MINCE ET SOUPLE.

LES TABLES TOURNANTES

Les tables tournantes offrent une distraction comme une autre. C'est toujours un peu la même chose : la table tourne, s'agite, gambade, se lève doucement, violemment, avec grâce, avec lourdeur, frappe du pied, etc.

C'est égal ; quand le temps est gris et qu'il pleut, on trouve ces manifestations intéressantes. Puis, d'ailleurs, à côté de la table tournante, il y a la table parlante. La table parle d'après un alphabet convenu, le plus souvent en se levant de façon à indiquer une lettre selon son rang dans l'alphabet ordinaire. Beaucoup de personnes inoccupées pratiquent le petit guéridon au *fire clock* ou au thé du soir, en France, mais surtout en Angleterre et en Amérique. On fabrique même de petit guéridons à trois pieds, élégants, que l'on trouve dans beaucoup de maisons. C'est devenu un meuble essentiel toujours prêt à être consulté à la moindre difficulté.

Comme il faut être de son temps, on appelle cela aujourd'hui faire des expériences de "typtologie". Ce nom scientifique donne une certaine gravité à l'opération. Tables typtologiques ! Les tables tournent et parlent tout de même ; ce n'est pas douteux. Mais pourquoi tournent-elles ? Qu'est-ce qui les fait tourner s. v. p. ? C'est ici que les meilleurs esprits s'embrouillent. On a émis toutes les hypothèses imaginables ; on a invoqué des raisons physiques, des raisons dites surnaturelles... extraterrestres, supracélestes... Notre langue est riche. La majorité savante a affirmé qu'il s'agissait de petits mouvements musculaires inconscients, à l'aide desquels des personnes de très bonne foi poussent la table ou la font se soulever. La volonté n'y est pour rien. Mais, en dehors de la volonté, on pousse tout de même ; l'action est toujours la conséquence de la pensée. On pense que cela doit tourner et, quand votre intellect a le dos tourné, le meuble fonctionne. Et, sans le savoir, on pousse. Cette explication en vaut une autre.

Mais ce n'est qu'une opinion, et, si la moitié des gens qui pratiquent la typtologie l'admettent, l'autre moitié ne se gêne pas pour la qualifier d'absurde. Il faut bien se garder de mettre le doigt entre l'écorce et l'arbre, et ce n'est pas nous qui, en pareille matière, émettrons une opinion personnelle. Cela tourne. Pourquoi ? Laissons à chacun sa manière de voir ; ce moyen est le meilleur pour ne pas se tromper et ne pas contrarier les nombreux typtologues qui pourraient nous lire par hasard.

Seulement, quelle que soit la cause des phénomènes, il nous appartient, quand il s'en présente d'authentiques et de curieux, de ne pas les dédaigner et de les soumettre au contrôle des personnes qui pensent que, ignorant à peu près tout en ce monde, nous devons faire attention à tout ce qui est susceptible de nous étonner et de frapper notre raison. Voici un fait précis raconté par un professeur au lycée de Périgueux, M. Rouillon, et certifié conforme par-devant témoins.

Plusieurs amateurs font tourner un guéridon, tous hommes d'âge et de savoir, sceptiques et désireux de s'instruire. Que demanderait-on bien à la table ? — Je vais demander le nom figurant sur le calendrier à la date du 12 juin. Personne ne s'en doutait. La table répond par coups répétés : "Trinité." C'était exact.

— Vous le saviez d'avance, ou c'est une simple réminiscence ?

— Je me retire ; j'emporte le calendrier, dit M. Rouillon. Recommencez. Quel nom à la date du 2 janvier ? Réponse : "Basile." C'est exact. Le nom inscrit au 5 septembre ? Réponse : "Sabas." Ce nom est profondément inconnu des opérateurs ; il doit y avoir erreur ; on va contrôler. Il y a bien Sabas à la date indiquée.

Autre séance, car il convient d'abréger. Autour du guéridon, mêmes personnes. MM. Vidal, Loze, Duris et Martin, licencié ès sciences physiques et mathématiques. C'est M. Vidal qui pose les questions.

Nom à la date du 14 janvier. Rép. : Hilaire. Exact.

— 21 février. Rép. : Papin. Exact.

— 28 janvier. Rép. : Charlemagne. Exact.

— 27 décembre. Rép. : Innocent. (Erreur d'un jour).

— 16 mai. Rép. : Cyriaque. (Erreur d'un mois).

Quel nom, le 30 juillet ? On répond : "Abdon." Ce nom ne figure sur le calendrier consulté ni à cette date ni à une autre. Le soir même, M. Rouillon, étant assis au bureau de l'économe du lycée, avisa un calendrier appendu au mur et sur ce calendrier, à la date indiquée, figurait bien le nom "Abdon". Ce fait s'est produit à plusieurs reprises ; il a fallu quelquefois consulter un dictionnaire pour s'assurer que le nom indiqué devait bien être inscrit dans un calendrier.

Autre séance. M. Rouillon seul avec sa fille de dix ans est devant un guéridon. Il effeuille un almanach et mêle les feuillets comme il l'eût fait d'un jeu de cartes ; puis le paquet est porté à distance. Quel est le nom du saint sur le premier feuillet, sur le second, etc. ?

Réponse : Agathe, Catherine, Just, Sosthène." Quatre demandes, quatre réponses exactes.

Dans d'autres expériences, quelques erreurs se sont produites. Sur 26 réponses, 20 ont été exactes. Ce n'est pas mal cela, près de 77 de réussites.

Ce petit jeu de calendrier ne manque pas de piquant. La table était douée de la double vue. Encore ici on demandera l'explication. Les auteurs de ces expériences la cherchent ; nous les laisserons la chercher. Les faits décrits sont intéressants. Le reste viendra plus tard. C'est Schopenhauer qui a dit le premier, je crois, qu'il n'admettait que la métaphysique expérimentale. Cherchons, et l'avenir expliquera sans doute les phénomènes qui nous apparaissent aujourd'hui comme incompréhensibles.

HENRI DE PARVILLE.

IL Y A DES PRÉCÉDENTS

L'employé de la poste.— Cette lettre pèse plus que le poids, madame : vous aurez à mettre un autre timbre.

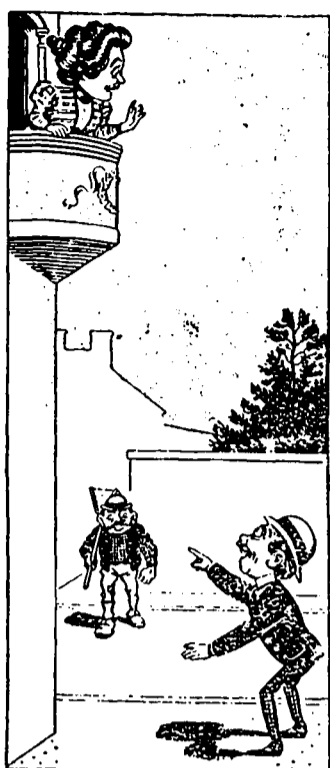
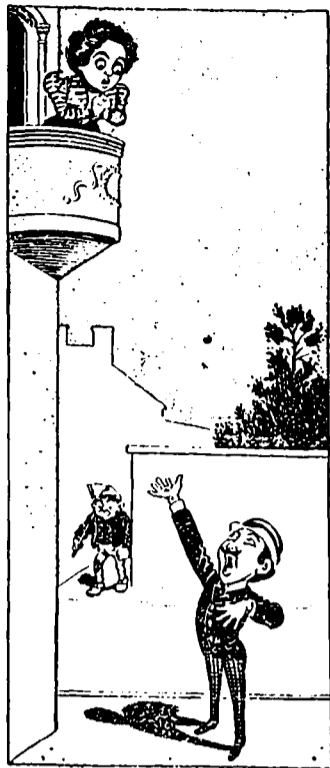
Elle.— Je pense que le gouvernement est plus juste que cela : j'ai déjà envoyé cent lettres peut-être qui ne pesaient pas le poids, j'espère que vous pouvez laisser passer celle-ci.

LUI AUSSI

Madame.— Henri, j'ai été étonnée moi-même du triste état dans lequel tu es revenu hier soir.

Monsieur.— Et à moi il semble que j'en ai vu deux comme toi.

UN BAISER DISPENDIEUX



I. L'amoureux. — Oh ! ma chérie... Si près et si loin... Que ne donnerais-je pour un baiser de toi !
 II. — Ah ! voici que Cupidon me vient en aide...

SIMPLE CONTE

Il était un roi et un roi
 L'opant sur le même cercle qu' moi :
 Ils eurent un fils si laid, si laid,
 Qu' c'était un affreux marmouset,
 On l'appela Riquet à la Houppe,
 A cause d'un p'tit bouquet d'toupe
 Qui lui servait d'toupet :
 Il en avait plus qu'on n' craignait.

Y s'trouvait là, quand il naquit,
 Mam'sell' Leornouard, qui leur dit :
 " Je vois qu' ce même est très vilain,
 Mais qu'il aura d' l'esprit tout plein ;
 A celle qui d' c'était son épouse,
 Ce garçon-là, comme un' ventouse,
 S'il veut, lui soufflera
 Autant d'esprit qu'il en aura."

Or, par hasard, dans la même nuit
 Ou cet affreux Riquet naquit,
 Un magotiqu' tambour-major,
 Qui demeurait dans l'collidor,
 Devint papa d'un' demoiselle,
 Qu'étais belle, oh ! mais qu'étais belle !
 Rien qu' pour l'enrager,
 On s'était passé d'boire et d'manger.

Y s'trouvait là, quand elle naquit,
 Mam'sell' Leornouard, qui leur dit :
 " Vot' fille est bell', ça s'voit beaucoup ;
 Mais ell' s'ra bel' comme un chon ;
 Mais à son épouse, chose heureuse,
 Un jour, sans être blancheuse,
 Je vois qu'ell' repassera
 Autant d' beauté qu'elle en aura."

Ces galopins grandient tous deux,
 Au moyen de nourric's sur leurs :
 Riquet enlaidissait toujours,
 Mais il faisait des culomboneys,
 La p'tite emballissait sans cesse,
 Mais raisonnait comme un' gross' cuisse.
 Puis ell' faisait des enies
 Dans tous ses moments de loisis.

Allant un jour chercher du lait,
 Elle tomba juste sur Riquet,
 Qui lui dit, avec à-propos :
 " Mam'sell' mettez-moi dans vot' pot,
 Ça vous écri'ra de descendre,
 Car je suis laid... à vous en s'prendre,
 D'ailleurs, il m' s'rait bien doux,
 Mais moi'sell' d'être lu par vous."

Elle lui répondit : — J'entends pas l' grec,
 Je n' suis rien et j' suis bête avec.
 — J' pense vous donner, qu' Riquet lui dit,
 Plusieurs boisseaux de mon esprit :
 Jurez-moi d'être ma légiti'me,
 Et prenez mon esprit comme un' prim,
 J' vous donne, avant d' choisir,
 Quarant-cinq ans pour réfléchir."

Pensez qu' dans ces quarant-cinq ans
 Y s'présenta beaucoup d' galants :
 Son père lui dit : " Prends-en donc un !"
 Elle penchait pour un beau brun,
 Quand Riquet, qu' avait d' la mémoire,
 Arriva et lui dit : " J'aime à croire
 Qu' vous avez fait vot' choix !
 Elle lui dit : " C'est pas toi, Chinois !"

" Courez-en, pour mon épouse,
 Puis-je prendre un magot comme vous ?
 Ça s'rait prêter, mon p'tit Riquet,
 Votre esprit à gros intérêt !
 — Ah ! s'il n' faut qu'être beau pour vous
 Lui dit Riquet, votre notaire
 M'a dit qu' vous aviez l' don
 De me changer en Cupidon."

Comme il y avait donné d' l'esprit,
 Aussi beau qu'elle ell' le rendit !
 Le roi et le tambour-major
 Firent le v'pus de noc' dans l'collidor :
 On y dansa la Boulangère,
 Si bien que le propriétaire
 Disant : " Je n' veux plus d' vous !"
 Envoya coucher les époux."

MORALITÉ

Ça prouve qu'on peut être bête ou laid,
 Sans l'être autant qu'on le paraît :
 Reste à savoir lequel des deux
 D'être ou de l'être paraître vaut mieux.
 L'amour, qui n' porte pas d' lunettes,
 Ne vous voit pas tel que vous êtes
 Et, grâce à son bouquet,
 Chacun a sa manière de voir.

QUESTION RATIONNELLE

Madame. — Brigitte, j'attends de la visite. Vous aurez soin d'épousseter le salon.
 Brigitte. — Est-ce un monsieur ou une dame que vous attendez ?

La journée d'une Petite Sœur des Pauvres

Sous la pluie qui tombait perçante et glacée, la petite sœur des pauvres, enveloppée dans un long manteau noir où la boue jetait des taches, passait, sans prendre garde aux éclaboussures. Son capuchon, trop large, retombait sur le front, et d'un pas rapide, qu'on devinait cependant un peu las, elle allait, courbée par le poids du panier qu'elle portait au bras. Attendri, ému par la clarté si douce de ses yeux un instant entrevus, et par la hâte trottinante de sa marche, je la regardais, silhouette à chaque minute plus indécise, se perdre dans le lointain : bien ôt ce ne fut plus qu'un point, un point sombre... et qui s'évanouit.

Qui de nous, en voyant quelqu'une de ces saintes mendiante, n'eut le désir de savoir le détail quotidien de leur humble vie, pour mieux les connaître et, par là, mieux les aimer ?

Le désir me vint alors, si vif, qu'il me prit tout entier, et le lendemain, je sonnai à la porte grise de l'Asile de Notre-Dame-des-Champs.

La Supérieure elle-même me reçut. Elle vint, déjà âgée, le corps un peu cassé, mais ayant dans la figure cette même tranquillité, ce même calme heureux qui m'avaient tant frappé chez celle que la veille j'avais rencontrée. Et comme, légèrement troublé, craignant de froisser par ma curiosité la modestie de son âme, je lui disais le motif de ma visite, elle eut un sourire résigné, et, avec un geste de tête qui sans refuser n'accordait rien, elle me répondit :

" Oh ! Monsieur, nous n'aimons pas qu'on parle de nous. Nous accomplissons notre devoir dans le silence ; et que nous importe ce que le monde en pense ! Dieu et le bonheur de nos vieillards nous suffisent."

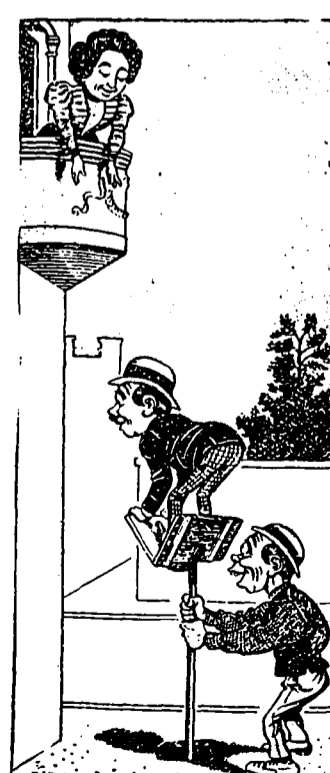
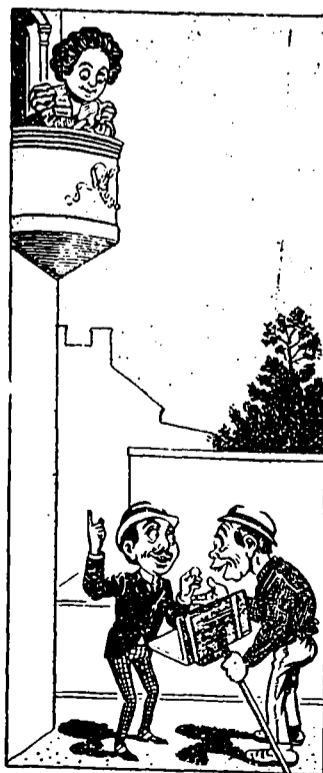
Paroles simples et vraies ! Mais je voulais savoir ; je voulais admirer en toute connaissance de cause ; et je suis resté, dans le petit parloir, aux murs duquel s'accrochaient des images saintes, naïvement enluminées, près d'une heure, à causer et à prendre des notes.

C'est l'hiver. Ce n'est pas encore le jour, et ce n'est plus la nuit tout à fait. Dans l'ombre pâle, que seule perce une lumière, la lampe de l'infirmerie où une sœur garde des malades en danger, une cloche sonne, timide d'abord, puis à toute volée. C'est la cloche du réveil.

La petite sœur des pauvres se lève, et tandis qu'autour de la maison qui s'agite, la ville dort son grand sommeil fatigué, et que plus près, dans ces murs mêmes, les vieillards reposent encore, la petite sœur des pauvres s'agenouille et répète à voix basse les prières que tout haut récite la supérieure. Puis, dans la chapelle froide encore, où des cierges allumés jettent une frissonnante clarté, dans un silence que rendent presque mystérieux cette fuite de la nuit et le silence d'alentour, elle entend la messe, consacrant ainsi le début de chaque journée à " la vie spirituelle."

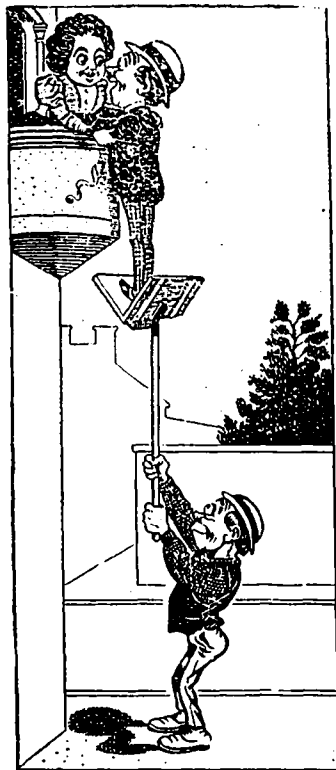
Il est sept heures : " la vie hospitalière " commence. Dans les dortoirs, les vieillards se lèvent. Certains, que retient la dernière caresse chaude du lit, paraissent dans un demi-sommeil, sachant bien qu'on n'aura pour eux qu'un indulgent sourire. Et tandis que, en bas, les petites sœurs cuisent le café au lait du matin, d'autres s'en vont laver les infirmes, avec des soins d'une habileté infinie, les mettre dans les fauteuils où ils passeront la journée : d'autres encore, traversant les chambres, s'inquiètent de ceux qui sont malades, et que tout à l'heure on conduira à la visite du médecin, et donnent à ceux qui suivent une régime les remèdes qu'ils doivent prendre.

UN BAISER DISPENDIEUX — (Suite)

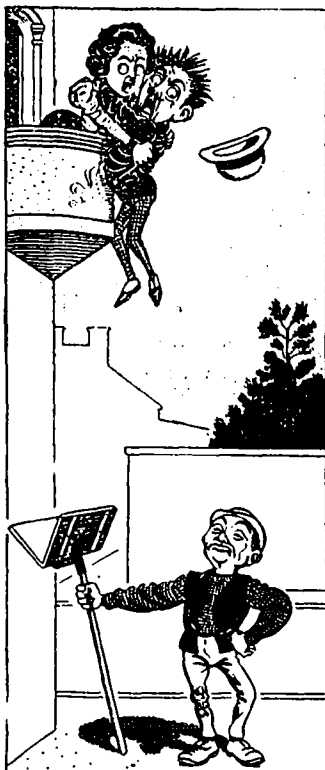


III. — Mon bonhomme, cinquante cents pour vous si vous me faites atteindre ce balcon.
 IV. Pat. — Voilà encore " la job " la plus facile que j'aie attrapée depuis six mois.

UN BAISER DISPENDIEUX -- (Suite)



V.



VI.

V. *L'amoureux.* — Enfin ! Quel argent ne sacrifierais-je pas pour arriver à toi ! ...
 VI. ... Aie ! aie !! Qu'est-ce que cela veut dire ? N'êtes vous pas payé ? ...
Elle. — Oh ! J'entends papa qui vient !!!
Pat. — Vous m'avez payé pour aller, mais pas pour le retour. C'est \$5. pour revenir.

Puis, quand le déjeuner est fini, il faut nettoyer le réfectoire, où l'on vient de manger, et la vaisselle dont on s'est servi, et toute la maison : monter aux dortoirs pour y faire les lits, descendre aux cuisines préparer le repas de midi, à la buanderie laver le linge, à l'ouvrage raccommoder les vêtements, à la paneterie couper le pain. Et si l'on songe que, pour trois cents pauvres hospitalisés, elles sont vingt-trois sœurs, on imagine quelle activité il leur faut déployer.

Les petites sœurs, qui la veille ont quêté tout le jour de porte en porte, et qui, parties de l'asile ne sont rentrées qu'à la nuit, sans même prendre le temps de déjeuner, ont rapporté dans leurs paniers et dans les poches de leurs grands manteaux noirs mille aumônes. Les riches leur ont donné de l'argent, des vêtements, presque neufs, et à la mode encore ; les restaurants, des restes de diners ; les ateliers, des pièces d'étoffe, des chiffons ; les magasins, du linge hors d'usage ; les bouchers, des morceaux de viande ; les boulangers, des croûtes de pain. Les pauvres gens n'ont pas voulu qu'on les accusât d'être durs à de plus pauvres qu'eux : ils ont offert des loques où il y a plus de reprises et plus de trous que de drap ; il y ont joint un sou ou deux. Les petites sœurs ont tout pris, et aujourd'hui devant ces étranges richesses étalées, on délibère. Oh ! rien ne sera perdu. Avec l'argent, on achètera les provisions essentielles, celles dont ne se départissent pas sans paiement les commerçants ; les croûtes, sur lesquelles les dents se briseraient, longuement trempées serviront à la soupe de midi et du soir. Les loques deviendront des torchons, si nécessaires aux gros travaux de propreté ; les vêtements neufs ou vieux, on les arrangerà à la taille des hospitalisés dont il est besoin de renouveler la garde-robe ; pour ce petit là, on raccourcira cette veste bleue ; pour cette grosse, qui cause là-bas, on élargira ce corsage, encore très beau, ma foi, avec ses boutons en forme d'olive et son col d'astrakan. Sous les doigts ingénieux des sœurs, qu'aident les vieilles femmes, toutes ces choses, quo dans notre ignorance nous jetterions avec dédain, feront des heureux. Et demain, qu'il pleuve en déluge, ou que le soleil brûle le sol, d'autres petites sœurs s'en iront quêter, avec la même ardeur, jamais rebutée, soutenue dans leur course par la foi, et aussi je pense, par le sentiment de la beauté de leur mission. Et ce qu'elles rapporteront aura toujours son emploi.

Midi et demi, c'est l'heure du dîner. Sur les tables rectangulaires du réfectoire, une soupe bien chaude fume. Devant chaque assiette est placée une bouteille de bière avec de gros morceaux de pain. Les petites sœurs servent et surveillent, tout en causant avec leurs pauvres, car elles savent bien qu'un mot de douceur et de bonté réchauffe le cœur le plus glacé. Puis, quand la viande et les légumes ont remplacé la soupe, et que le repas est fini, la vie du matin recommence en partie : il faut nettoyer, laver, raccommoder, préparer le souper.

Si c'est un jour de sortie, jeudi ou dimanche, parmi les vieillards certains vont, s'ils le veulent, se promener en ville. Ceux qui préfèrent rester aident, dans la mesure où ils le peuvent, au travail commun, utilisant les métiers qu'ils ont eus autrefois. L'ancienne rempailleuse remet à neuf les chaises de la maison. L'ancien serrurier vérifie serrures et verrous. Et pendant ce temps la sonnette de la porte d'entrée tinte à chaque minute ; ce sont des fournisseurs à payer, des amis qui viennent recommander des

pauvres, des pauvres eux mêmes qui viennent demander asile. Et la petite sœur part aux informations, elle veut savoir si ces pauvres sont tout à fait pauvres, tout à fait sans moyen d'existence. Elle se rend dans des rues étroites et boueuses et puantes : sans même penser à la peine qu'elle a, elle monte dans des mansardes, véritables taudis, où la pluie pénètre par les fenêtres sans carreaux, où souvent sur le lit, qui est un grabat, un vieillard ou un enfant expire.

Mais, que ce pauvre soit catholique, ou protestant, ou athée, s'il est digne d'être hospitalisé, il le sera. Leur charité ne fait pas de différence entre ceux qui souffrent, et la grande règle de leur ordre, pour les malheureux qu'elle reçoit, c'est la liberté. Le soir tombe déjà : le repas a été servi à cinq heures et demi.

Après avoir causé quelque temps, les vieillards, fatigués, un à un gagnent leur lit. Derrière les fenêtres, des lumières s'allument, tremblotantes. La vie hospitalière est finie. La vie spirituelle lui succède. Dans la chapelle les sœurs réunies, à l'exception de celles qui sont auprès des malades et les veilleront toute la nuit, disent les prières qui leur sont imposées. Ce sont leurs heures de recueillement et d'adoration.

Soudain, dans la nuit, la cloche égrène ses notes fluettes. Neuf heures sonnent, et, silencieuses ombres grises, les petites sœurs des pauvres montent dans leurs dortoirs. La paix s'étend sur la vaste maison...

Guidé par la supérieure, j'ai visité l'asile entier. Il se divise en deux parties, l'une réservée aux femmes, l'autre aux hommes. Chacune, construite sur le même plan, comprend au rez de chaussée un réfectoire qui est en même temps lieu de réunion : un dortoir au premier, avec, à côté, l'infirmerie et la salle où les infirmes passent la journée, et sur le derrière un jardin. La chapelle marque la séparation entre les deux corps de bâtiment. Je suis entré dans toutes les chambres : partout j'ai vu, dans un décor simple, mais reposant, des visages heureux de tranquillité et de reconnaissance.

C'était jour de visite, et des amis étaient venus causer un instant et apporter des friandises permises ; des vieux, très propres dans leurs vêtements rapiécés, écoutaient, assis sur un banc, les nouvelles qu'on leur racontait ; d'autres, sans parents sans doute, lisaient ou sommeillaient, la tête couchée sur les bras.

Dans le jardin, qu'attristaient un peu les feuilles mourantes, quelques uns se promenaient, s'amusant à chasser les cailloux du bout de leur canne, et souvent se baissant pour mieux voir une plante. Chez les femmes, des vieilles, réunies devant un monceau de chiffons, cousaient avec des rires, en bavardant. Des sœurs allaient au milieu d'elles, donnant des indications, répondant aux demandes, et je ne sais quel parfum tiède de bonté et de joie flottait dans l'air et me gagnait le cœur.

Je garderai longtemps le souvenir des yeux si clairs et si doux de la petite sœur des pauvres que j'ai rencontrée un soir d'hiver qu'il pleuvait, et à qui je dois, si fortuitement, d'avoir connu l'œuvre à laquelle, humblement, elle contribuait de toute l'énergie charitable de son âme.

PAUL ACKER.

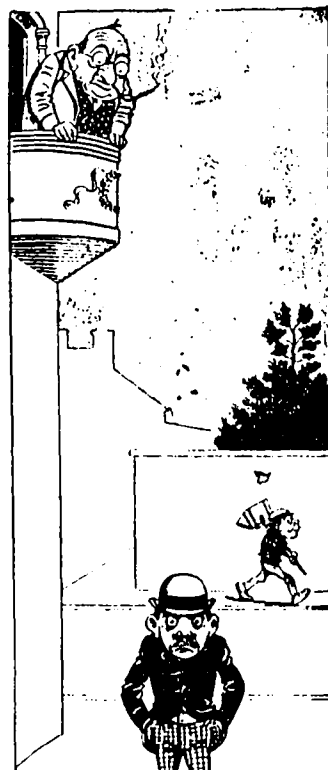
PERPLEXITÉ

Le visiteur. — Que prétends-tu faire quand tu sera grand, Henri ?
Henri (gravement). — Bien... je ne sais pas encore. J'ignore si je serai un amiral ou un général.

UN BAISER DISPENDIEUX -- (Suite et fin)



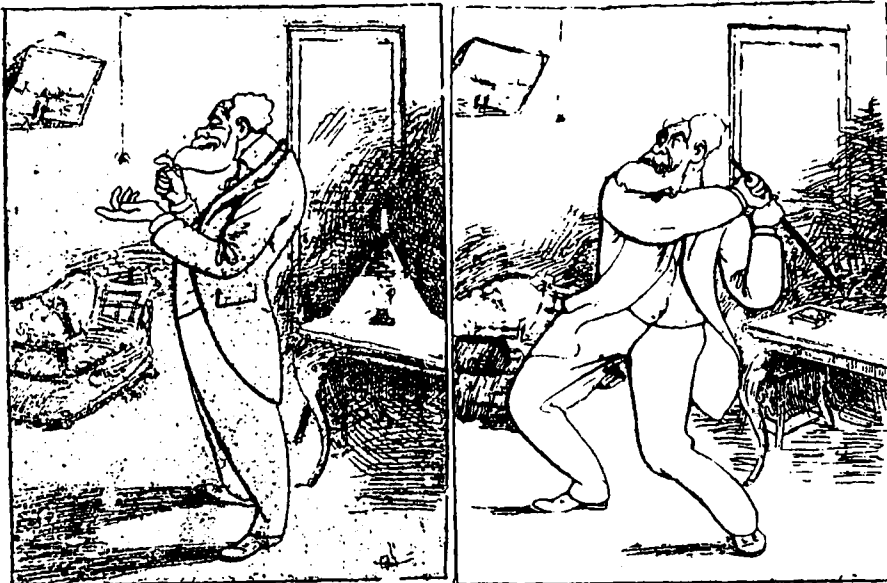
VII.



VIII.

VII. *L'amoureux.* — Tiens-moi bien, pendant que je vais sortir un coin de ma poche...
 VIII. ... (Une fois en bas.) On dit qu'un homme peut vivre d'amour. Je vais en faire l'expérience, car voilà un baiser qui m'a pris l'argent de mon lunch pour une quinzaine.

SUPERSTITIONS



I M. Latrache (apercevant une araignée). — Gentille petite araignée du soir... espoir...
II (Devant la même araignée, le lendemain matin.) Sale araignée du matin... chagrin!

L'ENFANT

Connaissez-vous rien de si doux
Que de tenir sur ses genoux
Un enfant mignon aux doigts roses,
Qui tout en prenant ses ébats
Vous serre dans ses petits bras
En disant de naïves choses
Qu'il interrompt pour déposer
Sur votre joue un gros baiser ?

C'est bon comme un baiser d'amour,
Et vous rendez à votre tour
Avec bonheur cette caresse.
Qu'il est puissant ce tout petit !
Tout est joie alors qu'il sourit ;
S'il pleure tout devient tristesse ;
Tout se tait pendant son sommeil,
Tout renaît avec son réveil.

C'est l'avenir, c'est l'horizon,
C'est le soleil de la maison,
La clarté qui sur elle brille.
Si faible que soit cet enfant,
C'est cependant lui qui défend
Et qui protège la famille.
C'est le Dieu Lare d'autrefois
Qui montre son riant minois.

L. DUCHARDON.

LE COIN DE "JOE"

(Pour le SAMEDI)

Messieurs, savez-vous pourquoi les jeunes filles perdent confiance en nous ? Je vais vous le dire en quelques mots, sans parabole. Il n'y a rien que j'aime comme la vérité, et la vérité claire.

D'abord, l'homme s'occupe beaucoup trop de son écorce ; il veut, par-dessus tout, paraître intelligent et, lorsqu'il réussit le moins, il s'enorgueillit, s'exalte et très souvent termine par une bêtise. Au contraire, la jeune fille, qui est intelligente ordinairement, est réservée et se sert de ce don précieux plutôt pour répondre et juger que pour se prévaloir.

Il aime aussi à bien paraître, quelque chose pour frapper l'œil. Il est vrai que la femme est forte sur ce point, mais la mode chez elle est si capricieuse, que pour la suivre il faut qu'elle soit attentive et d'avance. Que voulez-vous ! c'est dans sa nature, et l'on ne peut la blâmer, car la plupart la suivent pour plaire à l'homme. Il faut distinguer entre suivre la mode et modestement, et s'habiller en dépit du bon sens, avec extravagance et porter sur le dos un ramassis de tout un magasin. L'homme qui aime à bien paraître, ce n'est pas surtout pour être convenable, mais bien pour se faire dire ou entendre dire : " Quel chic garçon ! " " il est captivant " ; et cela n'arrive que trop souvent. Si les jeunes admiratrices savaient que vous vous couvrez au-delà de vos moyens, et pourquoi vous changez de tailleur si souvent ? De nos jours, l'habit fait l'homme, que voulez-vous !

Une autre chose : vous êtes avec une jeune fille de votre goût, vous lui dites maintes et maintes choses, sous l'inspiration du moment, en un mot, vous lui en faites accroire ! Vous ne vous doutez nullement que cette jeune fille parle et qu'à la première occasion, elle va répéter votre petit monologue à sa meilleure amie, et, d'amie en amies, tout sera su et vous passerez pour un " flirt ". Pouvez-vous leur reprocher de vous craindre ensuite ?

Vous dites à une jeune fille : Je regrette beaucoup, mademoiselle ; l'autre soir, je n'ai pu me rendre chez vous, mes occupations m'en ont empêché. Un de vos amis viendra dire à la même personne : — J'ai rencontré votre cher, l'autre soir. — Où donc ? — Au club ! — Quel soir ? — Mardi. — " Tiens ! le même soir qu'il était si retenu par ses nombreuses occupations. " Voilà le mensonge découvert et le club à jour !

Vous fréquentez les clubs ; vous savez ce que c'est comme moi. En vérité, en avez-vous pour votre argent ? Il faut vraiment qu'une femme

soit bien mauvaise, ennuyante, peu sociable, etc., etc., pour la sacrifier tous les soirs pour le club. Qu'elle soit jeune ou vieille, peu importe, elle n'est pas moins votre femme, le dernier comme le premier jour.

* * *

Il y en a, vraiment, qui font profession de captiver le cœur des jeunes filles ; c'est pénible à constater. Cependant, parfois, il faut l'admettre, cela est fait par inadvertance, et quelques-unes sont trop inflammables : elles interprètent la galanterie pour de l'amour. Cela finit par être connu et vous passez, à juste titre, pour des blagueurs, et lorsque vous vous y mettez sérieusement, vous n'êtes pas cru. Vous connaissez l'histoire du berger qui criait : *Au loup ! au loup !*...

Vous voulez passer pour être galant. Être galant tient de la politesse ; ne devez-vous être poli que pour les jolies filles ? celles qui vous plaisent ? qui sont jeunes ? ou pour les dames en général ?

On vous invite à une soirée, à un bal. N'allez pas croire que cette invitation n'est faite que pour admirer vos charmes et seulement pour votre propre plaisir. Vous devez chercher à seconder celle qui vous invite, en faisant participer les invités à l'agrément de la soirée.

L'homme est trop présomptueux. Il doit se faire voir tel qu'il est, même avec ses défauts, mais avec la bonne volonté de s'en corriger. Chez l'homme, l'esprit cède au cœur, et chez la femme, le cœur cède à l'esprit.

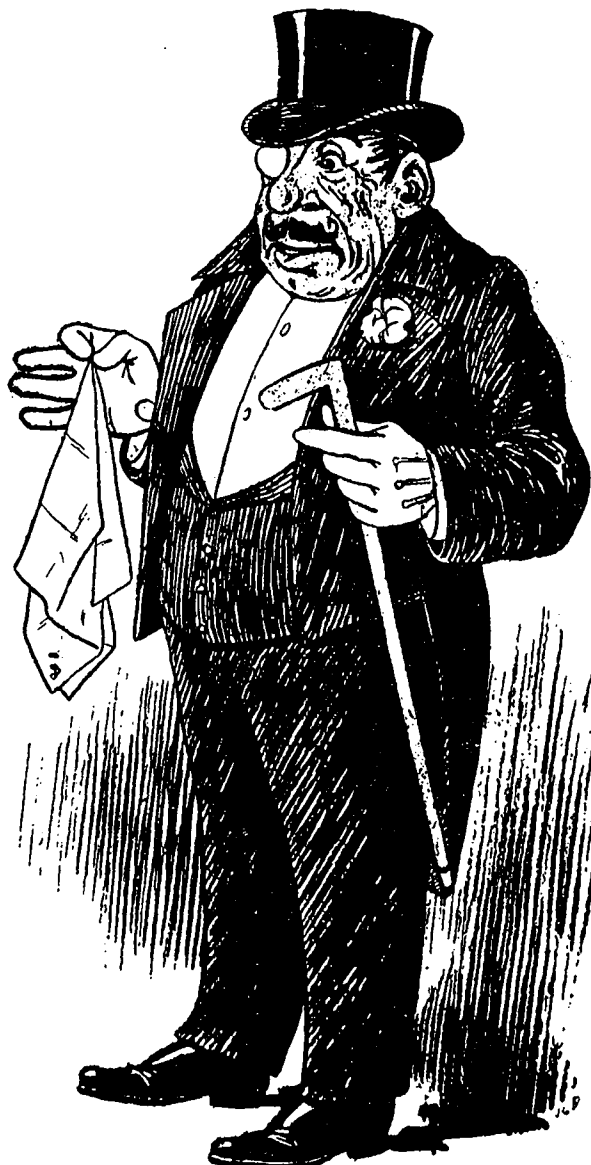
Evidemment, d'après notre manière d'agir fin-de-siècle, les jeunes filles ont lieu de craindre ce que nous serons après nous avoir épousés. Elles doivent nous étudier comme nous le devons nous-mêmes ; c'est le grand et dernier problème de la vie. Seulement, si elles perçoivent que nous faisons des avances sérieusement, elles peuvent tout, en fait de réformes. Si nous gagnons un point, elles doivent nous en faire gagner un autre et, par leurs bons conseils, nous encourager à goûter le bien dans l'abondance du cœur, sceller nos dispositions réciproques au pied de la coupe commune, qui est la vie.

JOE.

PHILOSOPHIE COURANTE

La moitié du monde combat pour la possession de ce que l'autre moitié essaye également de s'approprier.

UN VRAI DISTRAIT



— Ah ! par exemple, voilà qui est singulier : du tabac à priser dans mon mouchoir de pocho, et je ne prise pas !... aurai-je par distraction] mouché le nez d'un autre pour le mien ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXII

COUP DE Foudre

(Suite)

—C'est la maladie qui est cause de ce changement, affirma-t-il. Nous allons soigner le physique et relever le moral. Patience ! mon enfant.

Sur ces derniers mots, il quitta la jeune fille.

Lucile courut retrouver sa mère et lui reprocha doucement de ne pas l'avoir appelée.

—J'espérais, dit la comtesse, que tu ne saurais rien ; j'aurais été debout pour le déjeuner. Cela va déjà beaucoup mieux, d'ailleurs.

—Chère maman, demanda Lucile ! La comtesse pâlit encore davantage et répondit :

—Mais non, je t'assure. Il ne m'est arrivé qu'une lettre insignifiante... de mon notaire. Elle est rangée au dossier et n'a aucun intérêt pour toi.

Ainsi que le docteur Cartier, Lucile sentit que sa mère lui cachait quelque chose.

—Voulez-vous, maman, que je vous fasse la lecture, que je vous joue du piano ?

—Merci, je préfère rester seule, dormir si possible. As-tu des nouvelles de Mme Petitot ?

—Oui ; M. Sorlac est passé ici un instant, ce matin. Il m'a assuré qu'elle reprenait des forces et qu'elle ne tarderait pas à sortir. Tu n'en as donc parlé au docteur ?

—Non, mon enfant.

Cet oubli était encore un signe de vive préoccupation personnelle ; car Mme de Fallière ne manquait jamais d'interroger son médecin sur la santé de leur vieille amie.

Lucile retourna à l'atelier, le cœur très gros.

Et tout en rangeant dans des vases les fraîches fleurs récoltées au jardin, elle les arrosa de ses larmes.

Son chagrin n'était pas seulement causé par la rechute de sa mère.

Elle pensait à ce Jacques Brémond, en qui elle devinait l'ennemi, au vicomte de Borianne qui ne venait plus que rarement et dans l'unique espoir d'entendre parler de Rose.

Maxime était pour elle le "prince charmant" rêvé par toute jeune fille dont le cœur s'éveille à l'amour.

Elle ne lui connaissait que des qualités. Ses grands airs sérieux et jusqu'à sa tristesse le lui rendaient encore plus sympathique.

—Il méritait d'être payé de retour, se disait-elle. Que de tendresse il faudrait pour atténuer l'affreux souvenir de la disparition de sa mère !

Lucile poussait l'abnégation jusqu'à regretter que Rose eût si peu compris cette nature supérieure.

—Ah ! si c'était moi, pensa-t-elle.

Elle estimait aussi Pierre Sorlac ; mais combien ce sentiment différait de celui qu'elle éprouvait à l'égard du baron.

La journée ne devait pas finir pour elle sans de nouveaux sujets d'inquiétude.

Vers deux heures, elle lisait au salon près de sa mère, étendue sur une chaise longue lorsque le valet de chambre annonça l'arrivée de Jacques Brémond.

Mme de Fallière se redressa et une expression d'angoisse se peignit sur ses traits.

—Oh ! maman, s'écria Lucile, ne le recevez pas aujourd'hui, vous êtes trop souffrante.

Refuser à un fils le droit de voir sa mère malade, c'était impossible.

Et d'ailleurs, la comtesse avait hâte d'une explication qui sans doute serait à l'avantage du jeune homme.

—La visite de Jacques, assura-t-elle, ne peut que m'être agréable. S'adressant au domestique :

—Faites entrer.

Puis, vivement et tout bas à sa fille :

—J'ai à lui parler particulièrement, dans l'intérêt de son avenir. Jacques entra et, tendant la main à la comtesse :

—Je vois, madame, que vous êtes souffrante. Si ma visite devait vous fatiguer, je reviendrais demain.

—Restez, mon ami. Vous avez très bien fait de venir, je me disposais à vous écrire.

Jacques salua Lucile, qui s'inclina légèrement et sortit en lui jetant un regard où éclatait son aversion.

—Décidément, pensa Jacques, ma charmante sœur ne peut pas me souffrir.

Il embrassa la comtesse qui, pour la première fois, ne lui rendit pas son baiser.

Une vive inquiétude s'empara de l'aventurier.

Malgré toute son assurance, il n'entraît jamais sans appréhension dans cette maison.

Ce n'était point par remords, mais par peur, la peur d'être démasqué.

Pourquoi Mme de Fallière se montrait-elle si froide ? Qu'avait-elle à lui annoncer ?

Résolument il alla au-devant du danger.

—Alors, mère, vous désirez me voir.

—Oui, mon enfant.

Il trembla légèrement sous son regard scrutateur.

Elle ne l'avait jamais fixé ainsi.

C'est qu'elle essayait de pénétrer dans son âme.

Il le comprit et il sut imprimer à sa physionomie une expression de trompeuse sérénité.

Mme de Fallière éclata soudain en sanglots.

Attirant l'imposteur auprès d'elle, elle l'embrassa nerveusement.

—Pardonne-moi, fit-elle, si tu savais !

Et elle ajouta imprudemment :

—Oh ! les misérables qui écrivent des lettres anonymes !

Plus de doute ! la comtesse savait quelque chose.

Le fils de Rassajou rassembla tout son sang-froid, toutes ses forces d'intrigant prêt à nier jusqu'à l'évidence même.

—Une lettre anonyme ? fit-il ; contre moi, n'est-ce pas ?... Cela n'a rien qui puisse m'étonner, je suis bien jeune et j'ai déjà des ennemis.

—Des ennemis ? répéta-t-elle ; tu ne m'en avais pas parlé.

—Pourquoi, mère, vous aurais-je tourmentée avec ces misères ?

Quel est l'homme de valeur qui en faisant son chemin dans le monde, n'a pas excité au passage la jalousie des envieux et des impuissants ?

Cette belle phrase sonnait dans le vide.

Bien que disposée à tout croire, la comtesse de Fallière aurait préféré des détails à des généralités.

—Les connais-tu, les ennemis ? demanda-t-elle ; pourrais-tu me les nommer ?

—Non, ma mère, car ils ont bien soin de se cacher dans une ombre impénétrable. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le directeur de l'Institut agronomique a déjà reçu contre moi une lettre anonyme dont il a fait justice en la brûlant sans en tenir compte.

—Ah ! et qu'y avait-il donc dans cette lettre ?

Jacques était trop fin renard pour la laisser poursuivre son interrogatoire.

Simulant la douleur et l'indignation contenue :

—Mère ! mère ! s'écria-t-il, vous me questionnez comme le ferait un juge ; vous me mettez à la torture !

Elle tomba dans le piège.

—C'est vrai, dit-elle en l'embrassant de nouveau. Mon pauvre enfant, je te crois ! je veux te croire !

Il rayonnait.

La comtesse ne lui aurait point parlé ainsi s'il se fût agi de son origine même. Non ! personne, en dehors de lui, ne connaissait les amours de Julien Lartigue et de la comtesse de Fallière ! Ses ennemis — car il en avait, et de terribles par la puissance de l'or et la tenacité de la haine — seraient impuissants à pénétrer ce mystère.

Mme de Fallière se leva péniblement, alla, soutenue par Jacques, à sa table à ouvrage, ouvrit le tiroir secret, au fond duquel le misérable aperçut un papier jauni par le temps et qui n'était autre que le billet du père de Marcel.

Elle prit la lettre anonyme et la tendant à Jacques :

—Voilà ce que j'ai reçu ce matin.

Il délia le billet et le lut attentivement, sans laisser voir aucun trouble.

Sa résolution était déjà prise.

Un autre, moins habile, moins prompt à la parole, aurait tout nié. Il s'en garda, par crainte des renseignements complémentaires qui pouvaient arriver à la comtesse.

Celle-ci ne la quittait pas du regard...

Il lui rendit la lettre demandant :

—Est-ce que vous conserverez cette infamie ?

—Non, mon enfant. Brûle cela toi-même ; qu'il n'en reste pas trace !

Il obéit avec un entrain qui aurait dû sembler suspect à la comtesse.

Il poussa la conscience jusqu'à rallumer un fragment de papier qui s'était éteint ; puis, d'un coup de pied, il dispersa les cendres dans la cheminée.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—C'est fait, dit-il.

Et revenant s'asseoir auprès de Mme de Fallière :

—Maintenant, mère, dit-il sur un ton de profonde tristesse, il ne me reste plus qu'à me disculper. Vous attendez mes explications ?...

—Je t'écoute, mon enfant, mais sois bien convaincu que je n'ai aucune arrière-pensée.

Disait-elle vrai ?

L'angoisse se lisait sur son visage blême et démentait sa protestation de confiance limitée.

—Cette lettre, dit-il, est le pendant de celle que le directeur de l'Institut Agronomique a reçue contre moi et dont il a également fait justice. Elle en diffère à peine et par la forme et par le fond.

Et, détournant soudain la tête, comme s'il était pris de honte :

—Mère, j'ai une confession à vous faire.

Elle tressaillit douloureusement.

Qu'allait-il donc avouer ?...

—Mère, c'est vrai, j'ai fréquenté un tripot de Paris.

—Oh ! fit-elle.

—Mais rassurez-vous, se hâta-t-il d'ajouter, je me suis toujours conduit en honnête homme. Par malheur, il m'est arrivé d'avoir une heure de chance continue. On en a profité pour élever contre moi une accusation sans preuves. J'ai dû me défendre et je n'ai pas eu de peine à faire éclater son innocence. On ne m'a pas chassé, comme on le prétend ; je me suis tout simplement abstenu de retourner dans un milieu indigne d'un homme qui a fait des études sérieuses et qui ne compte que sur lui-même pour parvenir. Cette affaire ne tire à aucune conséquence. Si les gradins l'avaient pu, soyez-en persuadée, mère, ils n'auraient pas manqué de me perdre !

Elle l'avait écouté jusqu'au bout, frémissante.

Son fils, un habitué de tripot !

Et puis, peut-on sortir indemne d'une accusation pareille ? Ne traîne-t-on pas avec soi le déshonneur d'avoir été soupçonné ?

L'attitude de la comtesse, son silence glacial firent presque regretter à l'imposteur d'avoir adopté cette tactique.

Il ne se démonta pas.

—Mère, assura-t-il, je n'aurais jamais mis les pieds dans un tripot si la mère ne m'y avait entraîné.

Et il improvisa avec un aplomb magnifique ce comte ingénieux :

—Je m'étais lié, le soir, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec, un rastaquouère italien qui prenait des notes pour la confection d'une histoire de Palerme, sa ville natale.

« Comme la plupart de ses pareils, cet individu fréquentait un cercle où il vivait de la générosité de compatriotes fortunés. Il m'y présentait, dans l'espoir que je trouverais des relations utiles. . . .

« Tout ce que j'obtins, ce fut le crédit du diable, pendant un mois ; mais, c'était fatal, je pris l'habitude et le goût du jeu de hasard. . . .

« La chance me favorisa, ce qui me permit de subsister, de payer mes dettes les plus criardes et de poursuivre mes chères études.

« Je ne regretterais rien si mes ennemis ne m'avaient fait passer un mauvais quart d'heure, qui a tourné à leur confusion. Aujourd'hui, ils m'attaquent dans l'ombre, sous le voile de l'anonymat, je ne puis que les mépriser.

Il ajouta avec un grand geste d'indignation :

—À Paris, on a toujours tort de manquer d'argent ! Mais où en trouver quand on est orphelin et qu'on ne connaît personne ? Dans les maisons de jeu, le prêt de la main à la main est d'usage courant. Eh bien ! oui, je l'avoue, mère, il m'est arrivé de recourir à la bourse de camarades complaisants. Est-ce un si gros crime dans ma situation désespérée ?

Puis, étendant solennellement le bras :

—Sur les cendres de mon pauvre père, je jure de n'avoir, depuis que j'ai eu le bonheur de vous retrouver, jamais remis les pieds dans un lieu où l'on joue !

Le misérable ne craignait pas de prêter serment sur les cendres du père Marcel !

Il n'en fallut pas davantage pour rassurer la comtesse de Fallière.

Son fils mettait habilement ses sottises sur le compte de la misère et des occasions qu'un jeune homme laissé à lui-même, privé de tout conseil, peut rencontrer : ne faut-il pas que jeunesse se passe !

Elle fut la première à l'excuser.

—Du reste, dit-elle, si tu jouais aux courses, tu m'aurais déjà demandé de l'argent pour combler les déficits de ton petit budget.

—J'ai plus qu'il ne me faut, affirma-t-il. Quand on travaille, quand on passe ses journées à suivre des cours à la Sorbonne, à faire des recherches dans les bibliothèques publiques, on dépense si peu !

Une mère est si facile à convaincre, surtout quand elle se reconnaît, comme Mme de Fallière, des torts envers son enfant !

Jacques ne resta que deux jours à Châteauroux.

Le temps lui pesait au Berry.

De tels rôles doivent être durs à soutenir, même pour un acteur aussi consommé que le fils de Rassajou.

Le misérable retourna à Paris où, ainsi que l'affirmait son dénonciateur, il se livrait au jeu des courses, y retrouvant la chance de ses débuts dans les tripots.

—Ma mère, se disait-il en se frottant les mains, ne fera pas de vieux os. Il ne faudrait pas une grande secousse pour la mettre à bas.

Et contemplant en imagination les cent mille francs dont il devait hériter d'elle :

—Où diable a-t-elle carré le magot ? se demandait-il. Pourquoi ne m'a-t-elle rien confié à ce sujet ? Se méfierait-elle de son fils, l'ancienne à Julien Lartigue ?

Nous retrouverons bientôt Jacques Brémond à son œuvre de ténèbres.

Maintenant que nous avons fait connaître la situation respective des principaux personnages de cette tragédie, revenons à notre principale héroïne, à Rosita Speranza.

Deux mois après ces événements, la pauvre enfant, circonvenue par sa mère adoptive, par Pierre, comblée d'attention par Maxime, était résignée au sort qu'on lui imposait.

Jugeant le moment favorable, Mme Petitot lui dit un matin :

—Le jour est venu pour toi, ma chère enfant, de prendre une décision définitive. Je m'en rapporte à ton cœur, à ton jugement, à l'affection que tu me portes.

« Si tu es consentante, tu feras ton bonheur et le mien. Je n'ai plus grand temps à passer sur la terre. Comme mes vieux jours me seraient plus légers à porter si j'avais la satisfaction de te savoir mariée à un homme aussi méritant que le baron de Borianne ! Ce n'est pas, crois-le bien, son titre qui me flatte ; je n'ai jamais eu de ces sottes vanités.

« Ce qui me plaît en Maxime, c'est sa droiture, sa douceur, son intelligence. Pierre n'avait pas besoin de m'affirmer que je trouverais en lui un fils dévoué et respectueux, je le savais d'avance.

« Bref, M. le comte de Borianne lui-même, accompagné de sa fille, la marquise de Parioux, accomplira les premières démarches. Il viendra, cet après-midi, me demander ta main pour son petit-fils.

—Le comte ! fit Rose ; il consentirait à cette mésalliance ?...

—Eh ! eh ! cinq cent mille francs de dot, sans compter les. . . .

—Alors, interrompit Rose, si la mère de Maxime avait eu pareille somme à son actif, le vicomte n'aurait pas eu besoin d'adresser des sommations respectueuses à son père ?

—Probable.

—La noblesse a des singuliers accommodements !

—Il ne s'agit pas de cela, ma mignonne. En épousant Maxime, tu n'as pas à t'inquiéter des préjugés de son grand-père. Il te suffit que Maxime soit un parfait honnête homme, si incapable de calcul qu'il te prendrait sans dot.

—Et son père ? demanda Rose.

—Le vicomte ne fait aucun obstacle. Nous aurons enfin le plaisir de voir sa figure.

Mme Petitot parlait déjà comme si l'affaire était conclue.

Par son silence, Rose semblait encourager cette confiance.

Elle l'aimait tant, sa bienfaitrice !

Elle se sacrifierait, tout en gardant au fond du cœur un regret, une amertume que tous les mérites du baron de Borianne ne pourraient jamais dissiper.

Pour l'instant, elle retenait des larmes qui eussent ravivé le chagrin de bonne maman.

Ne pouvant soupçonner la cause réelle du souci constant de sa bienfaitrice, elle l'attribuait à la crainte de voir échouer son projet de mariage.

Puisqu'on le voulait absolument ; puisque Pierre lui-même était resté aveugle, insensible, elle se soumettrait, par lassitude, et aussi par bonté d'âme.

Serait-elle heureuse avec Maxime ?

Elle ne se le demandait même pas ; mais elle sentait bien qu'elle ne serait jamais pour lui qu'une amie.

Averti par Mme Petitot que Rose ne soulevait plus d'objection, Pierre se rendit de suite au château des Borianne.

Il prit part de la nouvelle à Maxime.

Le baron se jeta dans ses bras et l'embrassa.

—C'est à toi, dit-il, à toi seul que je devrai mon bonheur. Mme Petitot était opposée à cette union. Elle avait ses idées, ses préférences, et vraiment, à sa place, je n'aurais point pensé autrement.

« . . . Mais, puisque tu m'as permis d'aimer ta petite sœur, puisque tu m'as conquis peu à peu son cœur rebelle, votre bonné mère n'aura rien à regretter.

« . . . Que je suis heureux ! c'est trop de joie pour un homme qui a tant souffert ; je n'ose encore y croire, j'ai peur. . . .

—Tu n'as plus rien à craindre, affirma Pierre.

—Il faut toujours compter avec l'imprévu, répliqua Maxime d'une voix sombre. Je ne me croirai sauvé qu'après avoir entendu, à l'autel, le « oui » de celle qui va consentir aujourd'hui à être ma fiancée.

Cet enthousiasme, ces craintes d'amoureux en proie à de funestes pressentiments, cette exaltation d'amour, ne faisaient que trop sentir à Pierre le vide de son âme.

Le baron avait beau se raidir contre cette impression, il n'arrivait pas à se convaincre qu'on peut être heureux en cédant son bonheur à un ami.

—Donc, dit-il avant de se retirer, c'est aujourd'hui le grand jour. Je retourne à l'usine expédier des affaires urgentes ; je tiens à être là quand on vous mettra la main dans la main.

Il ne restait plus à Maxime qu'à prévenir son aïeul et sa tante.

L'ancien magistrat, le lettré, le chercheur qui avait usé ses yeux sur les livres et les manuscrits, écoutait, assis dans un grand fauteuil, la lecture du journal.

Maxime entra tout doucement :

Il fit signe à sa tante de ne pas s'interrompre et s'assit auprès de la porte, qu'il avait ouverte et refermée sans bruit.

Ce qui intéressait le comte de Borianne, c'étaient les détails d'une course aux portefeuilles, à la suite d'une de ces nombreuses crises ministérielles que nous vaut le régime parlementaire non révisé.

Il haussait les épaules à chaque ligne.

Ah ! dame, il n'était rien moins que républicain.

Il restait bonapartiste, malgré l'absence d'un Bonaparte sérieux.

Il répétait souvent :

—Ah ! si le prince impérial n'avait pas commis l'imprudence de se fier, comme son grand-oncle, aux Anglais, qui l'ont voué aux Zou-lous ! comme il nous aurait balayé tout ça !

L'article sur la crise terminé, la marquise s'apprêtait à en commencer un autre, lorsque l'octogénaire, qui avait encore l'oreille très fine, appela Maxime.

—Tu crois peut-être que je ne t'ai pas entendu ? dit-il. Approche, mon enfant.

Le baron embrassa de bon cœur son aïeul.

—Oh ! oh ! fit ce dernier, il y a du nouveau ; je le sens à ton accolade.

—Eh bien ! oui, grand-père, elle consent. Vous ne risquerez pas, ainsi que ma tante, de faire une démarche en pure perte.

—Elle consent ! répéta sur un ton ironique l'orgueilleux vieillard ; vraiment ! elle nous fait cet honneur, Rosita Speranza ?

Maxime laissa passer l'orage.

Il gardait un silence résigné et respectueux.

La marquise saisit aussitôt l'occasion d'être agréable à son neveu, dont la froideur à son égard lui pesait lourdement.

—Il paraît, mon père, dit-elle, que cette jeune fille est très jolie et bien douée sous tous les rapports. Elle n'aurait pas manqué de prétendants.

—Qu'elle trouve donc au Barry, s'écria l'octogénaire, un nom plus honorable que celui des Borianne ! Mais j'ai tort de revenir sur la situation anormale de cette jeune personne qui, dans l'ignorance où elle est de son origine, pourrait, de par ses grâces, se dire d'essence patricienne. Sa bonne éducation, ses mérites personnels et son demi-million de dot feront peut-être oublier qu'elle n'est qu'une enfant trouvée.

S'adressant à sa fille :

—Hermine, vous m'avez dit beaucoup de bien de Rosita Speranza ; l'avez-vous seulement vue ?

—Aperçue vaguement, de loin, répondit la marquise. Je sais qu'elle est blonde, mais ma mauvaise vue m'a empêchée de distinguer ses traits.

—Pourtant vous la voyez le dimanche à l'église.

—A l'église, dit la vieille dévote, je ne regarde personne, je prie le bon Dieu et la sainte Vierge.

—On n'a pas besoin de tant prier le bon Dieu et sainte Vierge, assura le vieillard, lorsque, comme vous, ma chère fille, on n'a rien à se faire pardonner.

La marquise de Parioux accepta l'éloge sans mot dire ; mais elle blêmit sous le regard de son neveu et sentit qu'il cherchait à pénétrer dans sa conscience.

—Ma tante, se dit Maxime, doit traîner avec elle de cuisants remords.

Ce n'était pas le jour d'approfondir cette question.

L'amour a le privilège d'écarter les fantômes du passé.

Maxime était toute à l'espérance.

Il ne vivait plus que pour Rose.

Il remercia chaleureusement son aïeul du consentement qu'il lui donnait.

Le vieillard l'embrassa.

—Cher enfant, lui dit-il, tu es le dernier rayon de ma vieillesse. Je n'ai rien à refuser et mes dispositions sont prises pour assurer ton avenir...

—Ne parlons pas de cela, interrompit Maxime. Je n'ai qu'un désir, c'est que vous viviez encore de nombreuses années. Ce sera pour vous une joie, une consolation que de bercer sur vos genoux vos arrière-petits-enfants.

—Certainement, mais il faudra te hâter, dit le vieillard en souriant. A mon âge, on serait fou de compter sur le lendemain. Laisse-moi parler ; j'ai des choses sérieuses à te dire.

Et, d'une voix grave, l'ancien magistrat fit la déclaration suivante :

—J'entends que le baron de Borianne ne doit pas toute sa fortune à la dot de sa femme. Nos adversaires seraient trop heureux de crier partout que tu as redoré ton blason avec l'or d'une usine !

Je te donne trois cent mille francs et ce, avec le consentement de ton père et de ta tante.

Cette nouvelle fit tressaillir de joie Maxime, non pour l'avantage matériel, mais parce qu'elle lui prouvait que l'aïeul s'était enfin mis d'accord avec son fils.

—Je sais gré à ma tante de son désintéressement, dit-il, et j'écrirai dès ce soir à mon père pour lui exprimer ma reconnaissance.

La marquise de Parioux, enchantée, prit la main de son neveu et la lui serrant affectueusement :

—Je n'ai aucun mérite, dit-elle, d'approuver la résolution du chef de notre famille. Mon père est libre de disposer de ses biens et il ne saurait en faire meilleur usage. Quant à moi, s'il venait à nous manquer, je n'aurais besoin que de la somme nécessaire à ma retraite définitive dans un couvent. Le reste te reviendra, cher Maxime. Tu peux y compter.

Il en coûtait beaucoup au baron de devoir quelque chose à sa tante.

Il la remercia néanmoins, mais sans effusion.

Puis, s'adressant au comte :

—Alors, demanda-t-il timidement, mon père vous a écrit ?...

—Oui et, ma foi, en excellents termes.

—Je savais déjà qu'il était très touché de ce que vous aviez témoigné le désir de le revoir.

—Mais il ne se presse guère de se mettre en route, fit observer le vieillard. Je ne lui en garde pas rancune, sachant trop par moi-même combien, en vieillissant, on répugne à se déplacer. Il a ses habitudes dans sa tanière du Château des Neiges. Il chasse, il pêche, il commande à son personnel. Oh ! il est bien heureux d'y voir clair ; mais lui ce n'est pas pour mettre son nez dans les bouquins.

—... Il préfère le grand livre de la nature et il n'a peut-être pas tort. Bref, il accourra à ton premier appel. Il a hâte de voir si Rosita Speranza est aussi belle que tu le prétends.

La cloche sonnait pour le déjeuner.

—Allons, dit le vieillard, nous donner des forces pour cette grande affaire. A deux heures, nous serons tous trois chez la dame Petitot et j'espère qu'on nous y fera un accueil digne des Borianne.

A deux heures, Rose se trouvait seule lorsqu'elle entendit le bruit d'une voiture légère qui pénétrait dans la cour de l'habitation.

Protégée par le rideau de la fenêtre, elle put voir descendre d'un phaéton le comte de Borianne et la marquise de Parioux auxquels Maxime prêtait la main.

Songeant à Pierre qui attendait les visiteurs au salon avec Mme Petitot, elle joignit les mains et demanda à Dieu, dans une ardente prière, de la soutenir dans cette suprême épreuve, de lui donner la force du sacrifice.

Et elle se rendit au salon, où elle entra, en proie à une indicible émotion.

Rosita Speranza s'inclina néanmoins sans gaucherie devant le comte de Borianne et la marquise de Parioux.

—J'ai l'honneur, dit au vieillard Mme Petitot, de vous présenter ma fille adoptive.

Le père et la fille se levèrent.

Mais à la vue de la blonde enfant, qu'un rayon de soleil éclairait de face, la marquise poussa un cri étouffé et retomba sur son fauteuil.

—Q'avez-vous, ma tante ? lui demanda Maxime.

Hermine, les yeux dilatés par une épouvante dont la cause échappait à tout le monde, prononça quelques mots intelligibles et perdit connaissance.

Mme Petitot lui fit respirer des sels.

Le comte était d'une inquiétude mortelle.

—Une indisposition subite, lui dit Maxime. Ah ! ma tante rouvre les yeux... Elle se ranime... Rassurez-vous, grand-père.

En effet, la marquise avait déjà retrouvé l'usage de ses facultés.

On voyait qu'elle cherchait à se rappeler ce qui s'était passé.

Le souvenir lui revint et l'angoisse se peignit sur ses traits ravagés par les chagrins et les pratiques de l'ascétisme.

Mais elle se contint et dit en souriant à Mme Petitot :

—Merci pour vos bons soins et excusez-moi. J'ai souffert de la chaleur pendant le trajet...

S'adressant aux jeunes gens :

—C'est que, voyez-vous, mes chers enfants, je n'ai plus grand'force.

Maxime s'alarmait de ce contretemps que, par superstition d'amoureux, il considérait comme un mauvais présage.

—Ma fille, lui demanda l'aveugle, voulez-vous que nous renions ?...

—Mais non, je suis tout à fait remise, assura la marquise. Ne vous occupez plus de moi, je vous en prie. Je ne vous voudrais pas sortir d'ici sans être assurée que mon neveu est le plus heureux des hommes.

On attendit-encore une minute.

Ce fut Hermine qui rompit elle-même le silence.

—Eh bien, mon père, n'avez-vous donc rien à dire à Mme Petitot, à ces enfants ?

Le vieillard se leva et prononça d'une voix grave, presque solennelle, ces paroles :

—Ma sœur et moi, nous sommes venus accomplir le plus doux des devoirs. Madame Petitot, j'ai l'honneur de vous demander, pour mon petit-fils le baron Maxime de Borianne, la main de Rosita Speranza, votre fille adoptive.

—Cette demande, répondit Mme Petitot, m'honore au plus haut point. La présence de ma fille, que j'avais avertie, vous prouve qu'elle est consentante.

Maxime s'approcha de Rose.

—Serait-ce vrai, mademoiselle ? dit-il d'une voix tremblante, vous voulez bien accepter le nom que je vous offre ?

—Oui, balbutia Rosita Speranza, dont les yeux se remplirent de larmes qu'on attribua à l'émotion du bonheur.

Pierre s'était tu jusque-là.

Il eut le courage de mettre la main de Rose dans celle de Maxime, disant :

—Ces fiançailles mettront de la joie dans tous les cœurs. Que je suis heureux, pour ma part, chère petite sœur, cher Maxime !

Le premier "oui" de Rose avait dissipé tous les doutes du baron, dont le visage rayonnait d'une joie sans mélange.

Il ne restait plus aux vieillards qu'à régler en principe la question d'intérêt. Quelques mots suffirent pour tomber d'accord.

Maxime se fit un devoir de reconduire ses parents au château. Il comptait dîner le soir même chez Mme Petitot ; mais sa tante, prise d'une fièvre intense, s'alita en arrivant et le pauvre garçon resta auprès de son grand-père.

Le Dr Cartier, prévenu, n'arriva que tard, ayant été retenu dans la banlieue par un malade en danger de mort.

Il demeura une grande heure seul auprès de la marquise et, aux questions que lui posa Maxime, il répondit :

—Le mal a sa source dans les souvenirs lointains. Il faudrait l'oubli ; c'est un remède que le docteur *Temps* lui-même est impuissant à procurer à certains malades.

Il ajouta après une courte hésitation :

—J'aurais besoin de savoir exactement dans quelles conditions Mme de Parieux a été prise de syncope.

Maxime n'avait pas de raisons pour cacher ses fiançailles, surtout à l'ami, aux confidents des deux familles.

Il raconta en détail la scène qui s'était passée, l'après-midi, chez Mme Petitot.

Le docteur parut un peu surpris de la nouvelle du mariage ; lui aussi avait toujours cru que Rose était destinée à Pierre Sorlac.

—Toutes mes félicitations, mon cher baron, dit-il néanmoins. Quant à madame votre tante, je ne vois rien, dans ces circonstances, qui ait pu l'impressionner, si ce n'est peut-être la crainte de ne pas réussir dans vos démarches. Cependant, tout devait lui donner à supposer que l'affaire était convenue d'avance et qu'il ne s'agissait plus que d'une simple formalité à accomplir.

—En effet, cher docteur, mais ne pouvez-vous me confier la nature du chagrin qui obsède ma tante, et que les apprêts de mon mariage auront sans doute ravivés en lui rappelant des souvenirs cuisants ?

Le médecin fit un effort pour rendre à sa physionomie son expression habituelle de sérénité.

—Vous devez, dit-il, en savoir plus long que moi à cet égard. Madame la marquise ne m'a jamais fait de confidences et je ne me serais point permis de lui en demander.

—C'est vrai, dit Maxime d'une voix sombre : un médecin n'est pas un confesseur.

Le docteur alla rendre compte à l'aïeul de sa visite.

—Soyez sans crainte, monsieur le comte, dit-il, nous viendrons à bout de cette fièvre. C'est l'affaire de quelques heures.

Il n'ajouta rien de plus et se retira en promettant de revenir le lendemain.

Maxime passa une partie de la nuit à réfléchir sur cet accident mystérieux.

Il eut beau se creuser la cervelle, il ne découvrit aucune relation entre les faits de l'après-midi et l'évanouissement de la marquise. Mais une pensée douloureuse s'éleva en lui.

—Ma tante, se disait-il, songeait à ma mère, qui aurait été si heureuse de demander pour moi la main de Rose ; à ma pauvre mère, dont elle a su le martyre et dont elle connaît peut-être la fin.

Dans l'impossibilité de pénétrer ce passé, le malheureux se repréna à pleurer, comme si rien d'heureux ne s'était passé dans son existence, oubliant qu'il était aimé, qu'une vie nouvelle, toute de joie et d'espérance allait s'ouvrir pour lui.

Il s'endormit à l'aube et ne se réveilla qu'à la sonnerie de cloche qui annonçait le premier déjeuner du matin.

Il s'habilla en toute hâte et descendit à la salle à manger, où l'attendait son grand-père.

Le comte était entièrement rassuré.

—Je viens, dit-il, de parler à ta tante. Elle n'a plus de fièvre. Elle sera debout demain matin, si le docteur le permet. Quant à toi heureux gaillard, tu vas me faire le plaisir d'aller porter le bouquet réglementaire à ta fiancée.

—Mais, grand-père, je ne voudrais pas vous laisser seul.

—Ce matin, naturellement, mais je te rendrai ta liberté l'après-midi. N'ai-je pas mon secrétaire et mes journaux ? Je ferai comme d'habitude mon petit tour de parc et le temps passera aussi vite que peut l'espérer un aveugle qui y voit encore très clair... en dedans.

Le jour même Maxime, s'abandonnant à la joie du triomphe, retournait, précédé d'un frais bouquet de roses blanches, chez sa fiancée.

Il la trouva en compagnie de Lucile, dont il ne remarqua pas le regard attristé et à qui il témoigna une touchante sympathie.

—Vous êtes la seule amie de Rose, lui dit-il, et j'espère qu'elle vous conservera la même tendresse. Je ne veux rien changer à sa vie, toute de dévouement envers sa bonne mère. Et je serai heureux qu'elle continue à peindre avec vous, à faire de la musique. Nous aurons de bonnes heures à passer ici tous ensemble, pendant les soirées d'hiver que les oisifs trouvent si longues et qui nous sembleront si courtes.

Maxime entraînait dans la période de félicité qui précède le grand jour, fixé à deux mois de là, selon le désir exprimé par l'ermite du Château des Neiges, "à cause des récoltes".

Le vicomte de Borianne promettait d'arriver huit jours d'avance.

Il écrivit à Maxime la lettre suivante, où son caractère ombrageux, sa folie chronique, perçait malgré le désir d'être aimable.

" Mon cher enfant,

" Je suis très heureux que tu aies réussi à te faire aimer par la jeune fille dont tu m'avais parlé en termes si enflammés.

" Tu pouvais compter sur mon consentement.

" Refuser sous prétexte de mésalliance eût été m'infliger à moi-même un blâme, reconnaître en quelque sorte la légitimité des griefs qui m'ont valu l'hostilité déclarée d'un père.

" Le comte daigne enfin rentrer dans les lois de l'humanité. Il y a mis le temps, et sans une longévité qui, j'espère, n'est pas prête d'arriver à son terme, notre réconciliation n'aurait pu se faire que dans la vie future, un au-delà peu à souhaiter si l'on est contraint d'y retrouver les êtres avec lesquels on a eu maille à partir de son vivant.

" En me témoignant le désir de me revoir, en poussant la délicatesse jusqu'à me demander mon adhésion au sacrifice d'argent qu'il s'impose en ta faveur, ton grand-père a effacé de mon cœur toutes les rancunes d'autrefois.

" Il n'y a tel d'ailleurs que la solitude dans un pays perdu pour rendre le calme et la philosophie aux plus éprouvés. Tu me trouveras bien changé comme caractère ; mais ne t'étonne pas si, dès le lendemain de ta noce, je reprends le chemin de la Courlande.

" La France, que j'aime tant et pour qui je donnerais encore mon sang si l'appel sonnait pour la Revanche, ne me rappelle que des souvenirs amers et irritants.

" Je m'empresserai de la quitter, par crainte de me montrer bientôt sous mon vrai jour, avec toutes mes acrimonies, justifiées ou non.

" Pauvres êtres que nous sommes avec notre manie de juger toutes choses et toutes gens, et de condamner sans appel !

" J'ai écrit à ma sœur pour la remercier de ses bons offices à ton égard.

" Elle m'a répondu en ne me parlant que du bon Dieu et la très sainte Vierge. Elle n'était pourtant pas dévote autrefois. Ce que c'est que la peur de l'enfer, même quand on a tout fait pour mériter le paradis !

" Ce que je vais la sermonner... à l'envers !

" Donc, à bientôt. Tous mes compliments à ta nouvelle famille, à l'ami Sorlac.

" Je t'embrasse,

" Ton père,

" Vicomte DE BORIANNE."

L'étrangeté de cette lettre, ses réflexions amères, ses insinuations malveillantes arrachèrent un instant Maxime à son bonheur.

La terrible vérité n'apparaissait que trop clairement : l'être que son père abhorrait jusque dans l'"au-delà", c'était Madeleine Breton qu'il avait connue et aimée lorsqu'elle était institutrice chez la marquise de Parieux et qu'il épousa contre la volonté paternelle !

De graves dissentiments — prologue du drame — s'étaient donc élevés entre eux.

Qui avait eu les torts ?

Un témoin, Prosper, le vieux serviteur du vicomte, eût été probablement en mesure de le dire, mais sa fidélité au maître lui faisait un devoir de se taire.

Néanmoins, pressé de questions par Maxime, il avait, on s'en souvient, laissé échapper quelques paroles révélatrices.

Ces paroles, le baron les considérait comme un jugement favorable à sa mère.

Rappelons cet incident dont l'importance est considérable pour les faits qui vont suivre.

Prosper, que Maxime suppliait de le laisser pénétrer dans la chambre où se trouvait le portrait de sa mère, lui en avait démontré l'impossibilité matérielle ; cette chambre condamnée par le châtelain qui, seul, en avait la clef, était une sorte de sanctuaire inviolable.

Le majordome raconta dans quelles circonstances il avait pu voir le portrait, ayant trouvé son maître étendu inanimé devant la radieuse image de la vicomtesse en toilette de mariée.

Maxime profita de l'émotion du vieillard pour essayer de forcer la consigne qui lui interdisait de parler. " Tu l'as vu, ce portrait ? lui demanda-t-il ; elle était belle, n'est-ce pas ! "

Et Prosper répondit : *Comme les anges, dont elle avait la bonté, la douceur et aussi la fierté !*

La fierté ! ce seul mot était une lueur dans les ténèbres.

La fierté ? cela signifiait que Madeleine Breton, devenue vicomtesse de Borianne, avait subi une de ces injures qu'on ne pardonne pas et qu'on dédaigne de relever.

Et, poussée par le plus noble des sentiments, elle avait disparu pour toujours d'un monde où on la méconnaissait.

Les autres réponses, obtenues à grand-peine de Prosper, corroboraient ce raisonnement.

Dans son exaltation filiale, Maxime s'était écrié : " Parle, toi qui sais la vérité !!! Pourquoi ma mère s'est-elle enfuie en 1871 ? "

Le vieillard avait répondu : *Demandez-le à monsieur le vicomte, mais... le sait-il lui-même ?*

Puis, abjuré de s'expliquer, il clôtura ce pénible entretien par cette déclaration : *Je ne sais rien, si ce n'est que votre mère était une sainte.*

Mais alors, pourquoi Prosper, qui savait tant de choses, laissait-il au cœur de son maître ce levain de mépris et de haine ?

Qui avait-il donc à ménager ?

Et Maxime l'entendait encore lui dire en les quittant, lors de son départ de Courlande : *Mme la marquise vous a révélé l'existence du portrait, c'est quelque chose ; mais elle pourrait en dire davantage, si elle voulait.*

Tels étaient les seuls éléments sur lesquels Maxime appuyait ses inductions.

Ayant renoncé à tirer de la marquise de Parieux aucun renseignement utile, il restait dans le doute le plus anxieux.

Sa mère avait-elle péri en Seine comme on le supposait ? La découverte, sur les bords du fleuve, de vêtements ayant appartenu à la disparue, ne suffisait pas à faire la preuve du suicide.

Vainement on avait recherché le cadavre.

Point de doute à ce sujet.

Une autre hypothèse se présentait : la disparue avait pu se réfugier dans un couvent. Mais comment admettre qu'elle se fût complètement désintéressée de son fils !

Non, cela n'était point possible : une mère, même ayant tous les torts, n'en arrivera jamais là. Or, le baron savait, par Prosper, que sa mère l'idolâtrait.

Maxime résolut de soumettre le dernier billet du vicomte à l'examen de Pierre.

Ils l'analysèrent ensemble ; tous deux compareraient leurs conclusions et peut-être en tireraient-ils de nouvelles.

On verrait ensuite, après le mariage, à profiter de la présence du père pour lui infliger une suprême épreuve.

Il y a des cas où il faut tout oser, tout risquer.

Il était cinq heures de l'après-midi, moment où Pierre faisait ses comptes et sa correspondance à sa fabrique.

Maxime avait tout espoir de le trouver à son bureau. Il s'y rendit immédiatement.

L'ingénieur ne s'attendait guère à cette visite.

Depuis que le baron faisait sa cour à Rose, il n'arrivait plus chez Mme Petitot qu'aux heures des repas et prétextait, le soir, des travaux en retard pour se retirer de bonne heure.

Le pauvre garçon s'isolait à son bureau, cherchant l'oubli dans un travail acharné.

Parfois, il lui arrivait de déposer la plume pour se perdre dans d'amères réflexions.

Il repassait sa vie et se reprochait d'avoir trop aimé les livres de sciences, les études abstraites.

Comment n'avait-il pas vu plutôt la beauté de Rose ? Comment n'avait-il pas apprécié de bonne heure les qualités morales qui devaient faire d'elle la plus précieuse des compagnes pour un homme de valeur.

Ah ! c'est que Rose, enfant, manquait de toutes les grâces de son âge.

— Elle jouait peu et sans entrain.

Elle ne riait jamais, et son sourire même avait une expression de tristesse indéfinissable.

Bien souvent, Pierre le lui avait reproché.

— N'es-tu donc pas heureuse ici, petite sœur ? lui demandait-il.

Rose répondait avec des larmes dans les yeux :

— Oh ! oui, bien heureuse et je suis ingrate de ne pas mieux le reconnaître.

C'était plus fort qu'elle ; une mélancolie invincible pesait sur son jeune âge, la vieillissait prématurément.

Elle ne se plaisait qu'au travail et excitait l'admiration de ses professeurs.

Elle passait de longues heures au piano, jamais lasse, se complaisant dans l'étude des maîtres qui ont fait vibrer toutes les cordes de la douleur humaine.

Elle ne fut jamais enfant, dans le vrai sens du mot.

Jeune fille, sa beauté s'épanouit en quelques mois et devint célèbre au Barry.

On le la savait pas seulement belle, mais bonne, prévoyante, envers les miséreux, indulgente pour leurs faiblesses et ne leur demandant que l'énergie de s'aider eux-mêmes après avoir reçu son assistance.

Ce fut alors qu'elle connut Maxime et que Maxime l'aima.

Et maintenant ils étaient fiancés et leur mariage était proche.

Et Pierre, lui, avait été l'artisan de cette union.

— Si j'avais su ! se disait-il avec amertume ; si j'avais pu prévoir ! Maxime n'aurait même pas songé à lever les yeux sur elle ! Mais j'étais aveugle ; pourquoi ne le suis-je pas resté ?

Il se remettait au travail, lorsque Maxime entra.

La physionomie consternée du baron lui fit craindre de suite une mauvaise nouvelle.

Il l'avait vu si heureux, la veille !

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il, sur le ton de la plus sincère amitié.

Maxime lui tendit la lettre de son père.

— Lis attentivement et dis-moi ce que tu en penses.

L'ingénieur passa chacune des phrases échappées à l'humeur grincheuse de l'ermite au Château des Neiges.

Sa lecture achevée, il rendit le billet à Maxime disant :

— Je ne vois rien de nouveau là-dedans, et tu as bien tort de t'en préoccuper.

— Quoi ! tu n'en tires aucune conclusion ?

— Ton pauvre père se croit guéri de sa misanthropie et il nous prouve une fois de plus que le mal est sans remède. A quoi bon remuer ces cendres mal éteintes, puisque tu n'y peux rien.

— Mais, répliqua le baron, c'est de cette impuissance même que je souffre. Il ose accuser ma mère et je n'ai aucun moyen de la défendre ; ma mère que tu connais par ce qu'on a dit devant toi le vieux serviteur qui vénère sa mémoire.

Pierre avait fait la même observation ; mais il s'était bien gardé d'en parler.

— Ton père, dit-il, a beau s'efforcer d'être aimable, sa cruauté perce à chaque mot. Je t'en supplie, ami, laisse là ce passé mystérieux et impénétrable. N'es-tu pas heureux dans le présent, et l'avenir ne t'appartient-il pas ?

— Mais... si ma mère était encore de ce monde ?...

— Tout fait supposer le contraire.

— Rien ne le prouve... Je voudrais au moins réhabiliter sa mémoire dans l'esprit de mon père.

— Noble projet qui a toute mon approbation, mais qu'il faut remettre à plus tard. Je te dois à ta nouvelle famille. Laisse passer quelques mois. Je te promets de t'aider dans cette enquête.

Le baron resta sombre. Il froissa la lettre dans ses mains, puis la serra dans son portefeuille :

— J'aurai bien du mal à ne pas profiter de la présence de mon père pour l'interroger sur le sens des odieuses insinuations contenues dans ce billet.

— Pourtant, fit observer Pierre, le moment serait mal choisi. Tu ne dois rien faire qui puisse nuire à la réconciliation de tes parents.

Maxime promit de suivre ce conseil et, le cœur un peu soulagé par ses confidences, il se rendit chez sa fiancée.

A la même heure, Mme Petitot recevait la visite de Mme de Fallière.

Celle-ci, qui n'avait aucun secret pour son ami, lui fit part de ses angoisses récentes au sujet de la lettre anonyme qui accusait Jacques d'avoir triché au jeu.

— Mon fils, ajouta-elle, s'est complètement disculpé. Il a eu le tort très grave de fréquenter une maison de jeu ; mais ce tort, il le reconnaît, et c'est tout ce qu'on peut exiger de lui.

Mme Petitot l'avait écouté toute tremblante.

Elle voulut savoir les détails de cette prétendue justification.

La comtesse lui reprocha de mettre en doute la bonne foi de son fils et s'écria :

— Oh ! madame, si vous aviez entendu ses accents d'indignation ! Jacques a été d'une franchise absolue ; il a fait à sa mère son *meil culpé*.

La pauvre femme ajouta, avec des larmes dans la voix :

— Je suis sa mère, c'est vrai ; mais je n'ai pas le droit de me montrer sévère pour les erreurs de son passé. Il est même bien heureux

que Jacques, abandonné à lui-même, sans guide, sans conseil, dépourvu de toute ressource, n'ait pas commis des fautes irréparables.

Et Mme Petitot laissait cette infortunée à ses illusions, ne lui disait pas : "Votre véritable fils, je le connais, c'est un honnête homme dont vous serez fière !".

Elle remettait ses aveux au lendemain du mariage de sa fille adoptive avec le baron de Borianne.

Ce qui importait avant tout, c'était d'assurer l'avenir de Rose, de la placer sous l'égide d'une puissante famille.

Pourtant, Mme Petitot conservait au fond du cœur une horrible appréhension.

—A propos, dit-elle à son amie, je dois vous apprendre que vos cent mille francs ont été placés par mon notaire sur des valeurs de tout repos, au porteur.

—Très bien et mille fois merci. Si je venais à mourir subitement, vous n'auriez qu'à remettre ces valeurs à mon fils.

—Lui avez-vous révélé que j'étais en possession de ce dépôt ? demanda l'octogénaire en regardant bien en face la comtesse.

—Non, je vous l'assure. Cette question me peine beaucoup ; car je vois, à l'expression de votre physionomie, combien vous y attachez d'importance.

—Excusez-moi, mon amie, dit Mme Petitot ; mais j'ai des raisons sérieuses pour que mon nom ne soit jamais mêlé à ce secret de famille.

Toutes nos précautions ne sont-elles pas bien prises ? fit observer la comtesse.

—M. Brémond ne doit pas ignorer l'amitié qui nous lie. Il sait que vous n'avez pas d'autre confidente que moi à Châteauroux et il peut me soupçonner d'être votre dépositaire. Ne vous a-t-il rien laissé entendre à ce sujet ?

Mme de Fallière commençait à trouver fort étrange l'insistance de sa vieille amie.

Elle regrettait presque de s'être confiée à elle.

—Mon fils, répliqua-t-elle, ne se permettrait pas de semblables réflexions. Il a même poussé la délicatesse jusqu'à me blâmer de lui avoir réservé cette petite fortune. Il vit très modestement et il est plus ambitieux de travail que d'argent.

Mme Petitot frémit en voyant cette pauvre mère s'abuser à ce point.

Elle n'eut pas le courage de prononcer le mot d'approbation qu'elle semblait attendre.

—M. Brémond, demanda-t-elle, ne songe plus à partir pour l'étranger ou les colonies ?

—Si, au contraire ; mais je m'y oppose absolument, Je lui ferai sa position en France et je compte toujours sur vous et sur M. Sorlac pour lui trouver un bon emploi. Il importe qu'il fasse ses preuves avant de songer à s'établir. Nous lui trouverons bien, grâce à son titre d'ingénieur-agronome, un parti avantageux.

Ces paroles demeurèrent encore sans réponse.

Mme de Fallière, repensant malgré elle à la lettre anonyme, conçut une vive inquiétude.

Elle adressa des regards éplorés à Mme Petitot, et ce fut à son tour de la questionner :

—Excusez-moi, mais je crois m'apercevoir que vous manquez de confiance en mon fils. Est-ce que, de votre côté, vous auriez reçu une lettre contre lui ?

—Non, chère amie. Seulement, comme il n'y a pas de fumée sans feu, ne soyez pas trop confiante en ce jeune homme, qui, vous me l'avez dit vous-même tout à l'heure, a reconnu qu'il avait fréquenté une maison de jeu. Cette funeste passion est tenace au cœur de l'homme.

—Mais Jacques ne joue plus ! répliqua avec vivacité la comtesse. S'il jouait, il serait toujours pendu à ma bourse. Or, c'est à ne pas croire de la part d'un jeune homme, Jacques fait des économies. Il me les a montrées. Il a mis quatre cents francs de côté !

Mme Petitot en conclut que l'imposteur redoublait d'habileté, d'hypocrisie.

Il y avait tout à redouter de lui.

Elle embrassa la comtesse et, au risque de se trahir, lui dit avec un sourire énigmatique :

—Allons ! Je vois que vous êtes contente. Dans quelques jours, je ferai, moi aussi, des confidences, et il n'y aura pas, dans tout l'univers, de mère plus heureuse que vous et moi.

La comtesse de Fallière la considéra avec étonnement.

Une question lui revint à l'esprit ; mais elle ne la prononça pas, par respect pour l'octogénaire. Et, de crainte de la fatiguer, elle prit congé d'elle, disant :

—J'ai promis à Lucile de rentrer de bonne heure.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

—Elle termine en hâte un tableau pour l'exposition de Bordeaux.

—Mauvaise excuse ! dites-moi plutôt que Lucile a peur de déranger nos fiancés.

—Peut-être bien.

—Lucile a tort ; car le baron la voit avec plaisir. Quant à Rose, c'est toujours sa fête pour elle que de se trouver avec Lucile.

Mme de Fallière rentra chez elle, très intriguée par la promesse de l'octogénaire.

—Dans quelques jours ? se répétait-elle. Que peut-elle avoir à me révéler ? S'agirait-il de Rose ?

Elle ne pouvait soupçonner qu'il devrait être question de son fils, de son vrai fils ?

Une semaine se passa encore sans nouvel incident.

Enfin, Mme Petitot, pour qui les journées semblaient des siècles, put annoncer à Maxime qu'elle, avait reçu une lettre du vicomte de Borianne.

Cette lettre était ainsi conçue :

"Madame,

"Je m'empresse de vous annoncer que, conformément à la promesse faite à mon cher fils, je partirai pour Châteauroux demain matin.

"J'aurai donc l'honneur de me présenter chez vous mercredi et de faire connaissance avec votre fille adoptive, dont la renommée est venue jusqu'en Courlande, portée sur les ailes de l'amour.

"Veuillez agréer, Madame, avec l'expression de mon profond respect, l'hommage de mes sentiments affectueux.

"VICOMTE DE BORIANNE"

En lisant cette lettre, Maxime remarqua avec amertume que son père savait être aimable à l'occasion.

Donc, le vicomte avait toute sa raison et, quand il semblait en être privé, c'était toujours à l'égard de son fils !

Le grand jour approchait.

Rose, complètement résignée, se montrait affectueuse envers son fiancé, mais simplement affectueuse.

Lui-même respectait cette réserve, sentant bien que sa fiancée n'était pas encore éveillée à l'amour.

Tout semblait être la joie chez Mme Petitot.

L'octogénaire voyait arriver avec bonheur le moment de sa délivrance ; Rose, mariée et bien mariée, aurait au besoin de puissants défenseurs ; quant à son exécrable frère, qu'elle ne connaîtrait jamais, il serait bientôt démasqué.

Une nouvelle, épreuve, la plus inattendue et la plus terrifiante, lui était réservée.

Un matin, en dépouillant son courrier, devant Rose, qui l'observait, elle poussa une exclamation de surprise douloureuse.

—Qu'y a-t-il, bonne maman ? demanda la jeune fille en s'approchant.

L'octogénaire retourna le billet, dont elle n'avait encore vu que que la signature.

Rose surprit ce mouvement et s'éloigna inquiète.

—Ce n'est rien, dit Mme Petitot : une mauvaise nouvelle qui me regarde seule et que j'aurai oubliée demain. Laisse-moi un instant ; je te rappellerai tout à l'heure.

Rose se retira, non sans remarquer que la lettre était écrite sur du papier bleuté.

Mme Petitot se leva vivement et donna un tour de clé à la serrure de la porte.

Puis, elle reprit place devant son secrétaire, et ses vieilles mains tremblantes reprurent la lettre.

De nouveau elle examina la signature.

Et ce nom : FRANÇOIS BRÉGEAT, lui apparut, plein de menaces !

Pourtant, ce mauvais sujet, ce déserteur disparu depuis si longtemps, ne devait rien savoir de la véritable histoire de Rose. D'après les conventions faites avec les Brégeat, François devait la croire morte dans un pensionnat de Bayonne.

Pourtant, s'il avait appris quelque chose, si un hasard l'avait mis sur la piste ? . . .

Mme Petitot examina l'enveloppe.

Elle frémit en lui voyant, au départ, le timbre de Châteauroux !

François, si près de sa cousine !

Mais pourquoi s'en effrayer ? il ne pourrait reconnaître en cette belle jeune fille la chétive enfant qu'il avait vue si peu de temps à Genty-les-Loups et à Nîmes.

L'octogénaire se décida à prendre connaissance de la lettre.

François s'exprimait ainsi :

"Madame,

"Vous avez sans doute oublié le chenapan, l'ingrat qui a si mal reconnu vos bienfaits.

"Moi, j'ai conservé le souvenir de bontés que vous avez eues pour mes parents et je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

"J'ai revu secrètement ma mère avant-hier soir.

"Elle ne m'a fait aucune révélation ; mais je sais tout."

Mme Petitot laissa retomber la lettre.

Un sanglot lui déchira la poitrine.

Ce sacrifiant disposait du sort de Rose, de Rose pas encore mariée ! Que demandait-il ?

De l'argent, sans doute...

Pour la première fois, Mme Petitot se félicita d'être riche, assez riche pour satisfaire aux exigences d'un maître chanteur !

Elle poursuivit sa lecture.
François continuait ainsi :

"Un hasard m'a permis d'entendre, à leur insu, une longue conversation entre mes parents sur ma cousine Rose que je croyais morte et sur mon cousin Jacques, que je n'ai jamais vu et avec qui je ne tiens nullement à faire connaissance.

"Je sais que vous avez fait abandonner Rose dans un hôtel de Naples et qu'elle a été recueillie dans un orphelinat de cette ville, où vous l'avez reprise pour la ramener en France sous son nouveau nom de Rosita Speranza.

"C'est donc grâce à vous que Rose a perdu son véritable nom de Rassajou.

"Nul, en dehors de vous, de mes parents et de moi, ne saura qu'elle est la fille d'un assassin condamné à mort et exécuté au Puy.

"Ne craignez pas que je divulgue jamais ce secret.

"D'ailleurs, vous tenez mon sort dans vos mains : Si vous me refusez le service que je vais vous demander, j'en serai quitte pour me brûler la cervelle, ce qui vous débarrassera de moi.

"Cela vous prouve qu'il ne s'agit point d'un chantage.

"La vérité est que, pour retourner au désert d'Afrique que je n'aurais jamais dû quitter et où je m'étais fait une situation inespérée, il me faudrait vingt mille francs, destinés en partie à payer une dette sacrée.

"Consentirez-vous à me prêter cette somme, que je m'engage à vous rembourser dans les cinq ans ? c'est ce que je viendrai vous demander moi-même demain matin.

"Et je ne m'étonnerai nullement de votre refus... qui sera ma condamnation.

"Agréez, madame, avec l'expression de mes regrets pour les tracassés que je vous ai causés dans ma jeunesse, l'hommage de mon profond respect.

"FRANÇOIS BRÉGEAT."

Mme Petitot était consternée, anéantie.

Ainsi donc, toutes ses précautions pour assurer le secret de la naissance de Rose avaient été inutiles : François savait tout, comme il avait soin de le dire au début de sa lettre.

Il n'ignorait aucun des subterfuges employés de concert avec les Brégeat et le docteur Sorlac, pour enlever à la fille des Rassajou son exécration état civil.

Il connaissait également l'existence de Jacques et, sans aucun doute, par quel moyen on lui avait rendu le même service.

Mme Petitot relut une seconde fois le billet de François.

Elle en pesa tous les termes et ne put s'empêcher d'y découvrir une certaine noblesse, une fierté à laquelle on était loin de s'attendre de la part du déserteur.

—Voilà, se disait-elle, les fruits de l'instruction, quand elle est semée dans un mauvais terrain ! Ce misérable se sert habilement de la plume pour m'extorquer de l'argent. Il me demande vingt mille francs aujourd'hui ; qu'exigera-t-il demain ? Je suis à sa discrétion ; je n'ai rien à lui refuser.

Et, d'une main frébrile, elle écrivit à M^{re} Charrier, son notaire, pour le prier de lui apporter sans faute, le jour même, vingt mille francs.

Elle mit sous enveloppe et cacheta.

A ce moment, Rose, au comble de l'inquiétude, frappa à la porte.

—Un instant, fit l'octogénaire.

—Vous n'êtes pas malade, bonne maman ?

—Mais non, ma chérie. Reviens dans un petit quart d'heure.

La voix était tremblante, altérée par l'émotion.

Rose rentra dans son atelier. Elle y resta, les yeux fixés sur la pendule, comptant les minutes.

Ce court instant suffit à Mme Petitot pour se mieux rendre compte de la situation.

Elle avait relu une troisième fois la lettre de François et l'avait serrée dans son carnet.

Cette lettre, en somme, n'était pas aussi redoutable, après examen qu'elle le paraissait au premier abord.

Le déserteur remerciait chaleureusement son ancienne bienfaitrice pour les sacrifices qu'elle avait faits en sa faveur et en celle des enfants du supplicié. Il demandait vingt mille francs, il est vrai, mais à titre d'emprunt.

Il ne les exigeait pas.

Il se défendait d'avance contre une accusation de chantage et semblait être sincère en affirmant qu'il se tuerait si le refus de Mme Petitot — refus prévu par lui — le mettait dans l'impossibilité de payer sa dette d'honneur.

Une dette d'honneur, à lui, François Brégeat ? Ce seul mot suffisait à la vieille dame pour mettre en doute ses bonnes intentions.

Elle avait hâte de le voir, de l'entendre, de le juger sur ses actes antérieurs, dont elle lui demanderait compte.

En attendant, il fallait dissimuler.

Le quart d'heure écoulé, Rose revint frapper à la porte.

—C'est moi, bonne maman.

—Entre, mon enfant.

—La porte est fermée en dedans.

Mme Petitot avait oublié ce détail.

Elle se leva pour ouvrir ; mais une pesanteur invincible des jambes l'en empêcha.

Le sang affluait à son cerveau.

Un nuage se forma devant ses yeux.

—Un instant, dit-elle. Je suis à toi.

Elle fit un effort suprême, se traîna jusqu'à la porte s'appuyant de meuble en meuble, et parvint enfin à tourner la clef dans la serrure.

Rose entra à temps pour la recevoir dans ses bras et l'aider à à grand-peine à regagner son fauteuil.

—Ce n'est rien, dit l'octogénaire : un étourdissement subit, ça va passer.

Depuis quelque temps, elle était sujette à ces congestions ; mais jamais elle ne s'était sentie aussi mal.

Suivant l'ordonnance du Dr Cartier, Rose lui entourait la tête d'une compresse d'eau sédative.

Ce simple remède, très souvent efficace, amena une réaction bienfaisante.

Mme Petitot revenait à la vie.

Le regard interrogateur de la jeune fille l'inquiéta et elle crut devoir lui interdire toute question.

—Surtout, dit-elle, ne me demande rien. J'ai eu une secousse, c'est certain. Pas un mot à Pierre, à Maxime, à personne, pas même au docteur ! Je vais tâcher de sommeiller. Mais d'abord, rends-moi le service de faire parvenir ce mot à M^{re} Charrier. C'est très pressé.

Rose prit la lettre, la porta au valet de chambre, et revint s'asseoir auprès de sa bienfaitrice.

Mme Petitot avait fermé les yeux.

De profonds soupirs s'échappaient à tous moments de sa poitrine. Rose, qui voyait bien qu'elle souffrait et moralement et physiquement, pensait à envoyer chercher le médecin, mais elle n'osait se lever, la croyant endormie.

En réalité, le sommeil fuyait la pauvre femme qui, repassant sa vie, revoyait ce garnement de François, dont la mauvaise conduite avait causé tant de chagrin à sa mère.

Pourquoi le père Brégeat l'avait-il forcé à s'engager à l'âge de dix-huit ans ? On s'était gardé de le dire ; on prétendait même à cette époque, que le jeune homme se sentait du goût pour le métier militaire, ambitionnait d'en faire sa carrière.

Lui ? un bon soldat ! Mais il lui aurait fallu se plier à la discipline, ce qui était le contraire de sa nature de sauvage élevé dans la montagne, habitué à ne faire que ses volontés et encouragé dans ses révoltes par la faiblesse de sa mère.

Cela tourna comme il fallait s'y attendre : François fut mauvais soldat comme il fut mauvais écolier : il déserta, en Afrique... devant l'ennemi peut-être ?...

Une lettre, une seule lettre de Marthe avait signalé le fait à Mme Petitot, mais sans aucun détail.

Depuis, la pauvre mère ne cessait de se lamenter sur la disparition de l'ingrat.

Et c'était tout !

Et François prétendait maintenant qu'il s'était fait une situation inespérée au désert.

Comme si, dans un désert, on pouvait rencontrer la fortune !

—Mensonge ! se disait Mme Petitot.

Et le sang lui afflua de nouveau à la tête ; les veines du front se gonflèrent à éclater ; ses oreilles étaient assourdies par un bourdonnement effroyable.

Rose allait prendre le parti d'agir lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter dans la cour.

Elle écarta le rideau de la fenêtre et vit descendre du cabriolet le docteur Cartier.

C'était la Providence qui l'amenait.

Mme Petitot avait ouvert les yeux.

—Bonne maman, voici le docteur... heureusement !

—Je n'ai rien à lui dire, murmura l'octogénaire.

Les paroles échappées à la pensée secrète de la malade, portèrent à son comble l'angoisse de Rose ; qui donc avait pu causer une telle peine à bonne maman ? Était-ce encore la femme aux cheveux blancs ?

Rose, malgré toute sa discrétion, tout le respect qu'elle devait à sa bienfaitrice, ne se crut pas le droit de cacher au docteur la cause matérielle de cette terrible secousse.

Elle descendit à la rencontre du docteur et, en quelques mots, le mit au courant de ce qui s'était passé.

Le praticien monta, très préoccupé, auprès de la malade.

Il reconnut de suite les symptômes d'un commencement de congestion cérébrale.

— Je suis arrivé à temps, dit-il tous bas à Rose. Aidez Mme Petitot à se mettre au lit. Dans dix minutes, je serai revenu avec tout ce qu'il faut pour enrayer le mal.

Il descendit et se fit conduire chez le pharmacien.

A son retour, Mme Petitot était couchée.

Il la frictionna aux bras et aux jambes, et lui appliqua des ventouses.

Une amélioration sensible se produisit au bout de quelques minutes.

— Maintenant, ordonna le docteur, du calme, du silence, et surtout, pensons le moins possible. A ce soir.

Quand le docteur revint, après le dîner, il trouva Pierre et Maxime au salon.

— Mme Petitot lui dit l'ingénieur, va beaucoup mieux ; mais nous sommes encore inquiets.

— Je réponds de notre malade, affirma le docteur. La congestion qui aurait pu se produire est enrayerée.

Il ne se trompait pas : Mme Petitot avait retrouvé toute sa lucidité.

Elle remercia son médecin et lui dit en souriant :

— Je suis votre ordonnance, cher docteur : je tâche de ne plus penser, et j'y arrive presque.

Mais la silhouette de François, enfant, traversa son esprit, et une expression d'inquiétude se peignit sur ses traits.

Rose, assise en face, voyait bien qu'elle pensait à cette maudite lettre.

Le Dr Cartier demeurait silencieux et pensif. Il se reconnaissait impuissant contre les maux qui ont leur source dans le moral.

Après avoir prescrit une potion calmante, il se retira en promettant de revenir le matin.

Les deux amis l'attendaient au passage. Il les rassura de son mieux en insistant néanmoins pour qu'on évitât toute fatigue d'esprit à la malade.

Ce fut à peine si Maxime put échanger deux mots avec Rose.

Il admirait sa piété filiale. Il n'en éprouvait aucun sentiment de jalousie et s'appliquait, par une délicatesse excessive, à ne pas trahir, devant Rose, ses funestes pressentiments.

Il observait la même réserve à l'égard de Pierre.

Le voyant accablé par la douleur :

— Il ne faut point t'alarmer ainsi, lui dit-il : le Dr Cartier répond de notre chère bonne maman ; moi, j'ai confiance.

Pierre admirait sa grandeur d'âme. Il le ménagea à son tour en lui taisant les confidences qu'il avait reçues de Rose sur la scène du matin.

Dès que le baron fut parti, il se hâta de faire prévenir Rose, qui accourut au salon.

— Eh bien, lui demanda-t-elle, as-tu vu M^{re} Charrier ?

— Oui. Il a commencé, en parfait notaire qu'il est, par me refuser tout renseignement, sous prétexte de secret professionnel. J'ai insisté et il a fini par me montrer la lettre de bonne maman. Elle lui demandait vingt mille francs qu'il lui a envoyés immédiatement.

— Sous lettre cachetée à la cire. Elle l'a mise sous son oreiller.

— Alors, pourquoi était-elle si pressée ! Tu es sûre qu'elle n'a écrit à personne ? . . .

Elle n'en aurait pas eu la force.

— C'est étrange ! . . .

Rose, toujours hantée par le souvenir de la femme aux cheveux blancs, se décida à faire part de ses soupçons à Pierre.

— C'est une fausse piste, dit-il. Bonne maman ne peut avoir aucune raison pour faire un aussi gros sacrifice d'argent sans m'en prévenir. Attendons ; mais je t'en prie, veille demain à ce que personne ne vienne troubler son repos.

— Sois tranquille.

Tous deux s'embrassèrent en confondant leurs larmes.

Rose retourna à son poste.

Elle y serait restée toute la nuit si Mme Petitot ne l'avait obligée à aller se coucher.

— Je me sens très bien, affirma la malade. Je n'ai plus besoin de rien. Et demain matin, je serai levée à mon heure habituelle !

La pauvre femme s'appretait déjà à recevoir le neveu de Rassajou.

A force de volonté, elle chassa de son esprit les alarmes prématurées. Elle se força pour croire aux protestations d'honnêteté du déserteur.

Et, la potion aidant, elle retrouva enfin le sommeil.

Rose, elle, avait eu plus de peine à s'endormir.

Rien n'est poignant comme la crainte d'un danger mystérieux, sur lequel on n'a aucune donnée précise : le lendemain, une seconde lettre émanant de la même source inconnue pouvait achever Mme Petitot.

Rose se promit d'intercepter le courrier, de monter une garde incessante auprès de sa bienfaitrice.

Aussi fut-elle horriblement inquiète en la trouvant, à son réveil, tout habillée et assise devant le secrétaire.

— Quelle imprudence ! s'écria-t-elle ; que va dire le docteur ?

— Il ne dira rien, attendu qu'il est déjà prévenu de mon rétablissement.

— Et cela sans avoir pris mon avis, bonne maman . . .

— Tu dormais si bien ! Assieds-toi et causons.

Mme Petitot était en pleine possession de toutes ses facultés. Elle imposa à Rose par l'énergie de son ton, la fixité de son regard.

— Écoute-moi bien, Rose, poursuivit-elle, j'ai besoin aujourd'hui de toute ta discrétion. Il viendra ce matin ici un homme que tu n'as jamais vu et qui, certainement ne te dira pas son nom. Je veux le recevoir et je te défends de l'éconduire. J'entends aussi que Pierre ne soit mis au courant de quoi que ce soit. C'est mon secret ; j'ai bien le droit d'avoir un secret.

— Mais bonne maman, interrompit Rose, le docteur vous a interdit toute émotion et . . .

— Tu vois bien que je ne suis pas émue.

— Et puis, ajouta Rose, ne connaissant pas le but de cette visite, je serai d'une mortelle inquiétude.

— Rien à craindre : l'inconnu en question a un service à me demander, et moi, des recommandations à lui faire. Oh ! ce ne sera pas long. Je t'impose ma volonté. Je compte sur toi comme j'ai le droit d'y compter.

C'était la première fois que Mme Petitot rappelait ses services à Rose ; le cas était donc bien grave !

— Si je prends ces précautions, ajouta-t-elle, c'est que j'ai deviné ton dessein. Suivant les ordres du docteur et d'accord avec Pierre, tu te disposais à intercepter mon courrier et à renvoyer tous les visiteurs. Ton silence est un aveu. Plus un mot là-dessus ! Dès que l'inconnu sera arrivé, tu me l'amènera. Oh ! j'espère que tu n'as rien dit à ton fiancé ? . . .

— Rien, bonne maman.

— Parfait, c'est un accident qui nous aura pris deux jours, et dont il ne sera plus question.

A mesure qu'elle parlait, la pauvre vieille femme sentait croître ses angoisses, son exaltation.

Elle s'installa auprès de la fenêtre, d'où elle surveillait la porte d'entrée.

Enfin, vers dix heures, un homme de haute taille, au visage basané, à la démarche lente et empreinte de noblesse, franchit la grille d'entrée.

— Ce doit être *lui*, dit Mme Petitot, va à sa rencontre et amène-le-moi.

Rose descendit au vestibule, où l'inconnu venait à peine d'entrer.

Elle éloigna le valet de chambre.

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle au visiteur.

L'inconnu la considéra un instant avec une ardente curiosité. L'étonnement et l'admiration se lisaient dans son regard.

Il salua avec grâce, sans aucune obséquiosité.

Son visage bronzé portait la marque d'un long séjour dans les pays du soleil.

Il avait l'aspect imposant de l'Arabe à qui la fantaisie aurait pris de se vêtir à la mode des Européens.

Il ne perdait pas un pouce de sa haute taille.

— Je viens, dit-il lentement, voir Mme Petitot, qui m'attend.

— C'est vous, monsieur, qui lui avez écrit hier ? . . .

Cette démarche parut le surprendre, et finement, il répondit :

— Oui, mademoiselle ; mais je suis convaincu que Mme Petitot ne vous a pas montré ma lettre.

— En effet, monsieur ; seulement, je dois vous avertir que ce billet a causé à ma pauvre mère un tel saisissement qu'elle a été atteinte d'une congestion cérébrale qui a failli l'emporter.

Une expression de profond regret se peignit sur les traits de l'inconnu.

— J'en suis désolé, dit-il ; comment va-t-elle ce matin ?

— Moins bien qu'elle ne le croit. Elle a eu le courage et l'imprudence de se lever pour vous recevoir ; elle vous attend.

— Oh ! mademoiselle, je serais désolé de lui imposer la moindre fatigue, je vais me retirer. Ma démarche n'avait d'ailleurs pas si grande importance ! Un homme de plus ou de moins à la mer, cela ne vaut pas la peine de faire venir une larme à vos beaux yeux. Adieu, mademoiselle.

Il salua de nouveau et redescendit les marches du perron.

Une lumière complète se fit soudain dans l'esprit de Rose : cet homme venait chercher le salut chez Mme Petitot. Le laisser partir, c'était grave. En avait-elle le droit, après sa promesse d'obéissance ?

Et puis, l'inconnu ne manquait pas de ce prestige qui plaît aux femmes : aucune intention malveillante ne se voyait dans sa physionomie.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 MARS 1900 (1)

L. A.

MAIN COUPÉE

II

(Suite)

— Il faudrait donc admettre que cet Anglais et ces Brésiliens que j'ai vus, et leurs camarades, eussent abandonné le navire qu'ils montaient, après s'être emparés de l'*Argus*, ou eussent fait précédemment partie de son équipage ?

— C'est bien improbable, et sans doute je m'égare. Et qu'elle route a fait ce trois-mâts barque en quittant la rade ?

— Il a fait route dans le nord.

Quand Armand revint à bord après avoir quitté Antonio Perez, il ne savait trop ce qu'il avait à faire. Il était convaincu — sans savoir précisément d'où lui venait cette conviction — que l'*Argus* n'avait point fait naufrage, mais qu'il avait été enlevé d'une façon incompréhensible. Tout en continuant à le chercher, il devait trouver quelque trace de ce trois-mâts barque, qui le dernier avait eu des nouvelles du brick. Armand se décida à remonter dans le nord et à visiter les principaux points de la côte jusqu'à Monterey. Ce qui le détermina, en outre, à suivre cette route, c'est qu'il ne s'expliquait pas comment l'*Argus*, dont la destination était le Mexique, avait pu faire naufrage aussi avant dans le sud.

Pendant deux ou trois jours, il eut une navigation fort heureuse, et il se trouvait au large, un peu au-dessus de Guayaquil, lorsqu'un vent du nord assez frais commença à souffler. La goélette courut des bordées, mais sans gagner beaucoup. La brise, qui fraîchissait toujours, se changea bientôt en tempête, et Armand ne pouvant plus même tenir le cap dans une mer excessivement creuse, se mit à fuir devant le temps. Sans cesse occupé de sonder le mystère de la disparition du brick, devenu superstitieux, comme tous les hommes que poursuit une idée fixe, Armand vit dans cet ouragan, qui s'était si soudainement déclaré, une révélation providentielle. Naviguant à une semblable époque de l'année, l'*Argus*, en partant de Guayaquil, n'avait-il pas pu être forcé, comme la goélette, de faire vent arrière ? De plus, quelque autre cause, telle que l'affaiblissement ou la diminution de son équipage, ne l'avait-elle point décidé à retourner sur ses pas ? Au moment où il faisait cette réflexion, Armand eut froid au cœur. Il pensa à la fièvre jaune qui avait si cruellement décimé l'*Argus*, et qui avait pu disparaître. Cette pensée, néanmoins, lui traversa l'esprit comme un trait de lumière et il résolut de relâcher au point précis où l'ouragan cesserait de le contraindre à la fuite. Le mauvais temps dura trois jours et trois nuits, et le vent mollit assez pour permettre à la goélette de ne revenir en route qu'à la hauteur du cap Blanc, un peu au-dessus de Trujillo. C'était au matin. Comme il eut fallu, pour atteindre Trujillo, que la goélette louvoyât près d'un jour entier, et qu'Armand ne voulait pas épuiser son équipage, déjà très fatigué, il laissa simplement porter une anse assez bien abritée, qui se trouve à trois lieues au sud de la ville. Il y arriva dans l'après-midi. Lui, toutefois, était inaccessible à la fatigue, et dans la tâche douloureuse qu'il s'était imposée, il se fût reproché de perdre une heure. Il descendit donc à terre, espérant trouver un cheval à quelqu'une des cabanes que l'on apercevait, et décidé, s'il n'en trouvait pas, à aller à pied jusqu'à Trujillo. Il allait débarquer, lorsqu'il vit à peu de distance du rivage, entre deux rochers, la carcasse d'un navire naufragé. Sa curiosité de marin s'éveilla, et il se fit mettre par son canot à bord de ce bâtiment à demi brisé. Il reconnut une goélette à peu près de même grandeur que la sienne et presque aussi fine de construction. La cale était fort large : mais ce qui le frappa, ce fut de voir des deux côtés de la quille, à l'endroit où le navire inclinait entre les rochers sortait de la mer, de longues barres de fer symétriquement posées. Il fit entrer dans l'eau un de ses canotiers, afin de s'assurer si ces barres de fer se prolongeaient de bout en bout. Le matelot les suivit quelque temps avec la main, puis plongea en se servant de l'une d'elles comme d'un fil conducteur. Il reparut presque aussitôt, mais ramenant avec lui des manilles de fer qu'il avait rencontrées à l'extrémité et qu'il avait fait courir le long de la barre. Ces manilles étaient semblables à celles qu'on emploie pour mettre les hommes aux fers. Un bâtiment qui avait dans sa cale de pareilles tringles n'avait pu être qu'un négrier. Involontairement, Armand rapprocha dans sa pensée cette goélette naufragée des hommes de

la chaloupe du trois-mâts barque dont Antonio Perez avait remarqué les traits basanés et la physionomie farouche. Sa douleur et son désir de vengeance avaient tellement besoin d'une certitude, qu'il ressentit presque un mouvement de joie. Il lui sembla qu'il avait fait un pas dans la voie mystérieuse où il s'était engagé. Il renvoya son canot, et, après avoir vainement cherché un cheval et même un habitant dans les cabanes de la côte, qui paraissaient abandonnées, il se dirigea vers Trujillo, où il arriva à la tombée de la nuit. Très intrigué de la découverte qu'il avait faite du bâtiment négrier, Armand, au lieu d'aller voir le simple agent consulaire que la France entretient à Trujillo, se rendit chez le gouverneur. Il lui fit remettre sa carte, et fut immédiatement introduit.

— Monsieur, lui dit le gouverneur en venant à lui avec affabilité, j'ai déjà eu quelques rapports avec M. votre père. Il était ici l'année dernière.

Armand se troubla, et d'ardentes questions lui vinrent aux lèvres. Mais le gouverneur recevait ce soir-là, et il avait à faire les honneurs de chez lui. Armand comprit que le grave entretien qu'il venait solliciter ne pouvait avoir lieu pendant la fête, et il se résigna à attendre.

Il y avait dans le salon quelques belles jeunes filles élégamment parées. Une d'elles, placée au piano, jouait des valse et des contredanses. Les fenêtres ouvertes faisaient monter les pénétrants parfums du jardin et permettaient de voir un ciel bleu semé d'étoiles. A demi caché derrière un rideau, Armand soupira en regardant les couples joyeux qui passaient et tourbillonnaient autour de lui. Il pensait à cette autre enfant, si pure, si belle, et dont la destinée, horrible peut-être, était un mystère pour lui.

Quand les invités furent partis, le gouverneur revint le trouver, parut frappé de sa tristesse et lui en demanda la cause.

— Monsieur le gouverneur, dit Armand, depuis un an je suis à la recherche de mon père. Il a disparu avec son bâtiment sans que l'on sache positivement s'il a fait naufrage, et je venais vous demander de ses nouvelles.

— Monsieur, répondit le gouverneur, je vous ai déjà dit que M. votre père était ici l'année dernière. Mais son bâtiment, — l'*Argus*, si je ne me trompe, — avait un assez grand nombre de cas de fièvre jaune, et la Santé n'a pas voulu qu'il entra à Trujillo. Il a été mis en quarantaine dans la baie de Los Herreros, à deux lieues d'ici à peu près. D'ailleurs, c'est là sans doute que vous avez jeté l'ancre, car je n'ai pas vu votre bâtiment dans le port.

— En effet, dit Armand. Et dans quel état l'*Argus* est-il reparti ?

— Ah ! c'est toute une histoire. Vous avez peut-être remarqué, dans la baie où vous êtes mouillé, la carcasse d'un navire échoué ?

— Oui, je suis même monté à bord, et d'après la disposition de la cale et certaines installations intérieures, j'ai pensé qu'il avait dû faire la traite.

— On l'a dit, mais l'on n'en a pas eu de preuves. Eh bien, le navire avait fait naufrage un mois avant l'arrivée de votre père. Le capitaine et les vingt hommes qui le montaient, la plupart Brésiliens, campaient sous une tente au bord de la mer. Comme ils payaient exactement tout ce qu'ils prenaient et que leurs papiers étaient en règle, je ne les ai pas inquiétés.

— Un rapide soupçon vint à l'esprit d'Armand.

— Leur capitaine, dit-il, n'était-il pas un Anglais d'une quarantaine d'années, à cheveux et à favoris roux ?

— Non, c'était un Brésilien comme eux, un homme de trente-cinq ans, grand et fort, barbe et cheveux d'un noir de jais, et qui avait une physionomie très accentuée. Je l'ai vu plusieurs fois en ville. Il était en marché pour acheter un navire, lorsque votre père, qui avait perdu presque la moitié de ses matelots, lui a proposé de le prendre à son bord, lui et ses hommes. Il a accepté, et l'*Argus* est parti avec ce nouvel équipage.

Sa conversation avec le gouverneur dissipa tous les doutes d'Armand. Ainsi, l'*Argus*, à peine parti de Guayaquil, avait été de nouveau décimé par la fièvre jaune. La tempête l'avait forcé de relâcher dans la baie de Los Herreros, où il s'était recruté d'un équipage de forbans. C'étaient là les faits positifs. Ensuite, que s'était-il passé ? Selon toute probabilité, il s'était mis en route pour Monterey, et avait été enlevé quelques jours après avoir passé Guayaquil. Alors, pour cacher son crime, le Brésilien avait dû songer à dénaturer l'*Argus* autant qu'il était en son pouvoir, et à répandre le bruit de son naufrage. Il l'avait donc transformé en trois-mâts barque, en lui ajoutant un mât d'artimon, en jetant ses canons à la mer et en lui construisant une poupe ronde. C'était avec ce navire marchand improvisé, qui gardait encore l'apparence d'un bâtiment de guerre, qu'il avait relâché sur la côte, et donné à Antonio Perez la première nouvelle de cet ouragan imaginaire, où il avait vu, disait-il, un brick de guerre démâté de ses deux mâts et prêt à périr. Enfin, pour mieux faire croire à un sinistre, la nuit même où il quittait la Punta, il avait jeté à la mer le tableau de l'*Argus*, en calculant que le courant le porterait au rivage. D'induction en induction, Armand reconstruisait dans son cerveau le drame qui avait dû s'accomplir. Il n'y avait qu'un point à régler. Quel avait été

(1) Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

le motif de l'enlèvement de l'*Argus*? Pour le malheureux jeune homme, il n'y en avait qu'un seul : la violente et fatale passion du Brésilien pour miss Lucy. Mais, dans ce cas, qu'était-elle devenue ? Quel avait été le sort de sir William et du commandant Dormond ? Armand, qui revenait en toute hâte, au milieu de la nuit, à la baie de Los Herreros, voyait flamber dans l'obscurité la scène de sang que ses pressentiments lui avaient déjà montrée. Il arriva à bord en proie à un sombre désespoir ; mais, concentrant avec une singulière lucidité d'esprit toutes ses pensées sur un seul but, celui de retrouver le trois-mâts barque, dût-il le chercher pendant des années entières, et jusqu'au bout du monde, il réfléchit que, bien qu'Antonio Perez l'eût vu se diriger vers le nord, le Brésilien n'avait pas dû le conduire dans les parages où l'on attendait l'*Argus*. Il résolut, en conséquence, de redescendre la côte jusqu'à Valparaiso, en fouillant les moindres coins. Ces investigations, poursuivies avec une patience surhumaine, car il lui fallait vaincre le découragement qui le prenait à chaque insuccès et apaiser le tumulte de son âme, furent sans résultat. Il semblait que le sort, avare de ses tristes faveurs, refusât d'ajouter des révélations nouvelles aux premières qu'il lui avait faites. A Valparaiso même, il n'apprit rien. Seulement, le consul l'engagea fortement à aller à San Francisco, où la soif de l'or attirait en ce moment les aventuriers de tous les pays.

Armand partit. Mais de si longues émotions l'avaient usé. En face d'une traversée de soixante jours, et sans aucun incident probable, il tomba dans une grande langueur. Quelle espérance, en effet, avait-il devant lui, sinon d'acquiescer la certitude d'un horrible malheur ? La pensée même que la jeune fille qu'il adorait pouvait être la proie d'un bandit n'excitait plus en lui de transports d'indignation ni de rage ; elle le terrassait et le consumait lentement. Il avait le triste regard, la muette mélancolie de ces hommes qu'une maladie mortelle a frappés, et qui ne s'abusent pas sur leur sort. Ses forces l'abandonnaient de jour en jour. Le plus souvent, il restait sur le pont, assis dans un grand fauteuil, et contemplant la monotone immensité des flots, et parfois il pleurait sans prendre souci de cacher ses larmes. Le capitaine Ledru, auquel il avait fait ses confidences, essayait en vain de le consoler, et lui reprochait l'état où il le voyait.

—Que voulez-vous ? lui répondait Armand. Je suis las ; je n'ai plus que la force de souffrir.

D'autres fois encore, il ajoutait :

—De toute façon, n'est-elle pas irrévocablement perdue pour moi ?

—Mais votre père ! Ne songez-vous plus à lui ? reprenait Ledru.

—Oh ! soyez tranquille, mon ami, disait Armand basse et sourde ; je le vengerai. Je ne mourrai pas avant d'avoir accompli mon devoir.

Un jour, le capitaine eut une inspiration heureuse.

—Voilà bien les jeunes gens, s'écria-t-il, toujours uniquement préoccupés de leurs amours et s'imaginant qu'il n'y a qu'une femme au monde ! Eh ! qui vous dit que le Brésilien se soit pris de passion pour miss Lucy ! Un homme qui a fait tous les métiers, qui a été négrier et pirate, se soucie bien d'une femme dans ce bas monde ! En enlevant l'*Argus*, il n'a eu, j'en suis sûr, d'autre désir que de se procurer de bonnes planches à mettre sous ses pieds, des munitions et des armes. Et, pour un négociant ruiné de son espèce, ce n'est pas déjà là une si mauvaise spéculation, il ne se sera même pas donné la peine de tuer personne. Il aura déposé le commandant Dormond, sir William et sa fille sur quelque point de la côte, ou tout simplement dans un youyou avec des galettes de biscuit et un baril d'eau, et il aura continué sa route sans plus s'inquiéter d'eux. Vous recevrez de leurs nouvelles ou vous les retrouverez sains et saufs au moment où vous vous y attendrez le moins.

Armand se leva avec vivacité et serra dans ses mains amaigries le bras du capitaine.

—Sur votre honneur, Ledru, s'écria-t-il, croyez-vous à la possibilité de ce que vous venez de me dire ?

—Pardieu ! répondit le capitaine avec l'admirable bon sens du cœur, car il comprit que ce jeune homme désolé ne demandait qu'à se rattacher à une espérance, si frêle qu'elle fût.

Il sembla, en effet, à Armand qu'un bandeau lui tombait des yeux. Passant avec rapidité d'un extrême à l'autre, il conçut à peine comment il avait pu jusque là se méprendre de la sorte. N'était-il pas naturel que la cupidité seule eût poussé le Brésilien à s'emparer de l'*Argus* ? Plein de cette pensée, il lui pardonnait presque, et s'il avait le bonheur de le rencontrer bientôt, il ne le menacerait pas de le livrer à la justice ; mais, à force de prières et à prix d'or, il le déterminerait à lui dire ce qu'il avait fait de ses victimes. Croyant déjà serrer dans ses bras son père et sa fiancée, il revint promptement à la santé, au courage, presque à la joie.

Ces illusions allaient être de courte durée, mais Armand était sauvé. Dorénavant il ne devait plus avoir de défaillances.

Vers le milieu de la traversée, à peu près, la goélette relâcha à Acapulco. Cette grande rade, où touchaient les galions espagnols, était alors déserte, et la mer bleue et transparente venait mourir en

petits flots d'argent sur le sable fin du rivage. Armand, pour prendre un peu d'exercice, était descendu avec l'embarcation qu'il envoyait faire de l'eau. Il se promenait sur la plage, quand il aperçut une fosse fraîchement remuée et surmontée d'une croix de bois noire. Sur la croix, il y avait ces simples mots : " Ci-git Pierre ", et au-dessous, ces trois grosses larmes blanches, que les matelots affectionnent dans les inscriptions tumulaires. Depuis qu'il était à la recherche de l'*Argus*, avait pris l'habitude de donner de l'importance aux moindres incidents. Ce nom français de Pierre le frappa.

Il y avait autour de lui plusieurs nègres, que la vue de l'embarcation avait attirés.

—Qu'est-ce que cela ? leur demanda-t-il en leur montrant la tombe.

—Ah ! dit l'un d'eux, hier un grand bâtiment est venu. Un matelot s'est baigné au bord de la mer et a été coupé en deux par un requin. Ses camarades l'ont enterré là.

—Et quelle forme avait ce navire ?

—C'était un grand navire qui arrivait du sud. Il avait trois mâts et un arrière tout rond.

—Si cet homme était un matelot de l'*Argus* ! se dit Armand. — Il faut que je le sache.

La goélette devait appareiller le soir même ; le départ fut remis au lendemain. A minuit, le jeune officier se rendit à terre avec le capitaine Ledru et deux matelots qui portaient des bêches et un fanal. La nuit était noire et sans lune, et il eut quelque peine à trouver la fosse. Ses hommes n'étaient pas sans terreur à la pensée de ce qu'ils allaient faire.

—Allons ! leur dit Armand.

Ils enlevèrent la terre avec précaution, mais ils n'eurent pas besoin de creuser longtemps. A deux ou trois pieds de profondeur, ils trouvèrent le corps, sur lequel Armand dirigea les rayons du fanal. Le ventre était ouvert par une large plaie ; une jambe manquait, et l'autre était à demi détachée du tronc. Le buste était vêtu d'un paletot semblable à ceux qu'on porte à bord des navires de guerre. Il y avait écrit sur les boutons : " Équipage de ligne. " La tête, très basanée pendant la vie, avait un peu pâli. Les convulsions de l'agonie l'avaient douloureusement contractée. Bien qu'immobile et froide, elle paraissait souffrir encore. Armand, accroupi près du cadavre, le regardait attentivement. Il lui semblait qu'il avait vu cet homme à bord du brick. Mais ses souvenirs n'étaient pas précis, et la mort, qu'il interrogeait, ne lui livrait pas ses secrets. Il eut alors l'idée de retrousser une des manches, et il vit sur le bras, tatoués en bleu, un cœur enflammé et ces deux mots : *Pierre*. — *Argus*.

Ainsi cet homme, mangé par un requin, et dont la fosse était creusée juste à l'endroit où le hasard de sa traversée faisait relâcher Armand, avait été un matelot du brick. Ce grand bâtiment, qui venait du sud, pouvait être l'*Argus* lui-même. Armand fit pieusement recouvrir le corps ; puis, sans perdre une minute, il retourna à bord et appareilla. Il espérait regagner les vingt-quatre heures d'avance que le trois-mâts avait sur lui. Mais ses efforts furent inutiles, et ce fut sans l'avoir rejoint qu'il arriva à San Francisco.

La rade était couverte de navires ; la ville se composait d'une multitude de maisons en bois. Une immense population cosmopolite de marins, de négociants et d'aventuriers, se pressait dans les rues. Tous ces hommes, la plupart armés, portaient sur leurs visages la trace des plus ardentes passions, résumées en une seule, la de l'or. Armand, qui se rendait chez le consul, les regardait avec une curiosité inquiète. A chaque pas il s'imaginait rencontrer le Brésilien. Le consul en était encore à la simple nouvelle du naufrage du brick. Armand le mit au courant de ce qui se passait.

—Si le trois-mâts barque, lui dit-il, est ici, il est probable que quelques-uns de ses hommes désertent. Je vous prierais donc d'afficher un avis promettant une forte récompense à celui qui donnera des nouvelles de l'*Argus*.

Le consul le lui promit et lui apprit que le *Vigilant* était en rade. Armand alla voir aussitôt le commandant. Cet officier avait fait d'infructueuses recherches et paraissait persuadé du naufrage de l'*Argus*. D'ailleurs, depuis quelques mois il n'avait pas quitté San Francisco, où il avait l'ordre de rester en station.

Alors, sans se décourager, Armand résolut d'examiner l'un après l'autre les nombreux bâtiments de la rade. Il passa toutes ses journées en embarcation, sentant à chaque instant renaître une espérance, et, à chaque instant, se trouvant trompé dans son espoir. Enfin, un jour, il découvrit un navire dans lequel il crut reconnaître le brick. Ce navire avait bien le signallement du trois-mâts barque : un mâât d'artimon ajouté, un roof à l'arrière et une poupe ronde, et cependant la carène fine et élancée d'un bâtiment de guerre. Le cœur d'Armand bondit dans sa poitrine. Craignant d'être remarqué, il se retira ; mais il revint la nuit même. Il comptait profiter du peu de surveillance qu'on exerce sur les navires de commerce et monter à bord sans être vu. Mais il eut à peine mis le pied sur l'échelle qu'une voix menaçante lui cria :

—Qui va là ?

—Je me suis trompé, répondit Armand, qui s'éloigna.

Un service si bien fait l'étonna, tout en le confirmant dans ses soupçons. Il était agité de tant d'émotions diverses, qu'il ne savait à quoi se résoudre. La pensée qu'il avait eue, pendant la traversée, d'acheter, à prix d'or, du Brésilien la révélation de son crime, lui parut à bon droit une folie. Après avoir longtemps réfléchi, il se décida à prier le commandant du *Vigilant* de l'accompagner à bord du trois-mâts, où ils pourraient faire telle perquisition qui leur plairait.

Ce trois-mâts, si bien gardé pendant la nuit, l'était fort peu pendant le jour. Quand le commandant et Armand y furent montés, ils eurent quelque peine à trouver un matelot. Ce matelot héla le second, qui était occupé à ranger des marchandises dans la cale. Celui-ci monta, et Armand tressaillit en l'apercevant. C'était un Anglais à cheveux et à favoris roux. Il crut voir l'homme que lui avait dépeint Antonio Perez. Toutefois Armand fut dérouteré par la physionomie honnête et calme du second.

—Je voudrais, dit le commandant du *Vigilant*, voir le capitaine du navire.

—Le capitaine n'est pas à bord. Il est parti avec la chaloupe, et ne reviendra que ce soir.

—J'ai, continua le commandant, des doutes sur la nationalité de votre trois-mâts. Je voudrais vérifier ses papiers.

Le second mena le commandant et Armand dans le roof. Les papiers étaient en règle. Le trois-mâts naviguait sous le pavillon de l'Amérique centrale, et était parti, deux mois auparavant, de Valparaiso, avec un chargement de madriers et d'outils de toutes sortes.

—Nous allons maintenant visiter le navire. Conduisez-nous.

L'Anglais ne fit pas d'objection ; il semblait regarder comme inutile de protester contre le droit de visite que s'arrogeait le commandant. Il fit lever tous les panneaux et ouvrir toutes les armoires qu'on lui désigna. Nulle part il n'y avait d'armes, et aucun objet ne portait la marque d'un arsenal militaire. Cependant ce navire, dont le faux-pont avait été coupé pour agrandir l'entrée de la cale, dont les baux étaient consolidés par des courbes en fer, n'avait pas l'apparence d'un navire de commerce. Le commandant du *Vigilant* en fit la remarque.

—Ce n'est pas étonnant dit l'Anglais, il a été effectivement construit pour être un brick de guerre. Le gouvernement de Guatemala l'avait commandé à Bordeaux ; mais après l'avoir fait venir, il n'a pas été assez riche pour l'armer, et l'a vendu au capitaine.

—Pourriez-vous me montrer l'acte de vente ?

—Oui, si je le trouve dans les appartements du capitaine.

Ces appartements étaient la seule partie du bord que les officiers français n'eussent pas encore visités. Armand y entra avec une agitation extrême. Il crut mettre le pied dans le petit salon de l'*Argus*. C'était la même disposition, mais les murailles étaient recouvertes d'une riche étoffe. La recherche de l'ameublement et divers objets trahissaient la présence d'une femme. On devinait toutefois que cette femme devait vivre à bord comme une étrangère. Son individualité n'était empreinte nulle part ; ce luxe était triste. Armand poussa un porte, et vit pendue à la cloison de longs peignoirs de différentes couleurs, sans taille, et ne gardant aucune forme de celle qui les avait revêtus.

—Le capitaine navigue donc avec une femme ? dit Armand d'une voix tremblante.

—Oui, répondit le second.

Il n'y avait à cela rien d'étonnant. Beaucoup de capitaines marchands emmenaient leurs femmes à San Francisco, et les entouraient d'un grand luxe.

L'Anglais avait ouvert le tiroir d'un petit guéridon, et avait présenté au commandant l'acte de vente, dûment en forme et revêtu de la signature du délégué du gouvernement de San Salvador.

—Tout est en règle, dit le commandant du *Vigilant* à Armand, et je ne vois rien qui puisse justifier vos soupçons.

—Il faudrait voir le capitaine et cette femme.

—Eh bien, nous les verrons, mais une autre fois. Je suis très occupé tous ces jours-ci.

Armand n'osa point insister auprès du commandant du *Vigilant* : il se tut. D'ailleurs la déception qu'il venait d'éprouver était si cruelle, qu'il ne savait plus s'il rêvait ou s'il était éveillé. Des mouvements intérieurs d'une extrême violence et mêlés de frissons, ébranlaient tout son corps. Une voix lui criait que c'était bien l'*Argus*, et il lui semblait que le bâtiment tressaillait sous ses pieds, comme s'il eut voulu se faire reconnaître de lui. Cependant, il n'y avait pas de preuve. Quelques matelots qui n'étaient ni Français, ni Brésiliens, le regardaient d'un air tranquille. Le commandant l'attendait. Il fallait partir ; il partit.

Arrivé à terre, Armand eut à peine pris congé du commandant du *Vigilant*, qu'il rencontra un domestique du consul. Cet homme le cherchait, et lui dit que son maître désirait le voir sur-le-champ.

Le consul reçut Armand avec un certain mystère, et l'emmena dans son cabinet :

—Voici, dit-il, la lettre que je viens de recevoir.

Armand lut ce qui suit : " Si M. Armand Dormond désire avoir des nouvelles de l'*Argus*, il n'a qu'à venir ce soir à minuit au monte de la rue del Tesero. Je serai au fond de la salle, dans le coin à droite. Qu'il prenne seulement des précautions, car nous serons probablement surveillés."

A minuit, Armand se rendit au monte. Le fidèle Ledru l'avait accompagné, mais il resta à la porte. Dans le monte, des tables étaient dressées et couvertes d'or. On jouait en buvant. Le plus grand nombre des hôtes du tripot avaient leurs revolvers auprès d'eux. A l'endroit que signalait la lettre, Armand aperçut un homme qu'il reconnut aussitôt pour l'ancien maître d'hôtel de l'*Argus*. Malheureusement, cet homme, qui lui fit plusieurs signes d'intelligence, était presque complètement ivre. Il taillait au baccarat, et ceux qui jouaient avec lui se pressaient autour de la table de manière à en interdire l'approche. Armand soupçonna quelque piège. Tout à coup, en effet, un joueur accusa le maître d'hôtel d'avoir triché. Celui-ci se leva en chancelant. Alors il fut entouré, poussé à travers la salle et entraîné au dehors. Armand s'élança, mais il eut de la peine à percer la foule, et n'arriva à la porte que pour entendre un coup de feu et voir trois hommes qui s'enfuyaient. Le maître d'hôtel, blessé, était étendu sur le sol.

Armand et Ledru, qui s'étaient approchés, le prirent dans leurs bras et le déposèrent sur une des tables du monte.

L'arrivée du blessé fit peu d'impression sur les joueurs dont quelques-uns seulement tournèrent la tête.

—Oh ! disait le malheureux, ils ne m'ont pas manqué ; mais je révélerai ce que je sais. D'abord, ils vont à Valparaiso ; et puis, ce pauvre commandant, ils l'ont... ils l'ont...

—Quoi ? demanda Armand en se penchant sur le mourant.

Une écume rougeâtre vint aux lèvres de celui-ci ; il fit un soubresaut convulsif et expira.

Armand et Ledru laissèrent là le cadavre. Ledru retourna à bord de la goélette, et Armand alla trouver le commandant du *Vigilant*. Il y avait loin du monte au port. En outre, le vent s'était levé et la mer était agitée. Le canot fut lent à faire le trajet de terre à bord. Il fallut ensuite qu'Armand éveillât le commandant, lui racontât ce qui venait de se passer, et le déterminât à se saisir immédiatement du trois-mâts barque. Ce ne fut qu'au point du jour qu'ils descendirent dans l'embarcation qui devait les conduire. Quant ils arrivèrent à l'endroit où le bâtiment suspect était mouillé la veille, ils ne le virent plus.

Armand poussa un cri de désespoir.

—Ah ! fit-il en sautant dans l'embarcation de sa goélette qui avait suivi le canot du *Vigilant*, il ne doit pas être loin encore !

En quelques minutes, la goélette fut sous voiles. Une fois hors de la rade, Armand perçut effectivement le trois-mâts barque qui courait vent arrière et faisait route dans le sud. Il s'élança sur ses traces. Pendant plusieurs jours, il le perdit de vue et le rejoignit tour à tour. Il semblait que ce bâtiment dont la marche était évidemment supérieure à celle de la goélette, consentit à se laisser poursuivre. Armand ne songeait plus à son père, ni à sa fiancée, dont l'un sans doute était mort, l'autre bien perdue ; il ne se sentait dans l'âme que les sauvages instincts du chasseur. Pourtant, à la hauteur de San Salvador, le trois-mâts, continuant de faire route au sud, disparut définitivement. Armand, qui comptait le trouver à Valparaiso, et qui désormais était sûr de le reconnaître entre mille navires, ne se découragea pas. Il eut même la curiosité de relâcher quelques heures à San Salvador, pour ajouter une preuve authentique aux preuves qu'il croyait avoir déjà de l'enlèvement de l'*Argus* ; car il ne doutait pas un instant que l'acte de vente présenté par le second du trois-mâts barque au commandant du *Vigilant*, ne fût dissimulé. Aussi son étonnement fut-il extrême quand il apprit que cette vente était très réelle. L'acte avait été passé par devant le consul Brésilien, qui lui assura connaître depuis longtemps don Roman Cabrera comme un très honnête homme. Armand fut dévoré d'une horrible inquiétude. S'était-il donc trompé sur le compte du trois-mâts barque, et n'avait-il été conduit que par un aveugle instinct de haine ? Ainsi cette fuite du navire qui avait suivi la révélation du maître d'hôtel, n'était qu'un simple hasard. Cette émotion extraordinaire qu'il avait ressentie n'était qu'un faux pressentiment ! — Parfois dans ce chaos d'appréciations, il sentait sa raison prête à lui échapper. Il n'éprouvait plus qu'un désir furieux d'arriver à Valparaiso, pour voir cesser une incertitude si horrible qu'il ne se jugeait plus capable de la supporter longtemps.

III

Ce fut un lundi matin qu'Armand arriva à Valparaiso. Le trois-mâts barque n'était pas en rade. Armand craignit seulement qu'il ne fût reparti. Chose étrange ! confiant dans les paroles du maître-d'hôtel mourant, il ne doutait pas que le trois-mâts ne fût venu déjà ou ne dût arriver. Il alla donc à terre visiter quelques négociants de ses amis, dans l'espérance qu'ils connaîtraient le Brésilien et pourrait lui donner des renseignements sur son compte.

—Don Ramon Cabrera ! lui dit le premier qu'il interrogea, mais il était ici il y a quelques jours. Il est allé faire une petite tournée aux îles Chincha, et doit être de retour ce soir pour le bal masqué du théâtre.

—Le connaissez-vous depuis longtemps ?

—Depuis une dizaine d'années.

—Et qu'en pensez-vous ?

—Mais c'est un intrépide marin, à demi aventurier, à demi marchand. Il est très large en affaires et mène une vie de prince. Il est à la fois le capitaine et l'armateur de son navire. Je crois qu'il fait un peu de contrebande ; on dit même qu'il a été négrier. Il est vrai que l'Afrique est bien loin. Et puis, de ce côté-ci de l'Atlantique, on n'est pas abolitionniste ; ce sont là des peccadilles. Au métier qu'il fait, il change souvent de navire et de pavillon, mais en restant dans la légalité.

Les autres personnes auxquelles Armand s'adressa lui donnèrent des renseignements identiques ; il en résultait que la moralité du Brésilien était fort douteuse, mais qu'il était très aimé pour le luxe de sa vie, et très considéré pour sa loyauté dans toute transaction commerciale.

Il était quatre heures, et Armand venait de faire part au capitaine Ledru de ce qu'il avait appris, lorsque le trois-mâts barque entra en rade. Il avait cette fois le pavillon américain. Il passa à quelque distance de la goélette et alla mouiller près du môle.

—Que pensez-vous de tout ceci ? dit Armand. Nous serions-nous trompés ?

—Non, répondit Ledru après avoir réfléchi quelques instants. Ce n'est pas pour rien qu'on a, pendant trois mois, des insomnies et de la fièvre. Pour moi, ce bâtiment est bien l'*Argus*. Seulement vous avez affaire à un dangereux bandit. Il est las de chercher à vous échapper, et il vient engager avec vous une dernière lutte d'audace et de ruse dans laquelle il espère dérouter vos soupçons, et, s'il est possible, les faire évanouir.

—Quel parti prendre ? demanda Armand. Et dire qu'il n'y a pas de bâtiment de guerre sur rade ! Si je le dénonçais au consul ou aux autorités chiliennes ?

—Cela ne servirait à rien. On ne l'arrêterait pas sur de simples présomptions. Sa conduite même prouve qu'il croit n'avoir rien à redouter de ce côté. Non, il faut vous servir contre lui de ses propres armes, lutter de ruse et d'audace. Il faut que vous puissiez fournir de son crime une preuve irréfutable, soit en provoquant la dénonciation d'un de ses complices, soit en vous assurant, par exemple, que miss Stanby est à son bord.

—Vous croyez donc qu'elle est entre ses mains ? murmura Armand en frissonnant. Vous croyez donc que mon père et sir William ont été assassinés ?

—Je le crains, dit le capitaine. Si je vous ai dit le contraire autrefois, c'était pour vous arracher à un lâche abattement.

—Ledru, dit sourdement Armand, j'ai envie d'aller m'emparer du trois-mâts.

—Et si, dans ce voyage qu'il vient de faire, il a pris ses précautions ! si miss Stanby n'est pas à bord ! Vous vous perdrez par cette tentative, à laquelle la frégate chilienne s'opposerait d'ailleurs. Tout le monde serait contre vous, il vous faudrait rendre compte de votre conduite, et, pendant ce temps, il partirait et vous ne le reverriez plus.

—Mais s'il échappe encore !

—Ob ! soyez tranquille ! Cette nuit même, je mouillerais la goélette en tête de rade, et, s'il voulait partir avant que nous eussions rien découvert, nous l'arrêterions alors au passage, quoi qu'il pût arriver.

Le soir, Armand alla au théâtre. Vers minuit, il se fit dans le bal une certaine rumeur. C'était le Brésilien qui venait d'entrer. Cet homme, grand et fort, était une sorte de colosse. Ses cheveux, qu'il portait longs, tombaient sur ses épaules. Une admirable barbe noire lui couvrait la moitié du visage. Sa mise était d'une excessive et fastueuse recherche. Il distribuait en marchand de nombreuses poignées de main, et donnait le bras à une femme en domino noir.

La vue de cette femme fit tressaillir Armand. Il crut reconnaître sa taille, sa démarche. Lucy en supposant que ce fût elle, se serait

donc résignée. Il fendit la foule pour l'examiner de plus près. Mais il sembla que le Brésilien vint au-devant de ses désirs. Il s'éventa avec son mouchoir et engagea cette femme à ôter son masque. Elle l'ôta. Armand respira : ce n'était point miss Stanby.

Le lendemain, il s'était levé tard et achevait de déjeuner, lorsqu'on lui annonça la visite du Brésilien.

—Monsieur, lui dit celui-ci, je suis le dernier arrivé en rade, et je viens vous présenter mes devoirs.

Ils causèrent de choses indifférentes, et Armand lui montra sa goélette.

—C'est un joli navire, dit le Brésilien. Mais tenez, ajouta-t-il avec bonhomie, on fait mal connaissance de la sorte, en plein jour. Faites-moi l'honneur de venir ce soir dîner à mon bord.

Armand accepta. Il était résolu à suivre les avis du capitaine Ledru. A six heures, au moment même de son arrivée, le Brésilien l'introduisit dans la salle à manger. La table était richement servie ; il y avait trois couverts.

—Pour que le repas soit un peu plus gai, dit don Ramon, je vous fais dîner avec la jeune fille que j'accompagnais au bal.

Cette jeune fille était jolie. Armand soupira en la regardant. Elle ressemblait vaguement à miss Stanby, dont elle avait la taille svelte et les abondants cheveux noirs. Il mangea peu et ne prit part à la conversation qu'avec de grands efforts. Quant à don Ramon, il était parfaitement heureux et buvait beaucoup. Au dessert, il se renversa dans son fauteuil.

—Éh bien, dit-il, c'est une belle vie que celle de capitaine marchand, quand on sait la mener. Une bonne table, des aventures et des voyages ! C'est la véritable existence que de lutter avec les éléments et la fortune, quand on peut triompher des uns et se rendre l'autre favorable. Il est vrai qu'il y a parfois des risques à courir. On ne fait pas toujours des voyages comme celui-ci, où je viens de porter aux habitants de San Francisco de l'argent monnayé qu'ils m'ont rendu en lingots. Il est plus difficile de déterminer les Mexicains à laisser sortir de leur pays leurs piastres à colonnes. Mais j'ai un superbe équipage. Je veux que vous le voyiez. Le café n'est pas encore venu, et vous aurez la surprise d'un agréable spectacle.

Armand et le Brésilien passèrent de la salle à manger dans le faux-pont. Trente hommes, de tous les pays, d'une remarquable vigueur et tous armés, se tenaient sur deux files. Armand eut la curiosité de voir leurs armes. Elles étaient de fabrication anglaise et de première qualité.

—Voilà dit le Brésilien, qui est aussi bon à montrer à ses amis qu'à ses ennemis. Mais aujourd'hui et à Valparaiso, je n'ai que des amis, ajouta-t-il en scuriant.

Ils firent le tour du navire et rentrèrent dans la salle à manger.

—Je ne sais vraiment, monsieur Dormond, dit en riant don Ramon, quelle idée m'a pris de vous montrer mon trois-mâts. J'ai oublié que vous l'aviez visité du haut en bas à San-Francisco et dans le plus grand détail. Avouez que vous aviez alors quelques soupçons sur le métier que je faisais.

—J'en avais, dit Armand, qui, à cette brusque sortie, ne put dissimuler son émotion ; et, si je n'avais vu à San-Salvador l'acte de votre navire, continua-t-il en regardant fixement le Brésilien, je jurerais encore que ce bâtiment est l'*Argus*.

—Monsieur, répondit avec gravité don Ramon, je connais et je respecte le malheur qui vous a frappé. Il est naturel qu'un fils qui cherche son père, qu'un amant qui cherche sa fiancée ait des soupçons. Mais je ne voudrais pas vous en voir conserver d'inutiles. A partir d'aujourd'hui, mon navire vous est ouvert. Venez-y à quelque heure que ce soit. Fouillez-le, interrogez mes hommes. Je serai le premier à vous aider dans vos investigations.

On vint avertir Armand que son canot l'attendait. Le malheureux jeune homme ne savait plus plus que penser. Il se laissa conduire par don Ramon jusqu'à l'échelle. Là, le capitaine lui tendit la main. Machinalement, il allait la prendre, lorsqu'un cri épouvantable, un cri d'appel suprême et désespéré, sortit des profondeurs du navire et monta jusqu'à lui. Armand tressaillit de la tête aux pieds, comme sous un choc électrique.

—Qui a crié ? dit-il.

—En effet, balbutia le capitaine, qui avait perdu tout son sang-froid, quel homme a pu crier de la sorte ?

En ce moment, le second parut au panneau.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

FÊTE MASQUÉE

VALE

POUR PIANO

JULES BERTAIN

Mouvement de Valse

rit. - - - A tempo

Tempo rubato

(A suivre.)

4

Tempo

1

VALSE ROMANTIQUE

AUGUSTE PIERRRET

Op. 15

Pas trop vite - Souple et enlaçant

PIANO

Musical notation for the beginning of the waltz, featuring piano dynamics and a 'léger' marking.

Musical notation for the first system of the piano accompaniment.

Musical notation for the second system of the piano accompaniment.

Musical notation for the third system of the piano accompaniment, marked 'très légèrement'.

Musical notation for the vocal line, marked 'Canto'.

Musical notation for the piano accompaniment, marked 'p'.

Musical notation for the piano accompaniment.

Musical notation for the piano accompaniment, marked 'Cresc' and 'mf'.

Musical notation for the piano accompaniment.

Musical notation for the piano accompaniment, marked 'Cresc' and 'p'.

Musical notation for the CODA section, marked 'CODA'.

Les Lynchages aux Etats-Unis

Cinq Italiens ont été lynchés, il y a quelques mois dans l'Etat du Kentucky.

Cette abominable application de la barbare coutume de justice populaire, qui a survécu à l'origine de la colonisation du pays nouveau, en Amérique, n'est pas un cas particulier. Elle n'est, en réalité, que la répétition d'une série de faits analogues dont les Italiens sont périodiquement victimes : en 1891, quatorze Italiens furent lynchés à la fois, à la Nouvelle-Orléans, par une population furieuse et inconsciente ; en 1895, quatre autres arrachés à la prison où ils étaient détenus et sommairement exécutés.

On ne saurait assez exécuter d'aussi odieux attentats au droit et à la vie des gens. Mais n'est-ce pas un signe des temps que l'espèce d'indulgence avec laquelle ces actes de barbarie sont traités par la même presse étrangère, — celle d'Italie comprise — qui, au nom de l'humanité et de la justice, a mené, pendant deux ans, contre la France, en faveur de Dreyfus, une campagne violente jusqu'à la folie ? N'insistons pas.

Ce qui est particulièrement frappant dans les fréquents lynchages qui ont lieu, en Amérique, c'est qu'ils nous montrent que, malgré l'accroissement de la prospérité matérielle des Etats-Unis, le respect de la loi ne progresse pas en raison du développement de la richesse de la société.

* * *

On prétend que cette licence, cette insoumission à la loi est caractéristique des territoires colonisés de fraîche date. C'est là l'excuse que la plupart des Américains donnent au "lynchage". Mais quelques uns vont plus loin et traitent le lynchage comme s'il s'agissait d'une méthode de justice dépourvue de caractère tetchinique et qui n'est pas trop à blâmer.

— "Quelque répugnante — dit un écrivain américain des plus réputés, M. Bryce — qu'elle semble aux Européens, la loi de Lynch est fort éloignée de la violence arbitraire. On en abuse rarement et son application se fait généralement avec une certaine régularité de formes et un certain esprit d'équité."

Et M. Bryce explique que ce procédé expéditif supprime une foule de vieilles formules de la justice en Europe, qui seraient d'une difficile application dans des pays neufs, à population clairsemée, où les fonctionnaires judiciaires manquent, où la police est insuffisante et où son organisation coûterait trop cher pour les services qu'elle serait appelée à rendre.

Les faits, toutefois, prouvent que cette apologie ne tient pas debout. Sans entrer dans les détails, il suffit de se reporter aux cas de lynchage de la Nouvelle-Orléans. Dans ces circonstances, la loi du Lynch n'a pas été appliquée dans un district de frontière sauvage, mais dans une cité capitale d'un Etat et grand centre commercial.

Un écrivain anglais, M. Freeman, donne, dans la *Revue d'Edimbourg*, une intéressante et curieuse explication du fait. Il y voit une sorte de conséquence des lenteurs et des incertitudes de la loi.

"De plus, ajoute-t-il, la magistrature ne possède pas la vraie confiance du peuple. Ces choses, par elles-mêmes, tendraient fortement à affaiblir l'esprit de droiture d'une société. Quand il s'y joint le fait d'une population grossière et d'un *flot d'émigration* contenant des individus en révolte contre la loi, on réunit tous les éléments vraisemblablement de nature à produire un état chronique d'illégalité et de licence."

* * *

Or, à tort ou à raison, les Américains considèrent comme gens des moins estimables les Italiens qui entrent pour les deux tiers dans le *flot d'émigration* auquel les Etats-Unis servent en quelque sorte de point d'atterrissement.

Voici la peinture, sûrement poussée au noir, que le *New-York Weekly Post* faisait naguère des colonies d'Italiens établis en Louisiane :

"Ce sont, en général, les plus misérables coquins que l'on puisse trouver. Beaucoup d'entre eux n'ont d'autres moyens d'existence que le larcin ou le vol et souvent le crime. Ceux qui s'emploient dans quelque industrie avouable éliminent ou supplantent les Amé-

ricains et leurs compatriotes même par la menace du meurtre. C'est ainsi que, à la Nouvelle-Orléans, ils accaparent et monopolisent, ou peu s'en faut, l'arrimage des navires, la vente du poisson et deux ou trois commerces. Contrebandiers et pirates, ils font avec une rouerie sans égale le trafic des objets de contrebande et de marchandises isolées.

"Les immigrants napolitains et siciliens sont, d'ailleurs, presque toujours des *water-dogs*, des chiens allant à l'eau incomparables.

"Ils s'élancent intrépidement sur la mer, dans des embarcations auxquelles un Américain ne se fierait pas. Ils vont et viennent, font un commerce de troc actif et lucratif avec les îles du golfe et même avec les Antilles, mais sans qu'on sache au juste si les fruits et les autres marchandises dont ils approvisionnent le marché de la Nouvelle-Orléans sont bien ou mal acquis.

Il est facile de comprendre que beaucoup d'Italiens se sentent profondément blessés et dans leur personne et dans leur orgueil national par de semblables injures. De là entre Américains et Siciliens des querelles que ceux-ci dénouent par des coups de couteau auxquels il est répondu par d'odieux lynchages.

* * *

Il est étrange qu'un peuple qui a la prétention d'être plus attaché que tout autre à "la loi seule" (*a law abiding people*) permette des actes d'une barbarie d'autant plus révoltante dans un certain sens qu'elle est voilée d'un semblant de justice.

Les imperfections de la loi américaine expliquent, dit-on, les violations dont elle est l'objet fréquent.

Il n'est pas incontestable que le caractère fédéral de la République des Etats-Unis est une cause de retard indéfini dans la mise en jugement des criminels et leur facilite les moyens d'échapper à la justice. Une personne qui commet un crime dans l'Etat A, et qui, avant d'être arrêtée, se transporte dans l'Etat B, doit être jugée dans l'Etat A. Mais pour qu'elle puisse y être jugée, il faut passer par la procédure d'extradition d'Etat à Etat ; — procédure interminable comportant un exposé de l'affaire, un acte d'accusation, des déclarations écrites et affirmées par serment etc. . .

L'énorme développement des communications par chemin de fer a fait de cette procédure un empêchement plus grand encore aux voies de la justice.

Voilà pourquoi, ajoute-t-on, nombre de gens, jugeant inutile de s'en fier à la police et à la magistrature, sont amenés, dans certaines circonstances, à faire eux-mêmes justice.

Une autre conséquence du caractère fédéral de la constitution, c'est l'absence d'uniformité dans la loi pénale. Dans certains Etats, la peine de mort existe ; dans d'autres, sans compter des *chinoiseries* judiciaires qui, comme celle que je vais rapporter, fourniraient matière à opéra-comique, la peine de mort est abolie.

Au commencement de 1892, un nommé Harris comparut, à New-York, devant le jury, sous la prévention d'avoir assassiné sa femme. Le médecin qui avait donné ses soins à la victime fut cité en témoignage ; sur quoi, l'avocat du prévenu souleva l'objection que le témoignage ne pouvait être admis sans l'autorisation du représentant de la personne soignée par le médecin. Cette personne était le prévenu lui-même, lequel, naturellement, refusa son consentement (*New-York Herald du 15 janvier 1892*).

Mais on aura beau invoquer les imperfections de la loi qui font échec à la condamnation des coupables ou à leur châtement, quand ils sont condamnés, le lynchage qui semble si difficilement s'extirper des mœurs américaines n'en reste pas moins ce qu'il est ; un acte de barbarie primitive. Elles expliquent tout au plus qu'une loi est traitée avec indifférence, sinon avec mépris, quand elle ne satisfait pas aux besoins de justice et de protection d'une population, et si, par surcroît, elle est faussée dans son esprit et dans sa lettre.

THOMAS GRIMM.

PARABOLE

C'était le printemps ! La nature riait, les oiseaux, les arbres, le tendre gazon, toutes choses enfin riaient.

— Pourquoi riez-vous ainsi, demandait mélancoliquement le poète qui errait dans les champs.

— Regarde, cria gaiement la nature, désignant le premier chapeau de paille de la saison, n'est-ce pas vraiment ridicule ?

NÉO-SENTIMENTALITÉ

Boulevard. — Ne pensez-vous pas que Mademoiselle Ladouceur chante ce soir avec beaucoup de sentiment ?

Roulevard. — Oui, elle doit se sentir très mal.

TOUT SE TIENT

Les belles plumes font les beaux oiseaux et aident à faire les beaux chapeaux.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant
 298 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

BAGUE Faite d'un véritable chat de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c, franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habille ment fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1688 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

PAS LES APPARENCES

Bibi. — Je lui ai entendu dire à la classe d'hier qu'il aimait à voir les enfants s'amuser...
Toto. — Vraiment il n'en a pas l'air.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
 2116 Ste-Catherine,
 MONTREAL.
 Agents demandés.

Librairie Française

JULES PONTY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et *L'Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 15 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

PLAISIR
 Miroir Convexe — fait paraître malgré les yeux gras et gras les yeux maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus curieuse qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés.
 Johnston & McFarlane,
 71 Rue Yonge, - - - - - TORONTO, CAN.

Dans un magasin de dixième ordre :
 —Voilà un parapluie que j'ai à peine ouvert trois fois et qui est déjà hors d'usage. Vous me l'aviez pourtant vendu comme un article-réclame.
 —Eh bien! vous voyez que j'avais raison... vous réclamez.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

A. Dumas

PHOTOGRAPHE

MONTREAL

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Un indiscret est une lettre décachée que tout le monde peut lire.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
 de l'Abbaye de Soulaac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
Maguelonne
 Dom

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.
ROYER & ROUGIER FRERES - 1897, Rue Notre-Dame, Montreal

L'HOMME QUI A TROP D'IDÉES



I

—Ciel ! Mes idées se pressent, se bousculent... Ma tête est trop petite pour les contenir... Je sens que mon cerveau va éclater !...

PETITES OUVRIÈRES

*Elles vont dans la rue en bandes provocantes
Bras dessus, bras dessous : un rire frais, joyeux
S'échappe de leur bouche ou brille, merveilleux,
L'ivoire pur et blanc des quenottes tentantes.*

*Elles vont lentement, jasant à qui mieux mieux,
Causant de tout, de rien, si folles, si charmantes,
Et leur babil léger, phrases insouciantes,
S'épand en longs éclats sous le ciel radieux.*

*Elles critiquent tout, les espérilles mutines,
Les chapoteux trop chargés, les robes trop mesquines
Et les fâcheux rôlant en leur marche sans but :*

*Et si l'un d'eux, hardi, dans l'oreille tant fine
Murmure un compliment, une phrase badine,
En riant de plus belle, elles répondent : Zut !*

UN TÉMOIN

On regarde lutter deux colosses dans un établissement de variétés.

—Très fort le lutteur de droite, dit un spectateur, on ne doit pas le démonter facilement.

—Peuh ! répond un autre, je l'ai vu toucher plusieurs fois déjà.

—Allons donc !

—Oui... je suis le caissier de l'établissement.

ENTRE MÉTISSSES

Paméla.—Ah ! c'est la lettre de ton nègre ! mais qu'est-ce que c'est que toutes ces taches d'encre ?

Fédora.—Bête ! c'est pas des taches d'encre, c'est ses larmes !

PENDANT UNE ÉMEUTE

Un provincial.—Qu'est-ce que ça veut dire : mettre sabre au clair ?

Un parisien.—Ça veut dire qu'ils vont taper à tort et à travers dans le tas, sans y voir.

PAS TANT QUE ÇA

Le spiritualiste.—Ils y tiennent, les zéloteurs de Darwin, et ils soutiennent que l'homme social actuel est réellement descendu du singe.

La naturaliste.—Ah ! pas si descendu que ça. Pour mon compte, j'en connais pas mal qu'on pourrait prendre pour ses ancêtres.

ANNONCE COMMERCIALE

—Toute personne qui prouvera que mon tapioca est nuisible à la santé en recevra gratuitement trois boîtes.

TROUBLES IMAGINAIRES

Pat.—Ce pauvre Casey est toujours dans le trouble. Après son accident de tramway, il a eu coup sur coup les fièvres, l'appendicite et le rhumatisme musculaire. Aujourd'hui il est retenu au lit par une angine, et quand il sera sur pieds, il subira son procès pour le meurtre de Callahan.

Costigan.—Pshaw ! Tout cela, c'est des troubles imaginaires... S'il était marié, donc !

PAS L'ARTICLE

—J'ai appris que vous aviez besoin d'employés, et comme j'ai été un de vos clients, que j'ai pris de toutes les valeurs que vous avez émis, j'ai pensé...

—Inutile, monsieur, inutile ! il me faut des employés intelligents.

L'AUTORITÉ

—Oh ! papa, si on peut oser ! s'écrie la belle Angèle en voyant son père entrer brusquement et retirer les bras de l'amoureux de la position où ils se trouvaient.

—Tu sauras, ma fille, répond le père, que dans ma maison, c'est moi qui suis le censeur de... la presse.

TEMPORAIRE

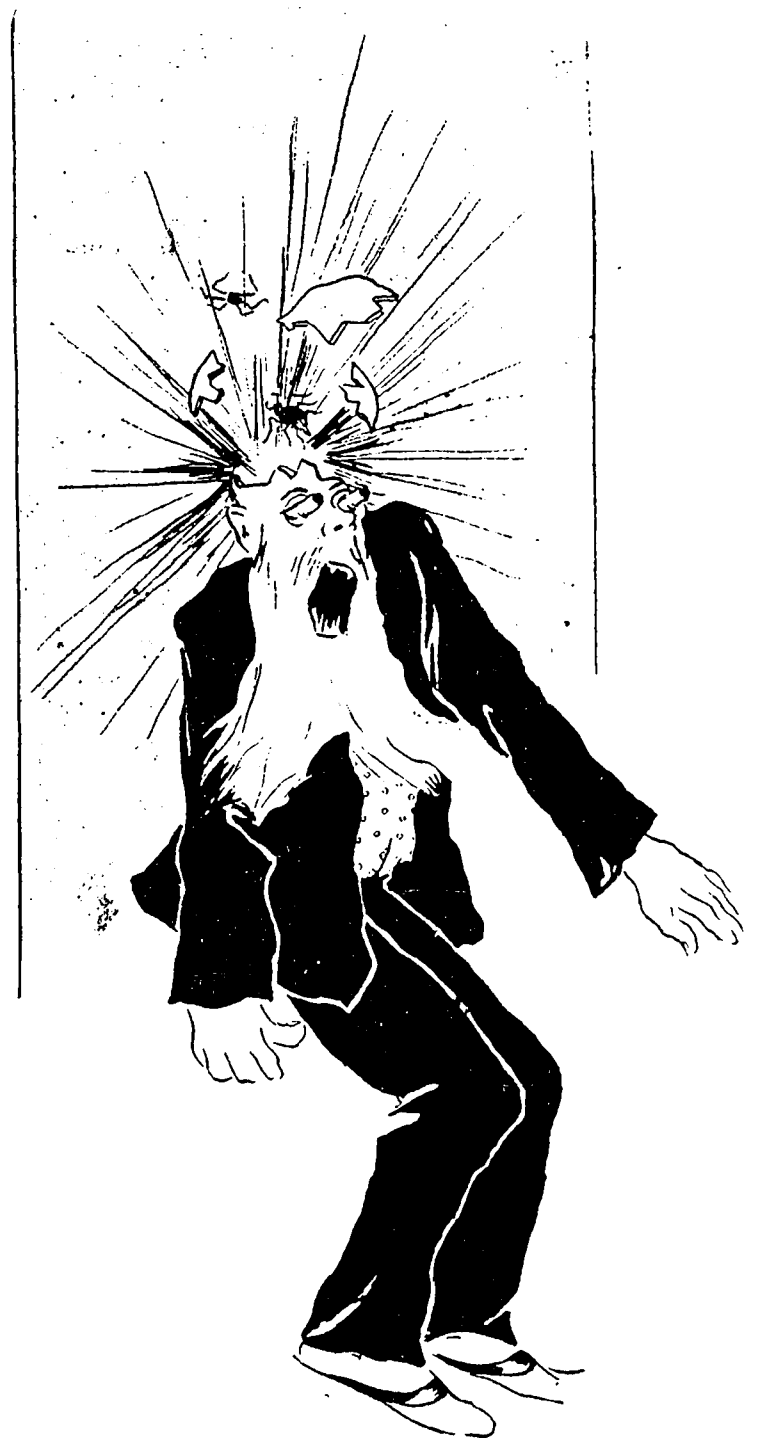
Elle.—Pourquoi dire que le divorce ne produit qu'un soulagement temporaire ?

Lui.—Parce que la plupart se remarient.

ENTRE JEUNE MARIÉES

—Quand une femme aime réellement son mari, elle doit lui donner tout ce qu'elle a.

—Quel plaisir cela va faire à ton George et à ses créanciers !



II

—Vlan ! Ça y est !!!

L'INVITATION A LA VALSE — (Suite et fin)



II

Si M. Latape demandait l'invitation à la valse avec tant d'insistance, c'est qu'une diablesse de puce le mordait cruellement et qu'il avait besoin de se gratter plus à son aise.

Oas Rebelle Guéri par le Vin des Carmes

La lettre suivante a été reçue de l'épouse du chef de la maison Jos. Gauthier & Frère, peintres-décorateurs, rue St-Joseph :

Québec, 23 février 1900.

MM. A Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs, — Depuis un an, je souffrais de dyspepsie, et pour me débarrasser de cette maladie si ennuyeuse et si souffrante, j'ai essayé tous les traitements recommandés. Je me suis servi de plusieurs vins médicinaux sans aucun résultat satisfaisant. Dès que votre Vin des Carmes est apparu sur le marché, j'ai été l'une des premières à en faire usage. Je puis dire, en toute sincérité, que j'en ai obtenu une amélioration notable et rapide. Aussi, je continue à prendre le Vin des Carmes avec la certitude que ce vin seul me guérira. Veuillez me croire, etc.

Mme JOS. GAUTHIER,
de Jos. Gauthier & Frère, peintres.

M. de Zède en train de se raser.

— Comme c'est curieux, dit-il à un ami qui est venu le voir. Mes cheveux sont tout noirs, et ma barbe est blanche!

— C'est que, probablement, répond l'ami, que ta mâchoire a plus travaillé que ta tête.

**

— Docteur, j'ai essayé de tous les verres pour myopes, jusque et y compris le zéro. Je ne trouve plus de numéro assez bas. Que faire?

Un colon du Congo français, M. Bouysson, demandait un jour à un nègre d'où il pensait qu'il était venu, lui Européen. Voici ce que répondit le Bam oula.

— Tu habitais dans l'eau, et c'est parce que tu y es resté longtemps que tu es devenu blanc. Mais tu t'ennuyais là-dedans, et alors tu es venu sur la terre.

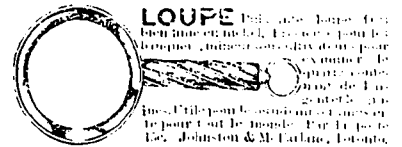
— Mais pourquoi t'imagines-tu que c'est l'eau qui m'a rendu blanc?

— Quand nous sommes morts, nous autres noirs, et qu'on nous jette à la mer, ne devenons-nous pas blancs au bout de quelques jours?

Et en effet, les cadavres des nègres deviennent blanchâtres dans l'eau par suite de la décomposition des chairs. Bamboula ne manquait pas d'une certaine logique.

Qu'allez-vous faire de ce jeune corbeau?

Je ne le quitterai pas de l'œil, pour m'assurer si, comme on le dit, ces bêtes-là vivent cent-cinquante ans!



BOITE DE TRUCS.
Illusion étonnante et agréable. Ôtez le couvercle et la boîte paraîtra remplie de bons. Répétez de nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le desirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste les Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Les Personnes Epuisées

Les personnes épuisées par un travail excessif du corps ou de l'esprit, affaiblies par les maladies aiguës ou chroniques trouveront les PILULES DE LONGUE VIE DU CHAMPSRE BONARD le spécifique garanti pour rendre au système la vigueur épuisée.

Les bibliothèques sont comme les boutiques d'apothicaires; beaucoup de poisons et peu de remèdes.

Une maxime de Verplumot :
— Ne donnez jamais d'acompte à vos créanciers. Comme les mauvaises herbes, plus on les arrose, plus ils repoussent.

HEMORROIDES

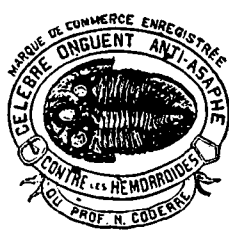
Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



VOUS VOUS METTEZ AU LIT

pour dormir et vous reposer, afin de pouvoir travailler le lendemain. IL EST IMPOSSIBLE pour vous de vous reposer comme il faut sur un matelas plein de bosses, et vous devriez ou bien le faire refaire ou bien vous en acheter un neuf.

Nous pouvons refaire votre matelas dans notre propre fabrique ou vous en vendre un neuf au plus bas prix possible.

Voyez nos Matelas Spéciaux tout en crin de \$10.00

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle	\$0.50 le flacon
Moyen	0.75 "
Grand	1.00 "
SAVON SIMON	0.50
POUDRE SIMON	0.50

ET POUR CAUSE !



—Alors, comment rentrerons-nous après l'entr'acte si vous ne nous donnez pas de contremarque ?
L'employé.—Inutile, Monsieur, Madame, je vous reconnaitrai.

LE PROGRÈS

“ Qui donc es-tu, jeune homme aux cheveux blonds, dont le pied si fin est élégamment chaussé de bottines vernies, et dont le pardessus jaune laisse passer par une petite poche la corne brodée d'un mouchoir rose et parfumé ?

—Je suis le progrès ; jadis, avant ma naissance, les hommes étaient vêtus de peaux de bêtes ; ils se fatiguaient à bêcher la terre ; maintenant nous avons des machines qui d'elles-mêmes remuent le sol, coupent les épis de blé, les lient en gerbes ; tout mon travail consiste à calculer le rapport de mes champs, dont d'autres ont la direction... ”

“ Toi qui passe, là-bas, avec ton gilet de lustrine, ton pantalon de velours usé et rapiécé, la casquette sur le front, les mains noires, où vas-tu... ”

—Je vais vers cette ville, d'où s'élève un nuage de fumée. Je suis le progrès, vois-tu ; je vais chercher dans la nature les métaux et les pierres ; le travail est dur parfois : j'entaille le sol, et je le meurtris de mes outils, et j'en rapporte toujours un morceau. De ces morceaux j'ai fait d'admirables machines, pesantes et massives, imposantes par leur grondement sinistre ; j'ai fondu des sabres, des fusils, des canons ; j'ai bâti de vastes ponts ; j'ai élevé des temples à Caligula et à Néron. Je suis le progrès : grâce à moi, ces villes s'étendent sans cesse ; je rêve d'absorber la Nature dans le ventre de mes machines... ”

“ O toi qui vas, triste parmi les prés, laissant traîner ta robe sur l'herbe mouillée, fillette, arrête-toi. Où vas-tu ? ”

— Comme ton visage est serein, voyageur ! Tu ne sens ni les parfumeries, ni les âcres fumées des villes ; tu es simple et tu parles simplement. Moi, je suis la Nature ; je suis toute fillette, vois-tu, et pourtant j'étais géante jadis... Le progrès terrible me repousse toujours ; il me refuse l'amour et je ne vis que par l'amour. Il me meurtrit pour trouver en moi de quoi déifier un tyran ou de quoi tuer les hommes. Ou s'il me laisse vivre, il me regarde sans affection, et ne cherche en moi qu'une source de fortune. Je suis malheureuse de me voir méconnue... ”

Mais tu pleures : qui donc es-tu, voyageur, que peut attendre ma destinée ?

—Je suis l'homme futur. ”

GEORGES BOUYER.

SA FORCE

Bouveau.—J'ai entendu la conférence de ta femme, l'autre jour. Sa puissance de diction est réellement étonnante.

Rouveau.—Oui, mais ce n'est rien comparé à sa puissance de contradiction. C'est là qu'elle se montre vraiment insurpassable.

UNE LEÇON

Un boulanger avait depuis quelque temps pris l'habitude de diminuer tellement la grosseur de ses pains qu'une ménagère résolut de lui donner une petite leçon, et voici ce qui arriva un bon matin. Le boulanger venu pour faire sa livraison sonna comme d'habitude.

—Qui est là ? demanda-t-on à l'intérieur.

—Le boulanger.

—Que voulez-vous ?

—Vous donner votre pain.

—Passez-le par le trou de la serrure.

PRÉCOCITÉ DE MIMI

Mlle Mimi est entrée avec sa poupée dans le tramway. Soudain, la mère n'apercevait plus le jouet :

—Qu'as-tu fait de ta poupée ?

Mimi, à voix basse et en faisant les gros yeux :

—Je la cache sous mon collet pour qu'on ne lui fasse pas payer sa place.

LE MONDE RENVERSÉ

Un abbé pêchait à la ligne ;

Un garde vint qui lui faisait signe :

—Allez-vous-en, monsieur l'abbé,

Vous pêchez en temps prohibé.

L'abbé s'en va, non sans réplique :

—Mon Dieu, mon Dieu, quelle boutique

Que cette affreuse république !

Tous les droits y sont pervertis,

Car voilà les gardes champêtres,

Par un épouvantable abus,

Qui maintenant disent aux prêtres :

Allez et ne pêchez plus.

DÉGOUTÉ

Deux ivrognes s'en vont tibulant. L'un dit à l'autre :

—Je ne sais pas si t'es comme moi... mais le mois de mars me dégoûte, les jours sont tout le temps gris !

EN COUR

Le juge.—Dites ce que vous savez.

Le témoin.—Mais dame ! je sais lire... l'imprimé, et signer mon nom !

L'ARTICLE MÊME

Madame.—Tiens, cher, j'ai reçu aujourd'hui un beau diplôme sur parchemin du Collège Culinaire, et j'ai confectionné ceci pour toi. Devine ce que c'est ?

Monsieur (un morceau d'omelette entre les dents).—Le diplôme !

UN ÂVEU



Le commis.—Cette étoffe à 29 cents est la meilleure sur le marché...
La cliente.—Et celle de 35 cents ?

Le commis.—Je vous avouerai qu'elle est encore meilleure.

MODÈS PARISIENNES



PALETOT SAC DEMI-LOURD.

PERLES DE ROMANS

... Les joueurs se passaient la main de main en main.
 ... La marquise poussa un profond soupir dans sa langue maternelle.
 ... Le pauvre bon chien ne disait rien quand on le battait.
 ... —“ Si ma femme doit être veuve un jour, disait-il dans sa solitude, j'aime mieux que ce soit de mon vivant.”
 ... Le malfaitour laissa échapper un juron et le couteau qu'il brandissait.
 ... On le voyait sans cesse parcourir les routes, à cheval sur un âne.
 ... L'officier fit fermer le ban et ouvrir le feu ; mais le pauvre soldat était tellement altéré qu'il but un verre d'eau dans son casque.
 ... Le vieux rentier lisait le *Temps* pour passer le sien.
 ... Il se cassa une jambe en courant à sa ruine.
 ... Il avait le cœur sur la main et l'autre main sur la conscience.
 ... Le débiteur mit un timbre de dix centimes pour l'acquit de la facture et de sa conscience.
 ... Il passait chaque jour de longs moments, arrêté devant la boutique, contemplant avec ivresse la jeune fille assise à son comptoir ; mais il se désespérait de ne pouvoir lui parler, tout au moins attirer son attention. Un jour, cependant, il prit une grosse pierre et la lança dans la devanture qui vole en éclats.
 La glace une fois rompue, ils ne tardèrent pas à lier connaissance.

L'ÉTERNELLE BELLE-MÈRE

Zède est très monté contre sa belle-mère et se répand en récriminations.
 —Je t'assure, mon ami, dit Mme Zède, que tu connais mal maman...
 Il y a deux femmes en elle.
 —Sapristi ! se récrie Zède. C'est déjà bien assez d'une.

PITIÉ MOTIVÉE

Un Russe de distinction, le prince S***, qui avait vécu plusieurs années parmi les Anglais, s'écriait, à son retour :
 —Mesdames et messieurs, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a passé trois cents dimanches de sa pauvre vie à Londres.

PLUS RIEN A DIRE

Lui.—Je suis venu vous demander la main de votre fille !
Le père.—La main de Marie !
Lui.—Oui ; c'est une simple formalité, je le sais, mais j'ai pensé qu'il vous serait tout du même agréable de me l'imposer.
Le père.—Comment cela... une simple formalité !...
Lui.—C'est ce que j'ai dit.
Le père.—Et puis-je vous demander qui a estimé que c'était une simple formalité ?
Lui.—C'est la mère de Marie !
Le père.—Sa mère ? Oh ! alors, c'est parfait, je n'ai rien à dire là-dessus.

AUX OBÈQUES

Dans l'appartement presque obscur et bourdonnant du chuchotement des voix, la foule des amis entoure de salutations et de condoléances le veuf dont on pressent cependant que la douleur ne sera pas éternelle.
Lui, néanmoins, est très ému ; et tirant à lui, de ses deux mains gantées de suède noir, un vieux camarade qui s'approche, il lui murmure à l'oreille, en reniflant une larme :
 —Dur moment à passer, mon pauvre vieux. On sait ce qu'on perd... On ne sait pas ce qu'on aura...

ENTRE JEUNES FEMMES

Julie.—On ne peut pas dire que mon mari soit contrariant : que je dise noir, que je dise blanc, il répond toujours : *Amen*.
Berthe.—Ça prouve l'aménité de son caractère.

LA QUESTION DES CHEMINS DE FER

Fabien.—Il faut absolument trouver le moyen de rendre les catastrophes impossibles.
Gatien.—Que l'on prenne exemple sur les bons théâtres d'opéra, où toutes les voix sont doublées pour parer aux accidents.

DÉRIVATION

—Voyons, franchement, votre vin blanc doux c'est du vin blanc d'où ?
 —Je vais vous dire, le patron fait ce vin-là lui-même et comme il s'appelle Blandoux il l'a baptisé de son nom.

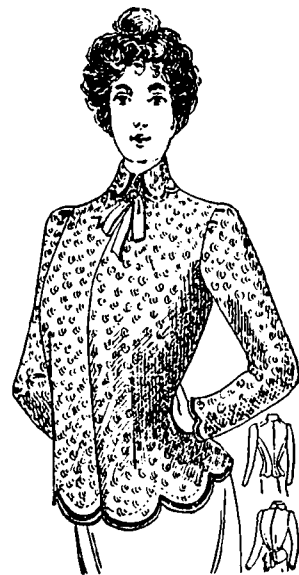
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMÉDI)

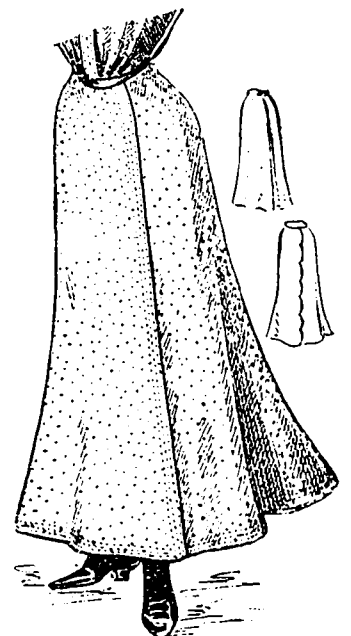
No 728.—Ce joli article est en flanelle et bordé au bas par un ruban en taffetas. Vous pouvez voir comme il est facile à faire et confortable. Il est attaché au cou par un simple ruban et à la ceinture. Il va très bien aux plus fortes tailles et pour cela il est coupé en dimensions de 32 à 44 pouces mesure de buste.
 2 verges $\frac{1}{2}$, 36 pouces de largeur, suffiront pour dame de taille moyenne.

No 784.—Jupe pour mauvais temps ou bicycle.

No 728.—Jaquette pour dame.



NO. 728 LADIES' DRESSING JACKET.



NO. 784 LADIES' STORM SKIRT.

784.—Ce dernier genre est d'à peu près six pouces plus court que la jupe ordinaire. Elle est de drap vénitien *tan* à pois et travaillée de rangs de points au bas et à la réunion des bandes. Ce patron est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces mesure de taille et requiert 2 verges $\frac{1}{2}$ quand le drap a 54 pouces de largeur.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 33 et l'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.
 Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun.
 Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

UN CONSEIL PRATIQUE



—A moi ! à moi ! je me noie, au secours !... Ciel !! et ma fiancée qui m'attend à Saint XXX.

—Laissez-vous donc aller avec le courant, dans un petit quart d'heure vous y serez.

Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. A partir des premiers jours d'avril les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Etendard*, et plus tard par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

SOIRÉES DE FAMILLE

En jouant, jeudi dernier, *Le Testament de César Girodot*, la troupe du Monument National abordait un autre genre de comédie et donnait une autre preuve éclatante de talent varié, versatile et plein de ressources de ses membres. La pièce de Bèlot et Villetard a plu à tous, car les auditoires des Soirées de Famille ont le goût de ces sortes d'études où le sobre humour et le piquant esprit d'observation forment la base, l'attrait, le tout. Cette semaine, jeudi, on donne l'exquise comédie que les ans n'altèrent pas et qui va si bien aux aptitudes scéniques de nos amis du Monument National : *Le Chapeau de Paille d'Italie*.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

L'excellente troupe de ce théâtre donne cette semaine une pièce peu ou point connue ici : *La Duchesse de Marsan*, mais qui est certainement l'une des meilleures qu'ait écrit d'Ennery. L'action se passe sous le règne de Louis XIII, et la direction des Variétés n'a rien ménagé pour que tout, dans les costumes et la mise en scène, soit d'accord avec l'époque. Quant aux acteurs, ils jouent l'œuvre de d'Ennery avec un entrain et une exactitude qui expliquent fort bien la faveur populaire dont jouit le théâtre des Variétés.

* * *

ELDORADO

Les Jourdan, duettistes parisiens, ont fait leurs débuts à Montréal au milieu d'un tonnerre d'applaudissements ; encore deux favoris de plus. Le programme de cette semaine est des plus attrayants : une partie de concert des plus amusante et deux pièces choisies parmi les plus drôles du répertoire : "Les consultations de Jocrisse", comédie en un acte joué à la perfection par Harmant, Delaunay et Angèle D'Arcy, et "La famille Nitouche", comédie-opérette en un acte, le grand succès de la semaine,

interprétée par Harmant, Delaunay, Cartal, Valhubert et Mmes Jeanno Blonck, Rhéa, Angèle D'Arcy.

La semaine prochaine, pour les débuts de *Victor Morel*, on jouera "Un Concours de Rosières", pièce à grand spectacle, par toute la troupe.

* * *

PARC SOHMER

Qu'il fasse beau ou mauvais ; que l'on ait neige, vent, pluie ou grêle, chaque dimanche la vaste salle se remplit. C'est bien là la meilleure preuve de l'excellence des attractions si variées et si nouvelles qui y sont offertes. Le programme de dimanche prochain abondera en surprises des plus agréables. Qu'on se rende de bonne heure.

* * *

HER MAJESTY'S

"Humpty et Dumpty". Une bonne nouvelle pour les amateurs de représentations où le léger et le piquant s'entremêlent ; ils apprendront avec plaisir que la direction du théâtre de Sa Majesté a fait venir pour cette semaine une troupe de première classe qui joue "Humpty Dumpty". C'est la plus égayante interprétation des hausses et des baisses de ce type devenu si populaire. Ceux qui connaissent la pièce savent que pour en faire ressortir toutes les beautés, il faut une mise en scène, un jeu de décors féerique. Or cette semaine les effets scéniques sont exceptionnellement brillants. On n'a pas d'idée de l'ingénuité de certains trucs et de la plupart des effets dus aux projections électriques. Ajoutons que l'effectif de la troupe est de soixante.

STRAPONIN.

DEUX RECETTES

A ceux qui souffrent d'insomnie, nous conseillons de répéter quelques douzaines de fois l'une des deux phrases suivantes :

—La cavale au Valaque avala l'eau du lac et l'eau du lac avala la cavale au Valaque.

Ou bien :

—Chasseurs, sachez chasser sans chien.

CE QU'ILS DEVIENNENT

La tante (sévère).—Tu devrais avoir honte de jurer ainsi. Sais-tu ce que deviennent les sacreurs ?

Le neveu (14 ans).—Ils deviennent cochers.

EXPÉDITIVE

Lui.—Emma, papa vient de faire banqueroute !

Elle.—Cela ne me surprend pas. Je t'ai toujours dit qu'il ferait n'importe quoi pour nous empêcher de nous marier.

Des richesses mal défendues éveillent les convoitises : si le voisin vous sait incapable de protéger vos biens, il vous cherche querelle pour vous dépouiller.—LORD CH. BERESFORD.

PAS ASSEZ DE PRATIQUE



Le père.—Toto, quand tu fais un mensonge, cela me fait rougir de t'avoir pour fils.

Toto.—Mais, papa, vous ne pouvez vous attendre à ce qu'un petit garçon comme moi puisse mentir aussi bien que vous.



L'HORLOGE DE SCHAUMBURG

Nous allons vous donner en quelques mots une idée d'un antique moyen de torture employé durant la guerre des paysans en Allemagne. Et puis, nous vous démontrerons qu'il existe quelque chose d'aussi terrible de nos jours bien que ce soit sans la sanction du gouvernement.

En ce temps-là on plaçait la tête de la victime dans un trou pratiqué dans le cadran de l'horloge sous le chiffre douze. Les aiguilles de l'horloge étaient remplacées par deux sabres tranchants. Le plus long marquait les heures et le plus court les minutes, de façon à ce que ce dernier, à chaque révolution ou tour de cadran, vint raser le cou du prisonnier qui terrorisé et dans une angoisse inexprimable, voyait lentement s'approcher le long sabre destiné à lui trancher la tête.

N'est-ce pas là le vrai caractère de la souffrance qu'éprouve tous ceux qui sont malades et qui, d'après le traitement ordinaire, sont déclarés incurables. Les muscles et la chair se perdent, les nerfs faiblissent, le sommeil se brise, l'appétit disparaît, des douleurs ébranlent le corps de l'homme qui perd sa force d'endurance et, finalement, comme l'homme dans l'horloge, succombe au mal. Parfois, il y en a un qui échappe et voici ce qu'écrivit une victime sauvée à temps :

"Pendant des années, je souffrais de faiblesse et de dyspepsie. Je me sentais toujours pesante, fatiguée et languissante. Je n'avais aucun plaisir à travailler. C'était un poids qui m'écrasait. Mon appétit était disparu et je ne mangeais qu'à peine pour ne pas mourir. La nourriture me répugnait et me donnait peu de forces. Ce n'était pas là le pire. A la fin du repas, j'éprouvais des tiraillements d'estomac si douloureux que rien que ceux qui les ont éprouvés peuvent se rendre compte.

"En Novembre dernier, une de mes amies me recommanda les **Pilules de longue Vie** du Chimiste Bonard. J'en achetai une boîte sans espérer en éprouver du bien car ma foi, dans les remèdes, était ébranlée. Mais je me disais que cela ne me ferait pas empirer et je commençai à les prendre.

"Si elles ne m'avaient pas fait du bien je n'écrirais pas cette lettre, mais ce ne fut pas comme lorsque je pris d'autres pilules et drogues auparavant. En quelques jours elle me soulagèrent tant que je commençai à espérer qu'elles me guériraient radicalement. Je sentis mon appétit revenir naturellement et mes douleurs ou tiraillements d'estomac, après les repas disparurent. Je devins bientôt forte et vigoureuse. Toutes les douleurs que j'ai énumérées disparurent les unes après les autres et, en peu de temps, je devins en bonne santé comme je suis depuis ce temps-là.

"Décembre 24, 1899. (Signé) Madame A. GERVAIS, 177a rue Champlain, Montréal."

La pensée qui nous vient et qui nous peine en terminant la lecture de cette lettre, c'est qu'il y a une multitude d'hommes et de femmes qui souffrent de la même façon qu'à souffert Madame Gervais. Ces personnes voient les glaives tranchants s'approcher de plus en plus tous les jours près de leur cou. Leur vie est assombrie par la pensée de la mort. A ces personnes nous dirons : Écrivez à nos spécialistes,

aujourd'hui, pour avoir leur avis qui vous sera donné gratuitement, commencez de suite à vous servir des **Pilules de longue Vie du Chimiste Bonard** et, comme Madame Gervais, vous serez rapidement guéri.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désiraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre, "**La Prolongation de la Vie**," que nous leur enverrons absolument pour rien. Exigez sur la boîte la signature : BONARD, Chimiste. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les enverrons franco sur réception du prix. Adressez comme suit :

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

DEUX ACROSTICHES

DENISE

Dans sa grande bonté, le Ciel toujours élément,
En courbant notre front sous le joug de sa loi,
Ne nous refuse pas un céleste présent.
Il donne à chaque humain un ange tutélaire,
Son étoile dorée, en sa voie solitaire,
Et le mien, consolant, Denise, oui c'est toi !

ALICE

Alice en tes yeux clairs, comme en un lac tranquille,
Luit la douce raison et le calme vainqueur,
Immense est la bonté, et cependant au cœur,
Comme un feu qui dévore encore plus qu'il ne brille,
Étincelle ton souvenir.

AU TRENTE-ET-UN

Un jeune joueur, fat et poseur, abat un brélan de dames.
—Que voulez-vous, dit-il à son partenaire, les dames m'ont toujours réussi.
—Excepté madame votre mère, lui répliqua un des joueurs.

EXCLAMATION DE TOTO

Toto voit un bateau à vapeur pour la première fois.
—Oh ! maman ! vois donc la grosse locomotive qui se baigne !

A-T-IL COMPRIS ?

Un raseur, membre d'une société de secours mutuels, vient de perdre sa femme, et il demande qu'elle soit inhumée aux frais de la société.
—Impossible, fait le président. Ah ! si c'était vous, nous le ferions avec plaisir. . .

ÇA SUFFIT

Alice.—Ainsi Berthe se marie. Je suppose qu'elle est très heureuse !
Lucie.—Heureuse ! je croirais. Son fiancé n'est pas très chic, mais son trousseau est tout ce qu'il y a de plus élégant.

EXCUSE MATERNELLE

—S'il vous plaît d'excuser Henri, écrivait à l'instituteur la mère de l'un des écoliers, il est resté tard à étudier ses leçons, hier soir, et il s'endort trop pour aller à l'école ce matin.

SON RECORD

Bouleau.—Que pensez-vous de Taupin ?
Rouleau.—Il est un de ces hommes qui débouchent une bouteille en poussant le bouchon dedans.

ETAIT-CE UN COMPLIMENT ?

Un certain élitour envoya le premier avril son journal non imprimé. Ce fut une bonne surprise à ses abonnés qui le prièrent d'agir ainsi régulièrement.

PAS NECESSAIRE

La maman.—Combien as-tu besoin que je te dise de fois de ne plus faire cela, Henri ?
Henri (solemnellement).—Pas une seule fois, maman.

YANKÉISME

Il y a actuellement un auteur américain qui réclame le droit d'auteur des dix commandements.

UN TERRIBLE DILEMME

Le voleur (à l'occupant du lit-armoire).—Si vous tentez de faire le moindre bruit, je ferme le lit.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Vous Avez Employé

Beaucoup de remèdes, dites-vous, et vous toussiez quand même? N'avez-vous jamais pris le VIN MORIN CRESO-PHATES? Essayez-le et vous ne direz plus la même chose. Se vend couramment.

—Vous savez j'ai envoyé mes témoins au propriétaire, nous nous battons demain.

—Y pensez-vous! lui... mais il refuse toutes les réparations.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 520 Power's Block, Rochester, N. Y.



qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montrea.

Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation... Pafaitte de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la

Royal Silver Plate Co.

Bell Tel, 1387 40 Côte St-Lambert

Le Grand Remède

Pour les femmes ou jeunes filles pâles, maigres, sans force ni courage, les PILULES CARDINALES du Dr Ed. MORIN. Se vend chez les marchands de remèdes, ou par la malle, à 50 cts la boîte ou, si vous aimez mieux, à \$2.50 pour 6 boîtes. Adressez : Dr Ed. MORIN & Cie, 48 rue St-Pierre, Québec.

—Est-il vrai que vous avez dit que Lachance vous a volé votre bourse?
 —Oh, non! tout ce que j'ai dit c'est que si Lachance ne m'avait pas aidé à chercher la bourse, je l'aurais trouvée seul.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus complet. Fait d'ivoire végétal. E. en cuivre. Mesure au delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusement sur le soir. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

DU TRAVAIL



—Tu vas faire un trou?... très bien, mais que vas-tu faire de la terre que tu en tireras?
 —!!!... Sacré nom!... diable m'emporte si je ne vais pas être obligé de faire un autre trou pour la mettre dedans...

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Mme Chamoiseau, revenant de visiter son fils à l'infirmerie du lycée :

—Ils sont encore malins là dedans ! Ils ont prescrit un médicament pour l'usage externe, et Alfred est pensionnaire !

CROYEZ

Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le Baume Rhumal seul remède à tout cela.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIM à 572 rue Saint-Louis, Montréal.

Les bizarreries de la langue. Mme Rapineau fait des observations à son mari sur son économie vraiment sordide.

—Mon cher ami, à te montrer chien comme cela, tu finiras par passer pour un rat.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc. et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquentes.

" Cher Monsieur — Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été étonnant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté.

" Cher Monsieur — Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois.

" Cher Monsieur — Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait de nombreuses applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité.

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
 32 Cote St-Lambert

Un misanthrope de la plus belle eau faisait hier cette remarque :

—Le monde ne vaut pas grand-chose, mais au fond, il se rend justice. En voulez-vous la preuve? Allez dans un café, dans un restaurant, dans un théâtre, enfin dans un lieu où beaucoup de personnes sont rassemblées. Dites à haute et intelligible voix: "En voilà, un muflé!" Tous les gens qui sont là se retournent.

* *

On doit la vérité à celui qui la demande : mais on n'est pas, grâce à Dieu, obligé de le persuader.

A VOTRE AISE

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. Le Baume Rhumal se vend partout.



Serviettes de Table Japonaises Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême-Orient. Bonne grandeur 13x15 pouces, et estampées en couleurs de motifs orientaux. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Une Recette par Semaine

COTELETTES RUSSSES

Dans de la toilette de veau ou de porc disposez une farce ou hachis composé avec des restes de viande quelconques et beaucoup d'assaisonnements ; liez la farce avec un œuf battu. Passez les côtelettes ; plantez-y un manche à faites griller (feu dessus) ou sautez à la poêle. Ornez le manche d'une papillote enrubannée. Ces côtelettes sont surtout excellentes quand on a des restes de gibier et qu'on y met des truffes. C'est une charmante façon de présenter les reliefs d'une table abondamment servie pendant plusieurs jours consécutifs. Comme ce plat ne nécessite aucune acquisition spéciale, nous ne saurions indiquer de prix de revient.

L'appétit est le plus grand des ingrats : plus vous faites pour lui, plus vite il vous abandonne.

Caisse Nationale d'Economie

La Caisse Nationale d'Economie a maintenant un an d'expérience et compte déjà 2625 membres avec un capital d'au-delà \$12,000.00 placé en débentures de la ville de Montréal. Les personnes qui n'ont pu bénéficier de l'immense avantage d'entrer au début de cette société doivent se hâter de s'inscrire dès le commencement de cette année et épargner les intérêts. Cette société se divise en deux classes dont 50 centins par mois pour la Classe B et 25 centins pour la Classe A. Les hommes, les femmes et les enfants de tout âge peuvent s'inscrire. Pour tous renseignements s'adresser à, ARTHUR GAGNON, Sec. Trés., Monument National, Montréal.

"Le BROMA"

Est spécialement recommandé aux personnes souffrant de Dyspepsie nerveuse, Maux de Tête, Névralgie, Constipation, Insomnie, Manque d'appétit, Digestions Lentes, Mal de Cœur, Palpitations du Cœur, etc., etc., toutes les maladies dues au mauvais fonctionnement du sang et des nerfs. Se vend partout.

Un inspecteur primaire avait la manie de prendre toujours pour sujet de ses discours les risques d'incendie et, lorsqu'il faisait sa tournée d'examen, la seule question adressée par lui aux élèves portait sur ce qu'ils feraient au cas où le feu se déclarerait dans l'école. Une institutrice, qui connaissait la manie du bonhomme, apprit aux élèves ce qu'ils devraient répondre quand l'inspecteur se lèverait et ferait sa question habituelle.

Le lendemain, le fonctionnaire se présente et, après une courte entrée en matière, il interroge sans malice :

— Mes enfants, je vais vous poser une question ; je serais curieux de savoir ce que vous feriez si je vous adressais un petit discours !

Aussi vite que la pensée, reprenant la réponse apprise, une centaine de petites voix perçantes répondirent à l'unisson :

— Nous nous mettrions en ligne et nous descendrions vivement dans la cour.

Tête de l'inspecteur.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Reins, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Le ménage Chalumeau, très étroitement logé, réclame en vain depuis longtemps des réparations. Le propriétaire ne veut rien entendre.

— Je crois, bonhomme, dit Chalumeau, que nous serons obligés de faire coller à nos frais du papier neuf sur l'ancien.

— C'est ça ! pour rapetisser encore les pièces !...

* *

Comble de l'avarice pour un aubergiste normand :

Vouloir faire du cidre avec la pomme d'Adam !!

MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. Le *Bruno Rhumal* vaut mieux que le diamant qui coûte si cher. 28

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe ; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

\$4.65 Une Montre de \$25.00



un appareil, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double hélice de classe, à remontoir et à régler, superbe mouvement gravé. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, ou de bijoux. Commandez et envoyez-le nous par votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner ; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous sera livrée. Une seule montre pour chaque client. A ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

Les "Pilules Cardinales"

Du Dr ED. MORIN

Le grand guérisseur de la Femme ou Jeune Fille.—Le Roi des Toniques.—Acclamées dans tous le pays

Mme BROCHU, de St-Alexandre

SURPRISE ET ÉMERVEILLÉE

Apprécie et Proclame l'Effet Admirable de ce Remède Sans Rival

MADAME BROCHU, de St-Alexandre, dont le mari est marchand à ce dernier endroit, dit : Je n'ai pu éprouver de soulagement que par l'usage de "PILULES CARDINALES" du Dr ED. MORIN. Je souffrais d'une grande débilité, faiblesse féminine—mon estomac n'accusait jamais la faim—les organes digestifs étaient lents—le foie paresseux, le sang pauvre et décoloré. De tous les remèdes ou toniques connus, je n'avais employés, aucuns n'avaient pu me guérir. Cette complication de maux était grave, il me fallait un remède de Maître ! Je ne me décourageais point, voulant à tout prix me guérir ou au moins améliorer ma chétive condition.

Je connaissais parfaitement les "PILULES CARDINALES" du Dr ED. MORIN, par les annonces. J'avais souvent lu de magnifiques certificats où se révélait la vertu superbe, les effets quasi miraculeux de ce remède sans rival. J'en fis venir une boîte qui opéra à merveille. Ma santé générale s'améliorait rapidement, mes forces revenaient, je n'étais plus la même personne, renaissant à une vie nouvelle. J'ai la ferme conviction que les "PILULES CARDINALES" du Dr. ED. MORIN sont le meilleur tonique connu sous le soleil pour toutes les maladies de notre sexe.



Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLÉTHIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

En sortant de l'église, une dame remet une aumône à son mendiant attiré et lui demande pourquoi il n'était pas à son poste la veille. — Je suis parti de bonne heure, répond le bonhomme : j'avais du monde à dîner... des parents pauvres !

Le jeune Mimile à son parrain : — Ça fera bien ton affaire, n'est-ce pas ? qu'on défende de cracher sur les trottoirs ? — Pourquoi, mon enfant ? — Parce que maman dit souvent que tu te noierais dans un crachat !

GRATIS Carabine à Air Daisy



— Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui envoient 2 boîtes de boutons de colle ou 40 cts. chacune. Le "Daisy" est bien fini et plénier en nickel—essayer avec soin et bien, partant mentalement avant de sortir de la manufacture. Elle est promise pour un à la cible, et pour tuer les moutons, rats, etc. Envoyez-nous cette aumône avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous le aurez vendu, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tous frais payés. LEVER BUTTON COMPANY, Boite "L. S." Toronto, Canada.

Mlle. MARGUERITE BERNIER

CENTREVILLE, ANOKA Co., Minn.

Dit : "Le retour de l'âge me faisait terriblement souffrir. J'avais de fréquents étourdissements, suivis de gros maux de tête et chaleurs. J'avais les pieds et les mains froids et je transpirais beaucoup. Tout ce qu'on peut imaginer pour me guérir je l'ai fait, mais j'étais de plus en plus mal. Ayant entendu parler d'une femme qui s'était guérie du retour de l'âge par les Pilules Rouges du Dr. Coderre, je voulus les essayer. C'est incroyable avec quelle rapidité j'ai pris du mieux. Je ne ressens plus le moindre petit symptôme et je recommande ce remède à toutes les femmes."



PILULES ROUGES DU DR. CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

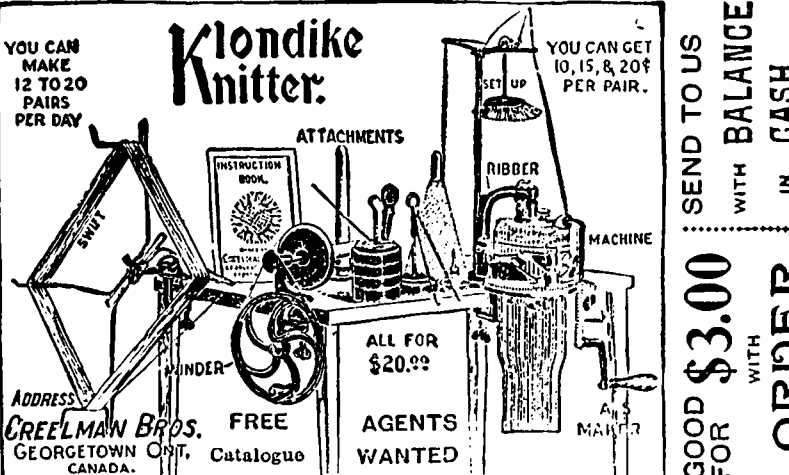
Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Écrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devrait être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 271 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Klondike Knitter.



YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

ATTACHMENTS

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

ADDRESS: CREELEMAN BROS. FREE CATALOGUE GEORGETOWN ONT. CANADA.

28 Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le). No 40.

Consultation Gratuite pour Hommes.

Tout homme résidant assez proche et ayant besoin de mon aide, est invité à venir me voir personnellement à mon bureau où je donne gratuitement des consultations. Si vous demeurez au loin demandez par lettre ma petite brochure explicative qui vous sera envoyée gratuitement sous enveloppe. Ma spécialité est le traitement des désordres nerveux. Je donne

UNE VIGUEUR NOUVELLE AUX HOMMES FAIBLES.

Je détruis le résultat des erreurs de la jeunesse ou de l'âge mûr par le moyen du simple restaurateur que fournit la nature : l'Electricité. Je suis l'acteur du traitement par la batterie adaptée au corps. J'ai été le premier à appeler un appareil portatif à cellules galvaniques : une Ceinture Electrique. Celle-ci est devenue graduellement ce qu'est à présent ma

CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN

avec Suspensoir adhérent, un restaurateur sûr et permanent de la vitalité, si on s'en sert fidèlement et sous sa direction. L'Electricité est la force nerveuse ou l'énergie. C'est la vraie source de notre existence. La Ceinture Electrique du Dr Sanden, employée comme il le faut, infuse le courant vivifiant.

ELLE GUERIT DURANT VOTRE SOMMEIL

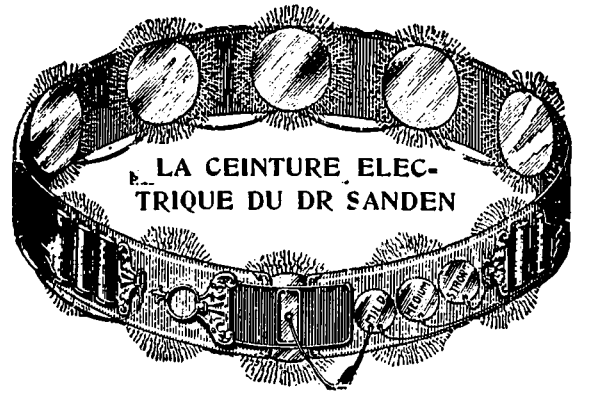
Vous placez mon appareil autour de la taille confortablement et vous la portez toute la nuit. Elle opère silencieusement et sûrement pendant que vous dormez. Elle lance dans le système débilité une force régulière, continue, extensive. Plus de 7000 personnes ont de leur propre mouvement donné leurs témoignages en 1899. Méfiez-vous des imitations. Méfiez-vous des nouvelles maisons éphémères qui ont volé nos idées, qui nous ont pillé dans la mesure qu'elles le pouvaient sans tomber sous le coup de la loi, qui se sont emparé du contenu de notre brochure, y compris les illustrations, ne faisant que tout juste les changements nécessaires pour ne pas transgresser nos privilèges enregistrés. N'achetez de personne hors de nos bureaux une Ceinture Electrique du Dr Sanden. Les Ceintures du Dr Sanden vendues par d'autres sont d'anciens modèles, datant de dix ou quinze ans. Cet avertissement pourra éviter au lecteur d'être malhonnêtement traité.

ACCESSOIRE POUR HOMME

Le Nouveau Suspensoir pour homme ajouté à la Ceinture Electrique du Dr Sanden est confectionné d'après des données scientifiques. Il dirige le courant sur la glande prostate, la corde spermatique et sur tous les muscles et nerfs régissant les parties environnantes. Ecrivez aujourd'hui pour le livre ou venez au bureau.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montreal, Que.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Le dimanche, de 11 h. a. m. à 1 h. p. m.



La petite Jeanne est une charmante fillette de cinq ans, aimée et choyée.

Cependant, elle s'est attirée l'autre jour une réprimande sévère.

—C'est bien, répond l'enfant, la voix étouffée par les larmes, c'est bien maman, demain... je retourne dans mon chou.

En correctionnelle :

Le président.—Accusé, vous reconnaissez bien avoir dérobé ce livre à l'étalage d'un libraire ?

L'accusé.—Oui, mon président, mais c'est un Guide, et c'était pour mieux me conduire.

A Bon Droit

Le sang régénéré, c'est la santé, c'est la prolongation de la vie. C'est précisément en vue de marquer les précieuses vertus des PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONSARD qu'on leur a donné à bon droit le nom de Pilules de Longue Vie, car en vous faisant du bon sang, elles reculent les limites de la vieillesse.

Consultations gratuites.—Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 St-Denis, Montréal.

Le Vin des Carmes en Afrique

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une suprême popularité, ce ne sera certainement pas la faute de ses entrepreneurs dépositaires au Canada, MM. Toussaint & Cie, de Québec, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils étendent leur champ d'opérations.

A l'heure qu'il est, la renommée du Vin des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontra un jour M. Toussaint et lui dit : "Votre Vin des Carmes, que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore ? répond le marchand de vins ; eh bien ! vous allez le connaître." Et le jour même il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ogilvie, qui les accepta pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.

Un établissement s'est fondé à Venise pour la fabrication des fers à cheval.

Singulière idée, pensera-t-on, dans une ville, toute en canaux, où les fiacres sont remplacés par des gondoles.

Mais c'est justement ce détail qui a décidé les fondateurs de l'établissement, lesquels travaillent pour l'exportation.

Les maréchaux, à Venise, ayant peu de travail, la main-d'œuvre y est très bon marché.

Pris le Soir au Coucher, le

VIN ST MICHEL

Donne un Sommeil paisible et doux.




Il réchauffe l'estomac, calme les nerfs, repose les muscles et fait disparaître les sueurs froides des phthisiques et des consomptifs.

Le Vin St-Michel est un Tonique Stimulant, qui guérit infailliblement la faiblesse la plus rebelle, l'anémie sous toutes ses formes, l'épuisement nerveux, les troubles du cœur, l'oppression et l'abattement des forces digestives.

Il donne aux personnes qui souffrent d'insomnie, un sommeil profond et un repos complet qui est le réparateur des forces.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

De toutes les unions, celle du devoir et de la passion est la plus sujette au divorce.—G. M. VALTOUR.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.



CORSETS à BRETELLES

pour tenir droites et redresser les épaules rondes.

Tous les Corsets de 35c et plus, le Bout des Aciers est Rivé, ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double de temps et ne se trouvent pas ailleurs.

Gants et Corsets réparés à peu de frais.

Corsets pour enfants, 25c.

SPÉCIALITÉS : —Corsets, 30 à 36 pouces, pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus.

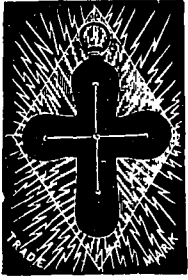
J. B. A. LANCTOT

152 rue St-Laurent.

Tel. Main, 3187.

\$2.00

La Croix Electrique Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique OITNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois au tant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique OITNEE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique OITNEE de Diamants m'a guérie." — CAROLINE M. PETERSEN, Adresses: Richfield, Utah.

The Diamond Electric Cross Co., 312 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

—Tu es contente, Juliette, ton papa vient d'être décoré.
—Oh! oui, je suis bien contente... il y aura des soldats à son enterrement.

Le Populaire Bain Turc 50 cts

Tous les soirs

Aussi, bains de natation à la vapeur, privés et électrique.

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS Angle des rues Craig et Beaudry

Un affreux voyou comparait en police correctionnelle; il est accusé de mendicité et de vagabondage.

—Vous ne faites œuvre de vos dix doigts! c'est honteux, à votre âge, constate M. le président.

Et le prévenu avec un geste expressif:

—Ah! si on peut dire!... Eh bien! et quand je m'mouche.

Prix Uniformes

Les consommateurs ont dû remarquer que le Vin des Carmes se vend au même prix en bouteilles qu'au gallon. En effet on peut se le procurer de son épicer au prix de \$8, la caisse, c'est-à-dire pas plus cher qu'en l'achetant directement de A. Toussaint & Cie.

Un ancien ténor, tombé dans la misère, se résolut à utiliser ses muscles. Il se présente donc dans un music-hall où, chaque soir, se disputent des matches de lutte entre les plus fameux champions du monde entier et fait un petit boniment au régisseur.

Celui-ci l'écoute un peu dédaigneux.

Puis: —Oui, je vois, vous avez eu une belle carrière comme ténor. Reste à savoir ce que vous donnez comme luttes.

Lors, le ténor, superbe: —Je donne... je donne l'ut de poitrine.

A la campagne:

—Mais, si votre mari a avalé par mégarde une pièce de vingt francs, il n'y a qu'à lui faire prendre un vomitif.

—J'dis pas, ma bonne dame, mais il est si tellement avaricieux qu'est ben d'hasard qu'il se décide à rendre plus d'une pièce de quarante sous.

Les gamins à la Chambre des députés:

—Papa, pourquoi le président de la Chambre, M. Deschanel, met-il son chapeau quand on fait du bruit?

—Mon ami, c'est pour indiquer qu'il en a par-dessus la tête.

A l'examen des candidats pour le grade d'officier de réserve.

L'Examinateur. — Parlez-nous de la défense des lieux habités.

Le Candidat. — C'est bien simple. On crie: il y a quelqu'un!

Crayon à Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en enverrons franco par la poste, ce crayon magnétiquement gravé, fini en argent, pour dix centimes. Il fait une tâche de montre en même temps qu'il écrit, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le bouchon de plume tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 222

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.



Ont trouvé la solution juste et sont aussi gagnants: Mlle L. Warnault, 689 Berri (Montréal); M O H Blais (Sherbrooke, Q); M E Desrosiers (Brunswick, Me)

Les trois personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI

Savez-vous ce qu'il faut pour faire une bonne paire de souliers?

Pour la semelle de la langue de femme: c'est inusable; pour l'empeigne, du gosier de chantre: ça ne prend pas l'eau; et pour les talons de la rancune d'Allemand: ça dure toujours.

Confusion.

Une bonne dame qui, dans les journaux ne lit que les faits divers et les feuilletons, aperçoit depuis deux jours la rubrique: "Le Siège de Déroulède."

—Tiens, dit-elle, ce n'est donc plus Guérin qui est assiégé?

Marius Cupoulade se plaint de ne pouvoir, en voyage, manger de gigots congruement assaisonnés.

—Pourtant, il existe de l'ail partout, lui objecte-t-on.

—Bien sûr; mais voyez-vous, il ne faut pas seulement que le gigot ait le goût d'ail, il faut encore que l'ail ait le goût de Marseille!

En classe.

Le professeur examine le phénomène des marées.

—Avec le flux, dit-il, la mer monte: avec le reflux, elle baisse...

Un élève, fils d'un gros spéculateur à la Bourse, vivement:

—C'est le moment d'acheter!

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 5 Mars '00

Les Consultations de Joerisso

Comédie-bouffe en un acte

LA FAMILLE NITOUCHE

Comédie-opérette en un acte

LES JOURDAN,

Duettistes excentriques des concerts de Paris

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1.

Tel. Bell: Est 1021

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cre, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAFIE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les Jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Premier honorable. — Savez-vous, mon cher député, que vous avez l'air passablement abruti!

Second honorable. — Ah! vous savez... quand on vient de passer un mois avec ses électeurs...

MAISON DE CONFIANCE

Au Centre de St-Jean-Baptiste

Après l'inventaire nos prix sont réduits. Lisez attentivement cette courte liste de marchandises à bon marché et si vous n'y trouvez pas l'article dont vous avez besoin, venez nous le demandez, nous l'avons et à prix réduits.

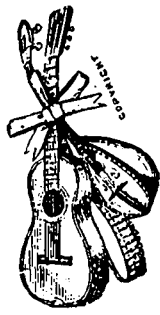
- Blouses en indienne, bonne qualité, dessins nouveaux, la valeur réelle est de 60 à 75c. notre prix 35c.
- Jupes de robes en étoffe bleu marin, il ne nous en reste qu'un peu de grandes. Hâtez-vous, notre prix est 1.00
- Jupons en satine, mercerie noire avec rayure argentée, l'ancien prix était \$2.25, nous les offrons pour 1.35
- Toiles à rouleaux, depuis 5c.
- Toiles à nappes, 56 pouces de large, bonne valeur. Il faut qu'elle parte à 20c.
- Essuie-mains en toile, bonne grandeur, à 5c.
- Coupons de cotons blancs et jaunes large de 36 pouces, votre choix à 5c. et 6c.
- Cotons blancs larges, bonne qualité depuis 5c.
- Cotons jaunes, depuis 4c.
- Broderies sur lawn, patrons nouveaux, depuis 1c.
- Étoffes à robes, double largeur, bonne imitation de tweed, tant qu'il y en aura 10c.
- Chemises en flanellette, pour hommes, toutes les grandeurs, à 20c.
- Collets en toile blanche, 4 plis, droits ou rabattus, le prix était 15c., notre prix 10c.
- Bretelles pour hommes, très durables, depuis 10c.

Et une foule d'autres bargains qui ne manqueront pas de vous intéresser.

VANIER & LESAGE

1153 RUE ST-LAURENT,

Près du Carré Cherrier



M. J. J. LEVERT
 Professeur de ... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS
 Leçons données prèvement à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.
2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
 1882 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



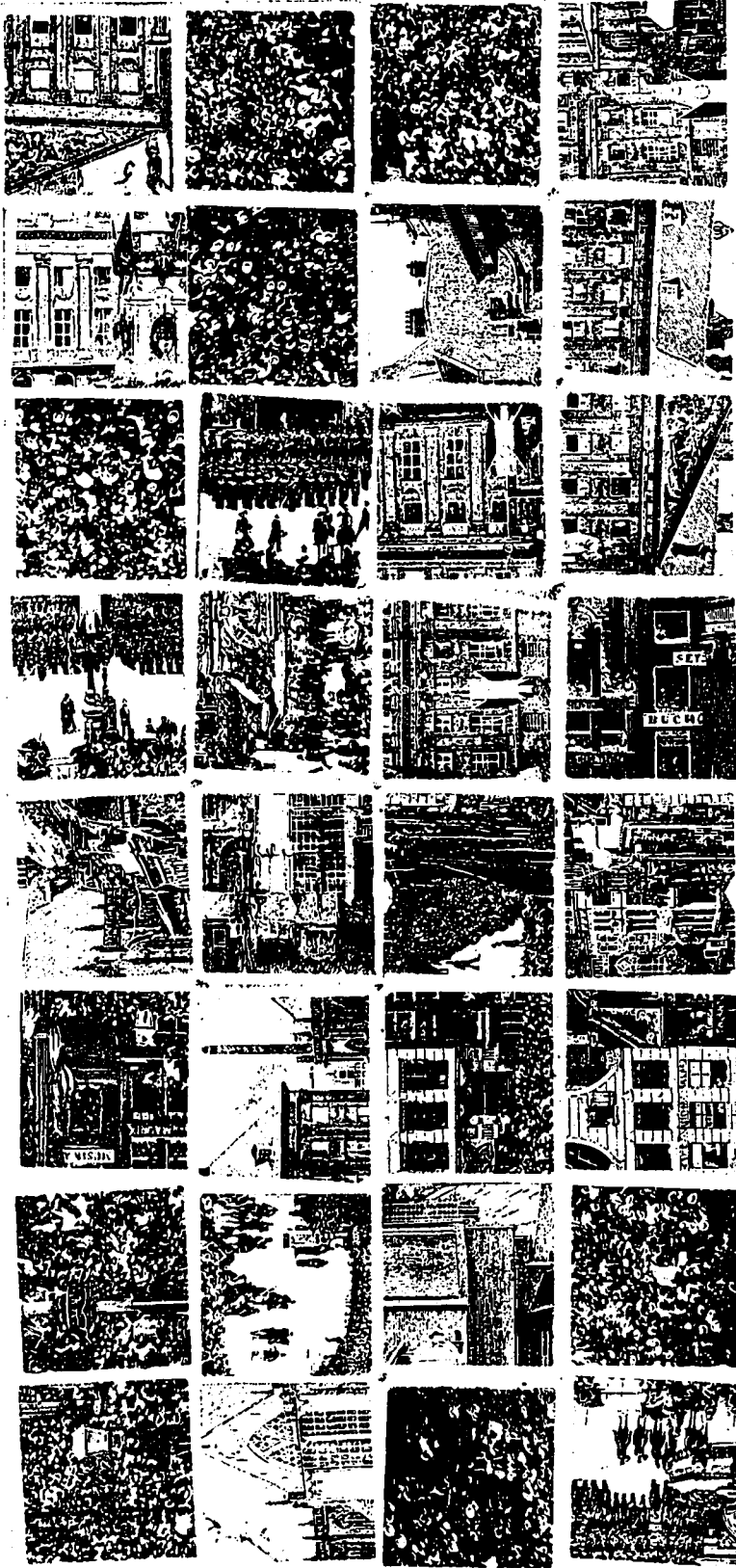
Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
 The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Hier était laid, aujourd'hui n'est pas beau ; mais demain... et la vie passe.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 224



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : L'ACCOMPLISSEMENT D'UN MONUMENT.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez votre enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 11 mars, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraisant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.



La...
Phosphatine Falieres...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 21 Mars 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4 000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	10
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Envier quelqu'un s'est s'avouer son inférieur.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 736 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocele et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas se distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure des années. Vingt pipes de laque de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Échantillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.